



HAL
open science

Dans la prison de mes souvenirs

Charles Baron

► **To cite this version:**

Charles Baron. Dans la prison de mes souvenirs. Éditions Le Manuscrit, 2024, Témoignages de la Shoah, Philippe Weyl, 9782304055405. hal-04599315

HAL Id: hal-04599315

<https://hal.science/hal-04599315>

Submitted on 3 Jun 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Dans la prison
de mes souvenirs

Charles Baron

Dans la prison
de mes souvenirs

*Postfaces d'Odile Cheny-Baron
et de Jobanna Carvais-Palut
Hommage de Serge Klarsfeld*

COLLECTION
TÉMOIGNAGES DE LA SHOAH



Le Manuscrit
Paris

© Éditions Le Manuscrit, février 2024
ISBN : 978-2-304-05540-5

Présentation de la collection
« Témoignages de la Shoah »
de la
Fondation pour la Mémoire de la Shoah (FMS)

En lançant sa collection « Témoignages de la Shoah » avec les Éditions Le Manuscrit, et grâce aux nouvelles technologies de communication, la Fondation souhaite conserver et transmettre vers un large public la mémoire des victimes et des témoins des années noires des persécutions antisémites, de 1933 à 1945.

Aux nombreux ouvrages déjà parus la Fondation espère ainsi ajouter les récits de celles et ceux dont les voix sont restées jusqu'ici sans écho : souvenirs souvent enfouis au plus profond des mémoires individuelles ou familiales, récits parfois écrits mais jamais diffusés, témoignages publiés au sortir de l'enfer des camps, mais disparus depuis trop longtemps des rayons des bibliothèques.

Si quelqu'un seul ne peut décrire l'indicible, la multiplicité des récits peut s'en approcher.

En tout cas, c'est l'objectif que s'assigne cette collection à laquelle la Fondation, grâce à son Comité de lecture composé d'historiens et de témoins, apporte sa caution morale et historique.

Face à une actualité où l'instrumentalisation des conflits divers tend à obscurcir, confondre et banaliser ce que fut la Shoah, cette collection permettra aux lecteurs, chercheurs et étudiants de mesurer la spécificité d'une persécution extrême dont les uns furent acteurs, les autres, complices, et face à laquelle certains restèrent indifférents et les autres héroïques.

Puissent ces ouvrages inspirer à leurs lecteurs le rejet de l'antisémitisme et de toute autre forme d'exclusion, ainsi que l'esprit de fraternité.

Consultez le site Internet de la FMS : www.fondationshoah.org

**Comité de lecture
de la
Collection « Témoignages de la Shoah »**

Serge Klarsfeld, *président*
Stéphane Amélineau, *professeur-documentaliste*
Claude Bochurberg, *enfant caché*
Alexandre Doulut, *historien*
Katy Hazan (OSE), *historienne*
Michel Laffitte, *historien*
Dominique Missika, *historienne*
Denis Peschanski, *historien*
Philippe Weyl, *responsable de la Collection*

Correction : Laurence Beilvert

Voir les autres titres de la Collection en fin de volume, pages 225-229.

Biographie de Charles Baron

- 1871 Naissance de Joseph Tzigler, futur grand-père maternel de Charles Baron à Galați (de nos jours, Moldavie roumaine, sud-est de la Roumanie ; ville portuaire de la rive gauche du Danube).
- 1878 Naissance d'Otilia Zisserman, future grand-mère maternelle de Charles, à Botosani (aujourd'hui, Moldavie roumaine, nord-est de la Roumanie).
- 1891 24 novembre : naissance à Botosani de Chaïm (Marius en France) Zisserman, futur grand-oncle de Charles.
- 1893 Joseph Tzigler est incorporé dans un régiment d'artillerie.
- 1894 18 ou 20 juillet : naissance de Moritz Baron, le futur père de Charles, à Lodz (Pologne).
- 1897 Joseph Tzigler et Otilia Zissermann se marient.
- 1902 4 août : de leur union naît Anna, la future mère de Charles, à Paris dans le IV^e arrondissement.
- 1905 Naissance à Paris de Jeannette Tzigler, future tante de Charles. Elle sera cachée durant la guerre à Pau (auj., Pyrénées-Atlantiques) où se trouve aussi son frère Armand jusqu'à son arrestation avec son épouse en mai 1944.
- 1908 Joseph Tzigler tient un cinéma à Villejuif (de nos jours, Val-de-Marne).

- 1910 Il ouvre le *Cinéma des Familles*, 13 rue des Jardiniers, près de la porte de Charenton, XII^e arr. de Paris
- 1919 24 mars : naissance à Paris (IV^e arr.) d'Armand Tzigler, futur oncle maternel de Charles.
Moritz Baron arrive à Paris. Il est tailleur.
- 1925 20 octobre : mariage civil d'Anna Tzigler avec Moritz Baron à Paris XI^e arr.
- 1926 18 juillet : naissance de Charles Baron, 6 impasse des Crins, dans le quartier de Charonne, Paris XX^e arr.
Ses parents le confient à ses grands-parents maternels qui habitent avec leur fils Armand à La Celle-les-Bordes (auj., Yvelines) où il fera ses premières années d'école.
- 1932 Charles revient à Paris vivre avec ses parents. Ils logent rue Réaumur (III^e arr.), et Charles ira à l'école de la rue Montgolfier, située non loin.
- 1933 30 janvier : à Berlin, *Adolf Hitler, est nommé chancelier.*
15 mars : *proclamation du III^e Reich allemand à Potsdam (Land de Brandebourg, près de Berlin).*
27 février : *incendie du Reichstag à Berlin.*
24 mars : *Hitler obtient les pleins pouvoirs.*
- 1935 La famille Baron déménage 38 rue Fessart, XIX^e arr., leur premier appartement avec WC à l'intérieur. Charles fréquente l'école primaire, 104 rue de Belleville.
15-16 septembre : *lois raciales de Nuremberg (Bavière).*
- 1938 13-15 mars : *Anschluss («rattachement» de l'Autriche à l'Allemagne nazie).*
Charles obtient le certificat d'études et poursuit sa scolarité au cours complémentaires (de la sixième à la troisième) de l'avenue Simon-Bolivar proche (XIX^e arr.).
Pour améliorer leurs revenus, les parents de Charles prennent en gérance un petit magasin d'alimentation.

1939 23 août: signature du pacte de non-agression germano-soviétique assorti d'accords secrets de partage des territoires nord-est-européens entre les signataires.

3 septembre: suite à l'invasion surprise de la Pologne par les armées allemandes, la France, le Royaume-Uni et d'autres pays à travers le monde déclarent la guerre au III^e Reich. Début de la Seconde Guerre mondiale. Début de la «Drôle de guerre» en France.

Armand, l'oncle de Charles est mobilisé. Il ira à Nantes.

1940 10 mai: les armées nazies attaquent les Pays-Bas, la Belgique et le Luxembourg, pays neutres, afin de contourner la ligne de défense Maginot et d'envahir la France. Fin de la Drôle de guerre.

Les populations vont fuir les combats (Exode).

14 mai: le front français est percé à Sedan (Ardennes) permettant aux armées allemandes de le couper de ses bases arrière et de rejeter les forces alliées à la mer (évacuation de Dunkerque).

Pour sa sauvegarde, Charles est confié par ses parents à des personnes avec qui il va faire l'exode jusqu'à Briare sur la Loire (Loiret, environ 170 km au sud de la capitale). Ils reviendront rapidement.

14 juin: les troupes allemandes entrent dans Paris, déclarée ville ouverte trois jours plus tôt et vidée des deux tiers de ses habitants.

22 juin: la France et l'Allemagne signent l'armistice à la clairière de Rethondes, près de Compiègne (Oise). Les trois cinquièmes du territoire français, divisé en plusieurs zones, passent sous la domination des vainqueurs.

10 juillet: à Vichy, l'Assemblée nationale (députés et sénateurs réunis) vote les pleins pouvoirs au maréchal Pétain. L'État français remplace la III^e République. Pétain met en œuvre la «Révolution nationale» (réactionnaire, xénophobe, antisémite et anticommuniste).

22 juillet: loi du gouvernement de Vichy sur la révision des naturalisations accordées en application de la loi du 10 août 1927.

27 septembre : en zone occupée, la première Ordonnance [allemande] relative aux mesures contre les Juifs définit les personnes regardées comme juives, interdit aux Juifs partis en zone « libre » de revenir en zone occupée, prévoit le recensement des Juifs avant le 20 octobre (fichiers des Juifs) et impose l'affichage d'« Entreprise juive » sur les commerces.

3 octobre : le gouvernement de Vichy promulgue la loi « portant statut des Juifs » qui définit aussi les personnes regardées comme juives leur interdisant l'accès à la fonction publique, aux métiers de la presse et du cinéma, et régleme leur nombre dans les professions libérales.

4 octobre : loi sur « les ressortissants étrangers de race juive » et leur possible internement dans des camps spéciaux par décision du préfet du département.

24 octobre : la rencontre Hitler-Pétain à Montoire-sur-le-Loir (Loir-et-Cher) engage la France dans la voie de la Collaboration.

1941 Armand, l'oncle maternel de Charles, intègre le 151^e régiment d'artillerie à Marmande (Lot-et-Garonne).

29 mars : création du Commissariat général aux questions juives (CGQJ) par l'État français à l'instigation des Allemands, dirigé par Xavier Vallat qui revendique « un antisémitisme d'État ». Il administre la liquidation des biens appartenant aux Juifs et veille à l'application des lois antijuives.

14 mai : rafle dite « du billet vert » à Paris.

2 juin : le second statut des Juifs élargit le groupe des personnes considérées comme juives et les écarte de la plupart des activités économiques. Une circulaire préfectorale étend le recensement des Juifs à la zone non occupée.

21 juin : décret de l'État français retirant à Anna Tzigler, épouse Baron, la qualité de Française acquise par déclaration le 9 août 1928, enregistrée le 12 juillet suivant, en application de la loi du 10 août 1927.

22 juin : rupture du pacte germano-soviétique et invasion surprise de l'URSS par les armées nazies (plan Barbarossa).

20-25 août : rafle dite « du XI^e arrondissement » : arrestations massives de Juifs par les forces de police de la préfecture de Paris encadrées de militaires allemands. 4 230 hommes de 18 à 50 ans – dont plus de 1 500 Français – inaugurent le camp juif de Drancy (de nos jours, Seine-Saint-Denis), où rien n'a été organisé.

Gustave Ziboulsky, le père de Micheline, future épouse de Charles, fait partie des victimes de cette rafle.

29 novembre : création par l'État français, à l'instigation des Allemands, de l'Union générale des israélites de France (UGIF). Toutes les associations culturelles et culturelles ainsi que les Juifs de France à titre individuel y sont obligatoirement affiliés.

8 décembre : les États-Unis entrent en guerre suite à l'attaque japonaise surprise sur la base navale de Pearl Harbor (sur l'île d'Oahu, État d'Hawaï), la veille.

1942 *20 janvier : conférence de Wannsee (banlieue de Berlin), qui organise économiquement, administrativement et techniquement la « solution finale de la question juive en Europe », dont la décision par Hitler remonte à quelques semaines. Elle évalue à onze millions le nombre de personnes à assassiner.*

18 avril : à Vichy, Pierre Laval revient au pouvoir comme chef du gouvernement et nomme René Bousquet au secrétariat général de la police.

7 juin : en zone occupée, entrée en vigueur de l'obligation du port de l'étoile jaune pour les Juifs de plus de six ans.

22 juin : déportation de Gustave Ziboulsky par le convoi n° 3 de la gare du Bourget-Drancy. Il sera assassiné au camp de concentration et d'extermination d'Auschwitz (Haute-Silésie, Pologne).

Début juillet : les rumeurs de l'organisation d'une importante rafle de Juifs se diffusent dans Paris.

[1942]11 juillet: les parents de Charles, avertis par un policier de l'éminence d'une rafle, envoient Charles chez ses grands-parents et vont loger chez des amis non juifs.

16 et 17 juillet: rafle dite « du Vél' d'Hiv' » visant les Juifs étrangers et apatrides de Paris et de sa région (près de 27 000 fiches sélectionnées pour un objectif de 22 000 arrestations). 13 152 personnes sont arrêtées, dont 4 992 seront internées au camp de transit de Drancy: les personnes seules et les couples sans enfant de moins de 16 ans. Les familles sont parquées au Vél' d'Hiv' (XV^e arr.) dans des conditions épouvantables. Elles seront transférées dans les camps du Loiret les jours suivants.

Anna et Moritz Baron, croyant sans doute le danger écarté, reviennent chez eux où ils sont arrêtés par la police française le premier jour de la rafle, puis internés au camp de Drancy.

24 juillet: Anna et Moritz Baron sont déportés au camp d'Auschwitz par le convoi n° 10 de la gare du Bourget-Drancy. À leur arrivée, les 364 hommes et les 630 femmes de ce convoi sont enregistrés pour le travail forcé.

Charles est recueilli par son grand-oncle maternel, Marius, demeurant rue Poulet (XVIII^e arr.), qui lui apprend son métier de maroquinier. En fin de semaine, Charles rend visite à ses grands-parents à La Celle-les-Bordes d'où il revient chargé de denrées alimentaires.

3 septembre: décès de Moritz Baron, à Auschwitz, suite aux « expériences médicales » pratiquées sur lui par le médecin SS Johann Kremer (certificat de décès officiel).

12-13 septembre: à l'instigation des autorités d'occupation, des « opérations contre les Juifs » sont organisés en Seine-et-Oise à des lieux déterminés (terminus de transport en commun) afin de procéder à des contrôles d'identité et des arrestations de Juifs « en infraction avec les ordonnances qui leur sont applicables » par la « police française en présence des militaires allemands ».

12 septembre : de retour de La Celle-les-Bordes *via* Cernay-la-Ville, Charles et Marius sont arrêtés à la gare de Saint-Rémy-lès-Chevreuse (terminus de la ligne de Sceaux, alors en Seine-et-Oise) lors d'un contrôle par la police française (sans présence de soldats allemands), sans qu'ils soient réellement en infraction. Ils sont amenés, avec d'autres Juifs arrêtés, au commissariat de Versailles puis transférés au camp de transit de Drancy.

16 septembre : Marius fait partie du convoi de déportation n° 33 à destination du complexe concentrationnaire d'Auschwitz, sans retour.

18 septembre : déportation de Charles par le convoi n° 34 de la gare du Bourget-Drancy à destination d'Auschwitz.

20 septembre : le train s'arrête à une centaine de kilomètres avant le complexe concentrationnaire d'Auschwitz, à la gare de Kosel (Cosel en français, Haute-Silésie ; de nos jours, Kędzierzyn-Koźle, voïvodie d'Opole) : Charles est parmi les hommes sélectionnés pour les camps de travaux forcés (en allemand, « *Zwangsarbeitslager* », ZAL).

30 septembre : Charles est intégré au camp de Sakrau (Zakrzów, en polonais ; voïvodie d'Opole), travaux de construction du tronçon Breslau (Wrocław)-Gleiwitz (Gliwice) de la *Reichsautobahn* (« Autoroute du Reich »).

3 octobre : arrivée de Charles au ZAL de Klein Mangersdorf (Magnuszowiczki, en polonais ; auj., voïvodie d'Opole), dépendant d'Auschwitz et également lié à la construction autoroutière.

13 octobre : Charles arrive au camp disciplinaire de Gross-Sarne (Haute-Silésie). Il travaille à l'endiguement d'une rivière.

2 novembre : retour au camp de Klein Mangersdorf où Charles réintègre un *Kommando* de bûcherons.

1943 2 février: le maréchal allemand Friedrich Paulus capitule à Stalingrad, première grande défaite militaire des nazis, qui marque un tournant dans le conflit mondial.

9 février: Charles est transféré au ZAL de Ludwigsdorf (Ludwikowice Klodzkie, Basse-Silésie), satellite du camp de concentration de Gross-Rosen. Charles travaille dans l'usine de munitions de la *Dynamit Nobel AG* à laquelle le camp est lié.

11 février: arrestation de Bella Goldenberg, 83 ans, la grand-mère maternelle de Micheline Ziboulsky (future Baron), lors de la rafle dite «des vieillards». Sa fille Marguerite parviendra à la faire sortir du camp de Drancy pour l'hôpital Rothschild le 19 février. Ramenée chez elle le 2 avril, Bella décédera le 26 avril et sera enterrée au cimetière parisien de Bagneux (auj., Hauts-de-Seine).

1944 24 février: mariage à Pau d'Armand Tzigler, l'oncle de Charles, avec Renée Louna Raffael, née à Paris fin 1924.

20 mai: arrestation d'Armand et Renée Tzigler. Ils seront transférés au camp de transit de Drancy *via* Toulouse.

6 juin: débarquement allié en Normandie.

22 juin: début de l'offensive soviétique en Europe de l'Est.

30 juin: Armand et Renée Tzigler font partie du convoi n° 76 au départ de la gare de Bobigny-Drancy à destination d'Auschwitz, sans retour.

25 juillet: suite à la découverte de l'organisation d'un sabotage à grande échelle à l'usine liée au camp de Ludwigsdorf, celui-ci est dissous et ses détenus, dont Charles, sont transférés au camp d'Auschwitz.

27 juillet: Charles arrive au camp d'Auschwitz II-Birkenau, et enregistré: matricule A 17594 tatoué sur son avant-bras gauche. Il intègre le camp de quarantaine

de Birkenau, secteur B IIa, baraque 15, où il connaîtra deux sélections pour la chambre à gaz.

25 août: libération de Paris par la 2^e Division blindée du général Leclerc.

Octobre: Charles assiste au défilé macabre dans Birkenau des enfants lituaniens jusqu'à la chambre à gaz.

25-27 octobre: transfert de Charles au camp de Kaufering-Landberg dépendant de celui de Dachau, en Bavière, où il est enregistré sous le matricule 119744. Il travaille dans plusieurs camps de ce secteur.

1945 *27 janvier: des troupes avancées soviétiques découvrent le complexe concentrationnaire d'Auschwitz.*

11 avril: libération du camp de Buchenwald par ses détenus quelques heures avant l'arrivée des troupes américaines.

27 avril: évasion de Charles avec Fred Sedel à la faveur de l'attaque aérienne de leur convoi d'évacuation du camp opérée devant l'avancée des forces américaines. Après une marche de quelques kilomètres, ils trouvent refuge au village de Pestenacker (commune de Weil, Haute-Bavière) dans la ferme de M. Seyer qui leur porte assistance jusqu'à l'arrivée des Américains. (voir le récit de son évasion écrit en 1946, reproduit dans les annexes 1 et 2, p. 157-189)

29 avril: libération par la 45^e division d'infanterie de la 7^e armée américaine du camp de Dachau où 31 951 détenus ont trouvé la mort, et du camp de Kaufering où au moins 15 000 détenus n'ont pas survécu.

Libre mais en mauvais état de santé (29 kg pour 1,60 m), Charles est placé à l'hôpital américain de Landsberg; c'est dans la forteresse de Landsberg qu'Hitler, en captivité, a écrit *Mein Kampf*, entre 1924 et 1925.

8 mai: capitulation de l'Allemagne nazie. Fin de la Seconde Guerre mondiale en Europe.

27 mai: Charles commence un long séjour à l'hôpital militaire français sur l'île de Mainau (lac de Constance).

6 et 9 août: bombes atomiques américaines sur les villes japonaises de Hiroshima et de Nagasaki.

2 septembre: le Japon capitule. Fin de la Seconde Guerre mondiale.

15-18 septembre: rapatriement en France de Charles qui retrouve Paris après trois ans, jour pour jour.

Décembre: arrestation de Johann Paul Kremer par les Britanniques.

1948 6 décembre: décès d'Otilia Tzigler, la grand-mère maternelle de Charles. Elle sera inhumée au cimetière parisien de Bagneux.

1950 22 juin: mariage de Charles avec Micheline Ziboulsky.

1951 6 janvier: décès du grand-père maternel de Charles, Joseph Tzigler. Il sera enterré au cimetière de Bagneux.

1952 20 septembre: naissance d'Annie Baron, la fille aînée de Charles et de Micheline.

1957 23 septembre: naissance d'Odile Baron, la fille cadette de Charles et de Micheline.

1958 *Libération de Johann Paul Kremer pour bonne conduite; nouveau procès à Münster, condamnation à dix ans de prison; peine non effectuée.*

1964 *Johann Paul Kremer témoigne au procès d'Auschwitz (procès de Francfort) sans aucun signe de regrets.*

1979 *Jean Leguay, représentant du secrétaire général de la police nationale en zone occupée, est inculpé pour son implication dans l'organisation de la rafle du Vél' d'Hiv'; il décédera en 1993 avant d'être jugé.*

1980 26 avril: mariage d'Odile Baron avec Gérard Cheny.

12 décembre: mariage d'Annie Baron avec Robert Carvais.

- 1981 18 avril : naissance de Mathieu, fils d'Odile et Gérard, premier petit-fils de Micheline et Charles.
- 1982 15 novembre : Johanna, fille d'Annie et Robert, vient au monde.
- 1987 Juin : création de l'AFMA (Association pour la Fondation mémoire d'Auschwitz) par Henri Moraud et Georges Wellers, à laquelle participe Charles Baron.
20 août : naissance de Shaun, fils d'Annie et Robert.
- 1988 4 avril : décès de Marguerite Goldenberg, la mère de Micheline Baron.
- 1990 1^{er} février : Odile donne naissance à Charlotte.
- 1994 8 mai : Charles est décoré de la croix de chevalier de l'ordre de la Légion d'honneur par le président de la République française François Mitterrand.
- 2003 L'AFMA change de dénomination pour Association Fonds Mémoire d'Auschwitz. Charles Baron deviendra l'un de ses coprésidents.
- 2007 15 août : décès d'Annie Carvais-Baron à New York.
Novembre : Charlotte Cheny vit maritalement avec Simon Blestel. Ils donneront naissance à Lily, le 9 août 2017, et se marieront le 4 juin 2022.
- 2012 22 juin : mariage de Johanna avec Pascal Palut.
- 2015 28 janvier : naissance de Benjamin, fils de Johanna et Pascal, premier arrière-petit-fils de Charles et Micheline.
5 septembre : mariage de Mathieu Cheny avec Carolina Tronco Valencia.
- 2016 10 juin : Charles est promu au grade d'officier de l'ordre de la Légion d'honneur : remise de la médaille par M. Jean-Marc Todeschini, secrétaire d'État auprès du ministre de la Défense.
4 octobre : Charles Baron s'éteint à Paris.

Autres distinctions reçues par Charles Baron :

- Chevalier de l'ordre national du Mérite.
- Officier de l'ordre des Palmes académiques.
- Médaille de la ville de Honfleur.
- Médaille de la Ville de Paris.
- Membre honoraire de la 103^e division d'infanterie de l'armée américaine.

Salles scolaires et municipales au nom de Charles Baron :

- Lycée Sophie-Berthelot, 224 boulevard Gambetta, 62100 Calais.
- Lycée Eugène Woillez, 1^{er} rue Porte Becquerelle, 62170 Montreuil-sur-Mer.
- Mairie du IX^e arr. de Paris, 6 rue Drouot, 75009 Paris.

À Otilia, ma grand-mère,

À Joseph, mon grand-père,

*À Anna, ma mère, et à Moritz, mon père,
tous les deux assassinés à Auschwitz,*

Pour mon épouse, Micheline, et toute sa famille,

Pour mes filles, Annie et Odile,

Pour mes petits-enfants et arrière-petits-enfants,

Johanna, Charlotte, Mathieu, Shaun et Benjamin,

Pour cette belle jeunesse.



Photographie de studio de Charles Baron, Paris, vers 1929.

Avant-propos

Il devient de plus en plus amer de «tourner en rond dans la prison des souvenirs», car si leur nombre diminue avec l'inexorable fuite du temps, ceux qui subsistent ou qui font surface prennent de l'acuité. Il n'y a pas toujours un strict ordre chronologique dans les pages qui suivent. C'est que les images ne se manifestent pas non plus dans cet ordre : elles se succèdent rapidement, se télescopent, se bousculent en une chaîne sans fin, disparaissent aussi subitement de ma mémoire qu'elles y sont apparues. Une situation ancienne en rappelle une autre plus récente, un visage se substitue à un autre sans cause apparente, un incident insignifiant prend une importance qu'il ne paraissait pas avoir au moment où il s'est produit. La vie, quoi...

Dans les pages qui suivent, j'essaie, à partir de nombreux témoignages que j'ai pu faire dans les écoles au contact de notre belle jeunesse, de vous donner une impression de l'enfer que j'ai vécu durant ces trente-deux mois de captivité dans l'univers concentrationnaire, dans lequel règne l'arbitraire et le sadisme, et où la violence et la mort sont omniprésentes.

Le style est par conséquent différent du livre consacré à mon grand-père, plus en forme de résumé de reportage, un style parlé transformé en écriture. Il se base en grande partie sur

des témoignages recueillis au lycée de l'Escaut à Valenciennes, au lycée Berthelot à Calais, complété par une interview du Mémorial de la Shoah, au collègue Alphonse-Allais à Honfleur et sur le DVD réalisé par la Région Nord-Pas-de-Calais.

La mémoire, c'est comme une loterie : on ne sait pas ce qui va sortir et on accepte les petits lots comme les grands. On regrette seulement les numéros qui ne donnent droit à rien, même pas au plus petit rappel du temps passé. Ne pas relater ce qu'on a vécu, c'est posséder un capital qui ne donne aucun intérêt à ceux devant lesquels nous en sommes comptables. Il n'y a pas de détail insignifiant : quoi qu'il ait représenté à l'époque, il est affaibli ou magnifié, ou, pire, son sens a complètement changé. Parfois même, au lieu d'être un lien, il devient élément d'incompréhension.

Pour mon enfance, j'ai des points de repère. Pour ce qu'aurait dû être l'adolescence qui m'a été volée, je n'ai que ma mémoire, avec ses oublis, ses faiblesses, ses obsessions ; du camp – en dehors du matricule bleuté tatoué sur mon bras gauche et qui fait détourner les yeux de ceux « qui savent » et ne savent pas quelle attitude adopter –, je n'ai rien ramené, puisque, en permanence, tout m'a été pris. Est-ce le privilège de la vieillesse commençante de ressentir de plus en plus intensément des morceaux de sa vie jusque-là profondément enfouis dans les circonvolutions des hémisphères cérébraux ? Comme si notre horloge interne, pressentant qu'elle allait bientôt s'arrêter, s'emballait pour permettre à l'être humain – dans sa solitude – de peser pour les dernières fois le Pour et le Contre, le Bien et le Mal, et nous donner la possibilité de nous juger dans la solitude de notre cœur, dans le Silence qui s'approche rapidement. C'est souvent douloureux, parfois insupportable, mais je crois que ça aide à accepter le passage de l'Homme debout actif et remuant à l'Homme allongé, muet, inerte, entrant plus ou moins harmonieusement dans le souvenir des autres.



Charles dans sa Bugatti devant ses parents,
La Celle-les-Bordes, de nos jours Yvelines, vers 1930.



Photo de mariage d'Anna et Moritz Baron, Paris, 1925.



Sur la plage de Trouville, Calvados, 1934. Charles est assis devant.
Rang du milieu, de gauche à droite : Jacques Rozenkrien, tante
Jeannette, Sonia, oncle Maurice, Léa Goldstein (parente
de celui-ci) tenant son fils Marcel. Derrière : au centre, Moritz,
le père de Charles ; à droite, son épouse Anna, la mère de Charles.

Moritz, mon père

Je n'ai pas connu mes grands-parents paternels et je n'ai pas assez connu mon père, né le 20 juillet 1894 en Pologne, venu en France en 1919, juste après la Première Guerre mondiale. Le 20 octobre 1925, il épouse Anna Tzigler, ma mère. Ils n'eurent qu'un enfant, moi.

Pourquoi tout ce qui touche à mon père devient-il si flou en ma mémoire ? Pourquoi ai-je l'impression d'avoir grandi loin de lui, comme si ma mère et moi n'avions pas partagé avec lui toute l'intimité qui sépara ma naissance de leur arrestation ? Il me reste d'eux quelques photographies et le souvenir d'un esclave rivé à sa table de travail et à sa machine à coudre. Sans doute mes séjours répétés chez mes grands-parents lors de mes congés scolaires, alors que mon père aurait peut-être pu me consacrer un peu de son temps, ont-ils nourri cette impression d'éloignement. Pendant les périodes de presse, Papa ne pouvait guère profiter de loisirs : dès le petit matin, et jusqu'au dîner que nous prenions alors très tard, il était assis sur sa chaise paysanne à la paille jaunâtre ennuagée de blancs aux endroits amincis par l'usure, tirant l'aiguille, coupant toile ou tissu, me laissant « jouer à travailler ». Je défaisais des bâtis ; j'aimais voir s'amonceler à mes pieds les petits bouts de fil blanc. Quand, en morte-saison, les employeurs manquaient à

lui fournir du travail, Papa, accablé du souci de nous nourrir, calculant ce qui nous restait d'argent pour tenir jusqu'à ce que revienne la pleine saison, n'était plus d'humeur causante. Sa grande évasion de la réalité consistait à se plonger dans un des volumes d'une encyclopédie en yiddish qu'un quotidien populaire juif offrait à ses lecteurs en échange de vignettes de fidélité à découper en dernière page. Il avait essayé un temps, à la morte-saison, de s'établir à son compte. Sans succès : les gens du quartier n'avaient pas les moyens financiers de s'habiller sur mesure. Et pourtant, Papa n'était pas un mauvais tailleur, loin de là : un diplôme de Maître Artisan Tailleur, encadré, trônait sur sa table de travail ; cela prenait beaucoup de place à côté de la machine à coudre. Papa était obligé de faire des travaux de transformation : par exemple, il démontrait un veston ou un manteau, puis le remontait en mettant le tissu à l'envers, remplaçant éventuellement la doublure ou les épaulettes défailantes. Cela prenait souvent plus de temps et de travail que de faire du neuf. Les clients discutaient sans cesse le prix, argumentant qu'il ne s'agissait que d'un simple retapage, qu'un vieux vêtement ne méritait pas autant de frais. Mon père, las de ces discussions, cédait ; ce peu d'argent était le bienvenu en morte-saison.

J'aimais aller chez le coiffeur avec papa et ce depuis ma tendre enfance, dans un premier temps, jusqu'en 1936, dans le quartier du Temple, ensuite à côté de l'église Saint-Jean-Baptiste à Belleville, à deux pas de notre logement. Dès qu'on y pénétrait, une odeur de mélange de parfums « bon marché », de fumée de cigarette et de ninas, tabac noir, me faisait suffoquer ; mon père adorait ces cigarillos. D'ailleurs cela me valut une sacrée quinte de toux le jour où des camarades de classe me mirent au défi d'en allumer un dans un bosquet du parc des Buttes-Chaumont. J'en fus tellement malade que le lendemain, je manquai la classe. Lorsque Maman voulut appeler le docteur Taubmann afin qu'il découvre les raisons

d'une indisposition subite provoquant des renvois sonores et malodorants, m'empêchant de manger la traditionnelle soupe de légumes sans matière grasse, remède de base pour toute infection de ce type, je dus me battre avec elle pour qu'elle remette au lendemain le passage du médecin. Prétextant un abus de chocolat, je la suppliai de me laisser me reposer, sans aller en classe. Je finis par la convaincre.

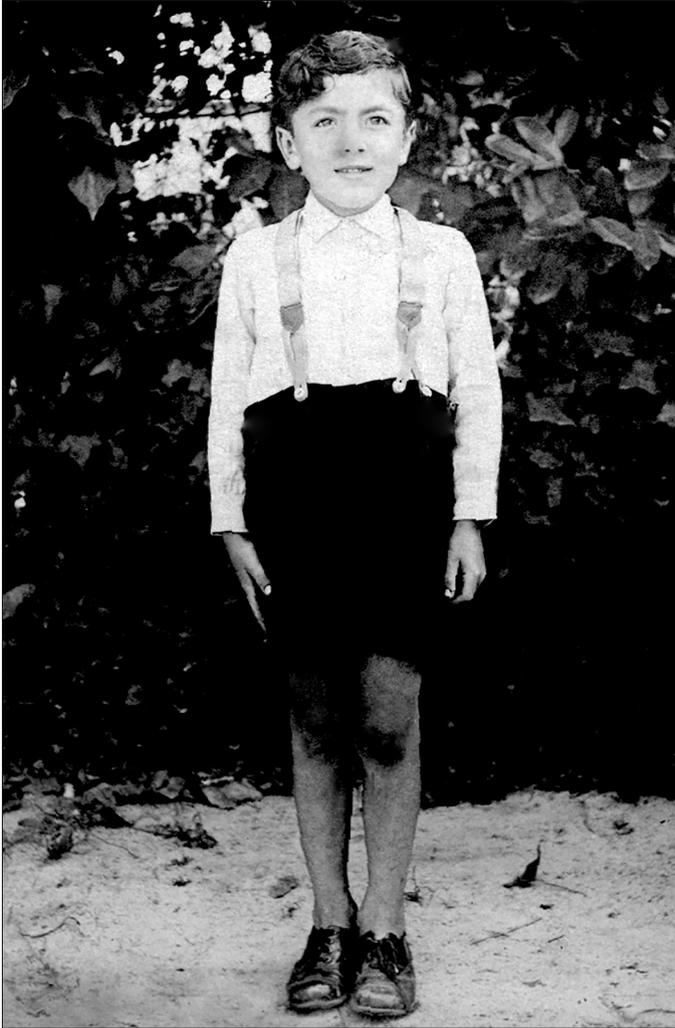
À cette époque, beaucoup d'appartements n'avaient pas de waters, les WC se trouvaient sur le palier, ainsi rue de Belleville ou rue Réaumur. Des toilettes à l'intérieur de l'appartement étaient un signe de fortune. Il nous a fallu attendre 1941 pour qu'à la faveur d'un déménagement nous ayons enfin des WC dans l'appartement.

À la maison, nous ne parlions que le français. Mon père parlait également le yiddish; mes grands-parents aussi, mais pas tout à fait le même. Le problème ne se posait pas pour ma mère, qui avait fait des études; elle avait le certificat d'études. Elle a mené une vie de petite «Parisienne». Mon père voulait que son fils, la première génération après lui née en France, soit un petit Français, bien intégré, bien dans sa peau. Je connaissais quelques mots de yiddish, mais je ne l'ai vraiment appris qu'à mon retour des camps, avec mes copains de déportation.

Nous étions pauvres, mais cela n'avait pas d'importance car tout le monde était pauvre. On lisait beaucoup, c'est une maladie qui m'est restée. J'ai toujours vu ma mère lire. Personnellement, j'ai appris à lire dans des dictionnaires. *Le Petit Larousse illustré* a été mon livre de chevet pendant très longtemps. Et mon père, lui, en dehors des journaux yiddish, lisait aussi des gros livres en yiddish, des encyclopédies.

Politiquement, je crois – sous toutes réserves – que mon père était socialiste. Il avait fui la Pologne antisémite, la Pologne où on crevait de faim. Il était venu vers le pays des Droits de l'Homme. Je me souviens d'être allé avec lui à quelques réunions. Il m'a fallu quand même quelques dizaines

d'années pour le situer politiquement. J'ai habité Paris l'essentiel de mon enfance, mais je suppose que, pour des raisons financières, mes parents n'ont pu me garder avec eux et m'ont envoyé chez les grands-parents à la campagne, à La Celle-les-Bordes, où j'ai vécu une enfance de petit paysan.



Charles Baron dans le jardin de ses grands-parents maternels, La Celle-les-Bordes, vers 1932.

Le temps de l'école

Jusqu'à l'âge de 6 ans, j'ai fréquenté l'école dans le village où vivaient les grands-parents. J'ai appris à lire et à écrire dans cet établissement qui pour moi représentait un autre monde. Tous étaient des petits paysans nés à la campagne ; moi, j'étais le petit paysan venant de la ville. On menait la même vie, on avait le même travail. On a appris l'alphabet ensemble, d'une manière manuelle, et c'était pour tous les mêmes lettres.

Des détails, longtemps oubliés, me reviennent en mémoire au fur et à mesure que je retourne en pensée vers les années de mon enfance : dans deux salles, l'instituteur (qui faisait fonction de secrétaire de mairie) et son épouse, institutrice également, assumaient la responsabilité de l'instruction de trois classes chacun (une par rangée de bancs) en même temps ! La femme s'occupait des petits, l'homme des plus grands. Les résultats au certificat d'études n'avaient rien à envier à ceux que connaissaient les écoles de localités bien plus importantes et mieux dotées en locaux et personnels scolaires. Miracle du dévouement et de l'amour de son métier ! Les matins d'hiver, chaque élève apportait, en plus de son cartable bien rempli, une bûche ; ainsi l'école était chauffée sans frais pour la municipalité. C'est là que j'appris à reconnaître les lettres de l'alphabet d'une manière très gestuelle : pour le A,

nous plaquions nos mains sur les oreilles, les doigts regroupés sauf les index pointés vers le ciel, en répétant «A comme âne» et nous poussions des «Hi! Han!» sonores. Pour le B, on mettait les poings sur les tempes, les index dirigés vers l'avant. On disait «B comme bœuf» en mugissant. À notre grand plaisir, tout l'alphabet prenait une allure animalière très pittoresque que je regrette d'avoir oubliée. Je crois que, pour le C, on fronçait le nez en grognant et en répétant «C comme cochon!» Cette façon d'apprendre disparut de mon esprit dès que je connus tout l'alphabet: jamais, au grand jamais, après mon entrée dans ma première école parisienne, je n'ai osé répéter les formules magiques de mon apprentissage; j'avais bien trop peur que mes camarades se moquent de moi et me traitent de «péquenot».

Il me manqua aussi la sentence moralisatrice qu'on voyait écrite sur le tableau noir derrière l'instituteur, sentence dans laquelle les mots nouveaux ou difficiles étaient soulignés d'un trait de couleur; elle restait toute la journée accompagnée de la date, bien visible au-dessus des travaux en cours. Même la poussière tombée des bâtons de craie et couvrant le sol d'un voile coloré n'était balayée que le lendemain matin quand le ménage était fait par l'institutrice, juste avant l'entrée de notre troupe bruyante. La première – et la plus courte – leçon consistait dans l'application de la morale que nous avions sous les yeux à notre vie quotidienne. Ainsi, nous nous imprégnions d'une manière de voir, de réfléchir et d'agir qui marqua par la suite notre vie à tous et qui paraît bien désuète à nos enfants: adieu morale, adieu instruction civique, adieu apprentissage de la vie citoyenne. Peut-être l'allègement des cours aurait-il pu porter sur d'autres matières? Dans cette école de campagne, nous étions mélangés, garçons et filles, comme nous l'étions dans les maisons. Grand fut mon étonnement après mon retour chez mes parents de constater que ce n'était pas le cas dans la capitale: nous allions dans des bâtiments distincts,

pas obligatoirement situés au même endroit. Un peu plus tard encore, dans un autre groupe scolaire, les deux écoles étaient séparées simplement par les cours de récréation et une grille en fer forgé, mais avec des entrées donnant sur des rues différentes. Je ne comprenais pas qu'il nous était strictement interdit de parler avec les filles au travers de la grille. Des surveillantes veillaient à ce que cela ne se produise pas, à grand renfort de punitions quand elles le jugeaient nécessaire.

Oncle Armand fut un excellent élève; l'instituteur aurait bien voulu qu'il continue jusqu'au brevet d'études primaires supérieures avec au bout, peut-être, la perspective de devenir, lui, fils d'immigré, instituteur et apporter à d'autres tout le savoir qu'il avait appris. Oncle Armand était certainement un des meilleurs parmi ceux qui avaient fréquenté cette petite école et un des meilleurs du canton. Il obtenait chaque fois les plus beaux livres de prix, que j'ai toujours. Nous les dévorions du regard avant de les ouvrir, à cause des couvertures épaisses de couleur rouge sang sur lesquelles étaient gravés le titre et un superbe dessin dont la teinte or brillait au moindre rayon de lumière. Un seul inconvénient, mais de taille: le format de ces prix et leur poids interdisaient une manipulation facile.

Lorsque je m'obstinais à les lire allongé dans mon lit-cage, mes bras fatigués m'empêchaient de parcourir autant de pages que je l'aurais voulu. Oncle Armand ne fut jamais instituteur: il fallait manger! Alors, dès que son fils obtint son certificat d'études primaires (diplôme supprimé aujourd'hui, ce que je regrette car il était la marque d'un travail dont on s'honorait), Grand-Père le mit en apprentissage; plusieurs tentatives n'aboutirent pas et lorsque la guerre éclata, mon oncle ne s'était toujours pas décidé. Il fut, je crois, apprenti maroquinier chez son beau-frère Maurice [par sa sœur Jeannette]. Je suis sûr, par contre, qu'il apprit la coiffure à Paris. Ce qui l'obligeait à se lever très tôt le matin pour parcourir à vélo la dizaine de

kilomètres qui menait à la gare de Boullay-les-Troux¹, d'où le train le transportait à la gare parisienne, relais du métro dont une station n'était pas trop loin de la boutique de son patron. Le soir, le chemin inverse le ramenait, épuisé, chez ses parents. Lorsqu'il avait un retard, Grand-Mère, très inquiète, s'installait devant le portail et guettait impatiemment la lumière scintillante qui signalait l'arrivée de son fils: elle avait fini par la reconnaître parmi celles qu'elle apercevait dans le lointain. Je comprends qu'Armand n'ait pas persévéré dans cette profession, avec un apprentissage source de tant de fatigue.



Au centre, Armand Tzigler, l'oncle maternel de Charles, à la caserne de Nantes en 1939.

1. Commune de l'Essonne située à une trentaine de kilomètres au sud-ouest de Paris. [ndrc]

À Paris, j'ai fréquenté l'école de la rue Montgolfier. Et en 1935, mes parents ayant déménagé au 38 rue Fessart, dans le XIX^e arrondissement, j'ai été à l'école au 104 de la rue de Belleville. J'ai obtenu mon certificat d'études, un an avant la déclaration de guerre. Ensuite, j'ai suivi les cours complémentaires¹ de l'avenue Simon-Bolivar, jusqu'en 1942, date à laquelle il s'est avéré urgent pour les Allemands de me mettre à l'écart.

1. Enseignement de la sixième à la troisième. [ndrc]



Charles, le jour de la distribution des prix, 1935.

Religion et antisémitisme

Ma religion était différente de celle de la plupart de mes camarades de classe. Ils étaient protestants, ils étaient catholiques, moi j'étais juif, mais cela ne m'a jamais beaucoup « chatouillé ». À la maison, nous ne pratiquions la religion juive que modérément, on respectait les fêtes (Nouvel An, *Yom Kippour*). J'aimais bien ces traditions familiales, mais ça n'allait guère plus loin. J'ai donc eu une vie tout à fait normale. Je n'ai pas fait ma *bar-mitsva*, ce que j'ai toujours regretté. Je ne sais pas pourquoi, mais j'aurais aimé la faire. Ma grand-mère était croyante, mon grand-père moins, nettement moins, mais il respectait la religion et nous célébrions les fêtes juives.

Je n'ai jamais souffert de l'antisémitisme à l'école. Dans ces écoles de quartier, que vous soyez né en France ou non, vous étiez quand même un immigré. Rue de Belleville, dans les dix premiers de la classe, vous aviez en général une majorité d'enfants d'immigrés, et la plupart du temps c'étaient des enfants juifs d'origine polonaise, ou des protestants. Si nous avions été mis à l'écart, ce qui n'était pas tout à fait la même chose, ils – les protestants – l'étaient tout autant que nous. Ils étaient mis à notre niveau mais sans aucune animosité, ils ne faisaient pas partie de cette majorité catholique, dans une école où, par exemple, les Petits Chanteurs à la Croix de Bois venaient

travailler. Nous habitons rue de Belleville. Juste en face de la rue de la Villette, il y avait le patronage des Petits Chanteurs à la Croix de Bois. J'allais souvent jouer avec eux.

Personnellement, je ne me souviens pas de bagarre, je ne me souviens pas d'avoir entendu «sale Juif»; c'est peut-être le hasard, le coup de chance. À ma connaissance, la seule bagarre sur ce sujet se déroula à la campagne : sur le chemin du retour de classe, mon oncle Armand projeta dans les buissons un camarade qui l'avait traité de «sale Juif». Sale Juif ? Alors que les villageois n'avaient jamais vu de Juifs en dehors de mes grands-parents et de ma famille qu'ils recevaient certains dimanches. Visites attendues par tous les voisins, car ces Parisiens repartaient chargés de volailles, d'œufs et de légumes achetés au prix du marché mais avec la garantie de la fraîcheur. Le gamin avait simplement retenu, sans doute, un slogan que les journaux d'extrême droite et certaines revues catholiques antisémites diffusaient dans la région. Cette bagarre a été réglée de manière classique : mon oncle a cassé la gueule du gars qui avait dit ça et ils ont continué à être copains. Ça n'a rien changé dans l'histoire mais les choses étaient clarifiées.

Le début de la guerre

La guerre a changé beaucoup de choses. La défaite des armées françaises a été quelque chose d'épouvantable pour le moral de la population. L'occupation [allemande] a provoqué un sentiment qui n'existait pas en France. Dans un pays qui avait tout perdu, une ligne de démarcation coupait la France en deux, les ponts de la Loire avaient sauté ; à ce moment-là, la France était un pays sans grand avenir. Il y avait un manque de ravitaillement, pas de possibilité de travail malgré le fait qu'il y ait 1 800 000 prisonniers de guerre dans des camps allemands. Nous vivions une période difficile. Après deux mois, le gouvernement du maréchal Pétain avait décidé que les grands responsables de la défaite française, c'étaient les Juifs. Nous représentions 0,75 % de la population, c'était nous faire beaucoup d'honneur que de croire qu'avec une si faible proportion nous étions responsables de la défaite française. Nous avons été accusés de tout. Le métier de tailleur ne rapportant pas beaucoup, mes parents avaient pris avant guerre une boutique d'alimentation en gérance. Ils vendaient des petites choses. Lorsque l'arrivée des Allemands s'est précisée en 1940, les flics faisaient la tournée de tous les petits commerces d'alimentation pour leur dire : « Vous n'avez pas le droit de fermer : il faut nourrir la population. »

Mes parents m'ont confié à des gens de cette société¹, à des vieux, pour qu'ils m'emmènent à l'abri de l'arrivée des Allemands. Ainsi j'ai vécu l'exode jusqu'à Briare² sur la Loire. Lorsque nous sommes arrivés à Briare, les derniers combats à côté de la ville entre soldats français et soldats allemands faisaient rage. Et les Allemands sont arrivés. Ils étaient «normaux»... ; du moins, ils l'étaient encore. J'ai le souvenir d'une femme et d'une autre plus jeune. Mère et fille ? Je n'en sais rien. Lorsque les Allemands se sont installés sur la place et ont commencé à placarder des affiches sur lesquelles était notifiée aux Juifs l'interdiction de remonter sur Paris, j'ai vu des femmes leur apporter des fleurs. Je ne pense pas que ce soit parce qu'elles se sentaient pro-allemandes. Je pense plutôt qu'elles avaient une telle «pétoche» que cela les soulageait. J'ai vu la même façon de faire à la fin de la guerre dans le village où je m'étais caché après mon évasion : les villageois bavaoises allaient quasiment acclamer l'entrée des troupes américaines dans leur village. Vous savez : le pire quand on a peur, c'est d'être capable de faire des tas des choses qu'on ne ferait pas en temps normal.

Nous sommes revenus à Paris tout de suite. Il était difficile de circuler. Pendant longtemps, c'était la croix et la bannière pour aller chez Grand-Père. Il a fallu attendre l'hiver 1941 pour que tout se normalise un petit peu. Nous avons eu peur parce qu'on avait eu connaissance des persécutions contre les Juifs en Allemagne ou en Pologne, et on pressentait que ça ne serait pas bon pour nous. Nous étions extrêmement inquiets, mes parents tout particulièrement. Par conséquent, moi aussi je l'étais. D'abord, nous avons connu une période très dure où nous ne pouvions plus trouver de travail. Les journaux antisémites se sont multipliés, s'adressant à une partie de la population française très réceptive à leurs idées. J'ai

1. Désigne sans doute les voisins commerçants. [ndrc]

2. Commune du Loiret située à environ 170 km au sud de Paris. [ndrc]

eu l'impression que les gens que je rencontrais se partageaient en deux catégories : ceux qui étaient totalement indifférents car ils ne se sentaient pas concernés – donc la situation n'était pas grave à leurs yeux... – et les autres, qui disaient : « Bon d'accord, ils ont des ennuis mais ils les ont bien cherchés. » Il y avait cette volonté de nous mettre toute la responsabilité des malheurs du pays sur le dos.

En revanche, à l'école et plus tard au collège Arago, je n'ai pas eu de problèmes, même avec des répétiteurs antisémites comme nous en avons eu. Je n'ai jamais connu de répétiteur ou de professeur qui m'ait adressé des propos antisémites ou des menaces, contrairement à ce que certains de mes camarades ont pu subir. L'attitude des gens, au fond, ne se différenciait pas de celle d'avant-guerre. J'habitais un quartier ouvrier ; nous étions tous des ouvriers ou des artisans, avec peut-être un peu plus de solidarité qu'ailleurs. À cette époque, il n'y avait pas la télévision pour séparer les gens. Le soir, au lieu de s'installer devant ces étranges lucarnes, on se retrouvait entre voisins ; cela créait des liens et une certaine solidarité parmi les gens qui se connaissaient, en dehors de quelques-uns qui profitaient de la présence des Allemands. Auprès de ces familiers, on a trouvé une aide bénéfique ; sans eux, ça n'aurait pas été possible. Cette aide était cependant limitée. D'autres personnes, gorgées de la propagande du gouvernement de Vichy, croyaient que l'Allemagne, ayant dominé sur tellement de champs de bataille, gagnerait la guerre. Mais à part ça, les choses étaient normales, on retrouvait les mêmes clivages qu'avant l'Occupation. Non, une chose détestable est venue s'ajouter à notre malaise : les dénonciations, une maladie française un peu trop répandue à mon goût. C'est dommage : on aurait pu espérer que moins de nos compatriotes se précipiteraient du côté des Allemands.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Paris, le 4 MARS 1958

PRÉSIDENCE DU CONSEIL

JOURNAUX OFFICIELS

31, QUAI VOLTAIRE, 31

EXTRAIT DU JOURNAL OFFICIEL DE L'ÉTAT FRANÇAIS
N° ÉPUISE - DU 6 JUILLET 1941 - PAGE 2838-TROISIÈME COLONNE

MINISTÈRE DE LA JUSTICE

.....
N° 2637. - Décret du 21 juin 1941 portant retrait de la nationalité française.

Nous, Maréchal de France, chef de l'État français,
Sur le rapport du garde des sceaux, ministre secrétaire d'État à la justice,
Vu la loi du 22 juillet 1940 relative à la révision des naturalisations
Vu les avis de la commission de révision des naturalisations en date des 24, 25, 27, 28, 29 janvier 1941, 22, 26 mars 1941,

Décrétons :

Art. 1er - La qualité de Français est retirée à :

.....
TZIGLER (Anna), femme BARON, née le 4 août 1902 à Paris, y demeurant, 108, rue de Belleville, réintégrée dans la qualité de Française par déclaration souscrite le 9 août 1928; enregistrée au ministère de la Justice le 12 juillet 1929, par application de l'article 14 de la loi du 10 août 1927.

.....
Fait à Vichy le 21 juin 1941.

PH. PÉTAIN.

Par le Maréchal de France, chef de l'État français :
Le garde des sceaux, ministre secrétaire d'État à la justice,
JOSEPH BARTHELEMY.

Certifié conforme au texte publié
au JOURNAL OFFICIEL du 6 JUILLET
1941, numéro épuisé.-



La mère de Charles perdit sa nationalité française, victime de la commission de révision des naturalisations accordées par la loi du 10 août 1927. Cette commission chargée de l'application de la loi de Vichy du 22 juillet 1940, retira, entre 1940 et 1943, la nationalité française à 15 154 personnes dont 6 307 étaient considérées comme juives. Ci-dessus, l'extrait certifié conforme du *Journal officiel* du 6 juillet 1941 concernant le décret de l'État français du 21 juin 1941 retirant à Anna Tzigler, épouse Baron, la qualité de Française acquise par déclaration le 9 août 1928, enregistrée le 12 juillet suivant, en application de la loi du 10 août 1927.

L'évolution du statut des Juifs

Les statuts des Juifs – 3 octobre 1940 et 2 juin 1941 – faisaient de nous des gens de deuxième catégorie. Je ne pouvais plus aller dans une salle de sport, une salle de jeu, au cinéma, au théâtre, dans un square¹. Nous nous retrouvions pour jouer, à côté du parc des Buttes-Chaumont, un plaisir désormais interdit. Lorsque je prenais le métro, je ne pouvais aller que dans le dernier wagon². Pourquoi le dernier wagon ? Je n'en sais trop rien. Lorsque je prenais le bus, je n'avais pas le droit d'aller à l'intérieur, je devais rester sur la plate-forme, exposé à l'air. Ce n'était pas le plus mauvais endroit, mais le principe était malsain. Et puis il y a eu des interdictions qui équivalaient quasiment à une mise à mort : on nous a d'abord saisi les postes de radio³, ce qui en soi n'était pas trop grave car on

-
1. La *Neuvième ordonnance [allemande], du 8 juillet 1942 concernant les mesures contre les juifs*, §1 : « Il peut être interdit aux juifs de fréquenter certains établissements de spectacle et en général des établissements ouverts au public. » [ndrc]
 2. À compter du 10 juin 1942 à Paris, les Juifs « ne peuvent dorénavant voyager sur le métropolitain qu'en 2^e classe et dans la dernière voiture des trains ». Toutefois, aucun communiqué n'est diffusé et les contrôleurs doivent seulement informer les contrevenants. [ndrc]
 3. Il s'agit de l'*Ordonnance [allemande] du 13 août 1941 portant confiscation de postes de TSF appartenant aux Juifs*, qui interdit aux Juifs de posséder un poste de radio et pour ceux qui en ont, de les déposer aux autorités municipales ou policières avant le 1^{er} septembre 1941. [ndrc]



Charles avec sa maman sans doute chez les parents de celle-ci à La Celle-les-Bordes, fin des années 1930.

trouvait toujours un moyen de s'informer. Les vélos aussi nous ont été interdits [en 1941], or sans vélo vous ne pouviez pratiquement pas aller travailler, les transports en commun étant beaucoup plus rares qu'aujourd'hui.

Une première ordonnance nazie relative aux mesures contre les Juifs en zone occupée, publiée le 27 septembre 1940, obligeait les Juifs à se déclarer comme tels, entre le 3 et le 20 octobre 1940, dans les commissariats de police et les sous-préfectures. Dans le seul département de la Seine, 149 734 personnes se firent enregistrer. Les renseignements obtenus forment le « fichier Tulard » : un ensemble de quatre fichiers (alphabétique, par nationalité, par adresse, par profession) représentant au total 600 000 fiches. Ce fichier a ensuite été transmis à la Gestapo et utilisé principalement pour l'organisation de la rafle du Vélodrome d'Hiver, les 16 et 17 juillet 1942. Mes parents ne se sont pas déclarés spontanément mais obligatoirement, n'ayant pas le choix puisque les gens les connaissaient : ils savaient qu'ils étaient juifs. On avait peur. On avait peur des dénonciations. On avait peur des menaces que les Allemands et les collabos adressaient aux Juifs qui ne se déclaraient pas. Je suppose – parce que je ne me souviens pas d'en avoir parlé avec eux – qu'en se déclarant mes parents pensaient se mettre dans le droit chemin de la loi, même si c'était la loi de l'époque. Ils croyaient se mettre à l'abri de toutes ces menaces. Je suis convaincu que, s'ils avaient su que la réalité serait mille fois plus atroce que ce qu'ils craignaient, ils ne se seraient pas déclarés. Mais en attendant, comme beaucoup, ils se sont déclarés. J'ai connu un homme de vieille souche juive française qui m'a un jour confié que, s'il ne s'était pas déclaré, il se serait senti « déshonoré vis-à-vis des autres ». Ce n'était pas le cas de mes parents. Ils se sont déclarés avec les pieds dans les reins, mais qu'auraient-ils pu faire d'autre ? Je ne me rappelle pas si je les ai accompagnés. À la question, « pourquoi s'être fait enregistrer

Juif ?», la réponse est évidente : on ne s'en était jamais caché, il n'y avait pas de raison avant guerre de dissimuler notre religion. Les jours de *Kippour* par exemple, on pratiquait le jeûne : mes parents ne mangeaient pas, même s'ils n'étaient pas très religieux, loin de là. Et ce jour-là, mes parents me confiaient à des voisins pour que je déjeune normalement. Il n'y avait pas de problèmes, je n'allais pas à l'école avec un petit mot pour l'instituteur. Tout le monde savait qui nous étions. Parfois on me pose la question : « Pourquoi n'êtes-vous pas partis ? » Mais pour une bonne et simple raison : où, comment voulez-vous que parte un pauvre ouvrier, sans fortune ? Déjà dans la ville où il avait ses relations, c'était difficile de vivre. Vous voyez mon père arrivant à Orléans avec une femme et un garçon sans moyens de subsistance ? Personnellement, je me suis senti « séparé », même si mes copains ne m'ont pas lâché ni les parents de mes copains. Sauf un qui était probablement mon meilleur ami à l'époque. Du jour au lendemain, en octobre 1940, après la sortie du [premier] Statut des Juifs, son père s'est rendu compte à quel point son fils allait être contaminé par la présence de ce Juif qui ne l'avait pas gêné pendant les trois ou quatre années précédentes. Je ne me souviens plus trop des détails mais je sais que c'est une rupture qui m'a fait mal. C'est la seule dont je me souviens. Tout le monde ne réagissait pas ainsi. Nous avions une voisine originaire du Massif central, qui m'emmenait avec son fils au théâtre. Elle avait une grande mantille espagnole. Lorsqu'elle paraissait dans la rue avec son fils et moi-même, le long voile couvrait le côté droit du vêtement de mon copain et le côté gauche du mien, là où était l'étoile ¹. J'imagine que ça devait paraître un peu bizarre, cette femme avec ces deux garçons, un de chaque côté. Quoi qu'il en soit, elle m'emmenait au théâtre !

1. L'obligation du port de l'étoile jaune par les Juifs de plus de 6 ans en zone occupée entre en vigueur le 7 juin 1942. [ndrc]

Nous avons éprouvé un fort sentiment d'amertume envers les fonctionnaires français et la façon dont ils ont accepté le sort qui nous était fait, et auquel ils ont contribué. Nous n'étions plus des citoyens comme tout le monde. Nous constituions une population à part, mise de côté, ce qui a facilité le travail des Allemands. La coupure de la France en deux a rendu le ravitaillement de plus en plus difficile : il y avait pénurie. Pour assurer un minimum de nourriture à chacun, des tickets d'alimentation furent distribués. Nous avions droit à un certain nombre de grammes de matière grasse, de viande ou de pain... et il ne suffisait donc pas de payer : il fallait encore ajouter ces petits tickets. Dès 4 heures du matin, les femmes – puisque les hommes en grande partie étaient prisonniers – formaient de longues queues devant les boutiques des commerçants autorisés. Les femmes juives, comme ma mère, n'avaient pas le droit d'aller faire les courses le matin. Elles ne pouvaient y aller que l'après-midi entre 15 heures et 17 heures¹. Or, à cette heure, il n'y avait plus rien dans les boutiques. Je me rends compte aujourd'hui à quel point il était difficile pour ma mère de revenir chez elle pratiquement bredouille après avoir attendu si longtemps devant les magasins.

À une époque, le facteur est venu chez tous les gens pour proposer des portraits de Pétain vendus, autant que je me souviens, 5F au profit du Secours national. Pas moyen d'y échapper, car le facteur avait une liste sur laquelle il notait la réaction des gens. Pour ne pas avoir d'ennuis, beaucoup de personnes de notre milieu l'ont acheté, tout comme mes parents. Nous venions d'emménager dans un appartement avec

1. La *Neuvième ordonnance [allemande], du 8 juillet 1942, concernant les mesures contre les Juifs*, §2 :

« Restriction pour les visites de maisons de commerces.

« Les Juifs ne pourront entrer dans les grands magasins, les magasins de détail et artisanaux [sic] ou y faire leurs achats ou les faire faire par d'autres personnes que de 15 heures et 16 heures. » [ndrc]

des WC à l'intérieur. Le portrait a été directement punaisé dans ces «chiottes», comme chez des voisins que nous connaissions bien et qui n'étaient pas Juifs. On avait les (petites) revanches qu'on pouvait... À l'école on chantait *Maréchal, nous voilà!*, pas souvent, mais c'était obligatoire. Au collège Arago, quelques professeurs ont eu des problèmes parce qu'ils n'étaient pas tout à fait d'accord ni avec Pétain ni avec l'occupant.



Étoile jaune de la France occupée.
Ici celle portée par Sarah Montard, née Lichtsztejn
(lire son témoignage dans la présente collection,
Chassez les papillons noirs, 2011).

L'étoile jaune

Promulgué par une ordonnance allemande du 29 mai 1942, le port de l'étoile devient obligatoire en zone occupée le dimanche 7 juin 1942 pour tous les Juifs de plus de 6 ans. Trois étoiles par personne ont été distribuées dans les commissariats de police, soit environ 83 000 exemplaires sur Paris et sa banlieue, en échange d'un point textile sur les cartes de rationnement. L'étoile se voulait une adaptation plus récente de la rouelle de 1215. Elle reprend la couleur, le jaune, symbole de trahison ou de folie aux yeux des chrétiens du Moyen Âge.

Ce fut pour moi une humiliation de la porter. J'étais un gosse de la communale. L'école de la III^e République était une école très unitaire, très égalitaire. Et puis soudain, cette déchirure : qu'avions-nous fait pour être mis ainsi à l'écart ? Il m'a fallu des années pour comprendre : à l'âge de 20, 25 ans, j'ai réalisé que ce qu'on me reprochait, c'était juste d'être né juif. Oui, cette discrimination, cette mise à l'écart a été un de mes premiers chocs.

Je portais l'étoile jaune tout le temps, par mesure de précaution. Il m'est arrivé par exemple, à la station de métro Belleville (une correspondance qui était assez longue), de tomber sur un ex-copain de classe vêtu de l'uniforme des mouvements pro-hitlériens et qui faisait partie des gens qui

pouvaient me contrôler à cette correspondance. Nous avons échangé quelques propos. M'ayant vu parler avec lui, ses copains m'ont foutu la paix. Mais rien ne me dit cependant que, si je n'avais pas porté d'étoile, il ne m'aurait pas dénoncé. Donc, par mesure de précaution, je la portais. Sans compter qu'il était marqué en grand sur mes papiers que j'étais juif ¹.

1. Suite à la décision du chef de l'administration militaire allemande du 13 octobre 1940, le préfet du département de la Seine ordonne six jours plus tard aux Juifs de se présenter au commissariat de leur quartier afin d'y recevoir des cartes d'identité portant la mention « Juif » ou « Juive » en lettres rouges de 1,5 cm de hauteur. [ndrc]

La rafle du Vél' d'Hiv'

En juin 1942, les Allemands, aidés par la police française, ont commencé les rafles¹. Ils arrêtaient les Juifs non pas pour ce qu'ils avaient fait, ni pour ce qu'ils avaient dit, mais simplement parce qu'ils étaient nés Juifs. C'était leur seul crime. Que l'on puisse être arrêté pour avoir commis un délit, preuves à l'appui, c'est compréhensible, mais jamais, jamais des gens n'avaient été arrêtés parce qu'ils étaient nés. Je n'avais que 16 ans! Qu'est-ce que j'avais bien pu faire de mal? Et même si j'avais commis quelque acte répréhensible, est-ce que cela méritait d'être amené à la mort dans ces conditions? Notre gouvernement a donné un sacré coup de main à cette macabre entreprise. On n'aurait jamais cru cela possible dans le pays des Droits de l'Homme où il nous semblait qu'il faisait mieux vivre qu'ailleurs. Jusqu'alors, ces persécutions existaient dans l'Allemagne nazie, dans l'Italie fasciste et dans d'autres pays d'Europe, mais pas en France. On nous a raconté que les gens arrêtés allaient travailler à l'Est. Des gosses de trois mois comme des vieillards de 95 ans allaient travailler!

1. En fait, deux rafles d'importance ont déjà eu lieu à Paris exécutées par la préfecture de police (PP) à la demande des Allemands mais ne ciblées que les hommes: la rafle dite «du billet vert», le 14 mai 1941, et la rafle dite «du XI^e arrondissement» du 20 au 25 août de la même année. Les victimes de cette dernière inaugurent le camp juif de Drancy (de nos jours, Seine-Saint-Denis) où rien n'a été organisé. [ndrc]

Nous n'avions jamais de nouvelles de ceux qui étaient partis. Tous les flics n'étaient pas des collaborateurs. Certains nous ont informés des rafles prévues pour le 14 juillet. Mes parents m'ont envoyé immédiatement chez mes grands-parents à la campagne, car ma mère pensait que dans un «trou perdu», il y avait peu de chances de voir arriver les gendarmes. Elle avait raison. Mes parents sont allés chez des amis non juifs qui les ont hébergés. Le fait que rien ne se passe le 12, ni le 13, ni surtout le 14, jour crucial, les a rassurés. Par précaution, ils sont restés le 15 chez leurs amis. Soulagés, ils ont décidé de rentrer chez eux le lendemain, le 16 juillet¹. Ils sont arrivés à leur immeuble quasiment en même temps que les flics qui venaient les arrêter. Ils ont été emmenés à Drancy comme tous les couples sans enfants, avant d'être déportés huit jours plus tard par le convoi n° 10. Je n'ai jamais revu mes parents. Quand je suis revenu à Paris, l'appartement était vide. Sur le moment, je n'ai pas cru que je ne les reverrais plus jamais. C'était comme un coup de tonnerre qui me tombait sur la tête : je ne réalisais pas.

Ma mère a été gazée immédiatement à son arrivée. Il n'y a aucune trace [d'elle] au musée d'Auschwitz². Je sais simplement comment elle a vécu son dernier voyage parce que j'ai fait le même. Elle était consciente quand elle est entrée dans la chambre à gaz. Les experts disent que ça durait de vingt à trente minutes avant de mourir, n'en déplaise aux négationnistes – je ne l'ai appris que bien plus tard. Pendant ce temps, les gens, c'est-à-dire les vieux, les jeunes, les bébés, les adultes, suffoquaient en cherchant vainement un peu d'air pour respirer. Il y avait un œilleton dans la porte. De temps en temps, un SS venait jeter un coup d'œil pour voir si les gens mouraient

1. La rafle initialement prévue pour débiter le 13 juillet, a été repoussée en raison de la concomitance avec la Fête nationale française. [ndrc]

2. Toutefois, Serge Klarsfeld dans *Le Calendrier de la persécution des Juifs de France* (Paris, FFDJF, 2019, Tome 1, p. 579-580), concernant le convoi n° 10 du 24 juillet 1942, a dénombré 1 000 déportés, 630 femmes et 370 hommes, tous arrêtés lors de la rafle « du Vél' d'Hiv' », et tous immatriculés à l'arrivée au camp d'Auschwitz. [ndrc]

bien. Il fallait avoir perdu toute humanité pour se comporter ainsi. Ce sont pourtant bien des hommes qui l'ont fait.

Depuis le temps que je vais à Auschwitz, j'ai fait connaissance avec les guides. L'un des responsables est un homme d'une courtoisie rare qui parle un excellent français. Je lui disais toujours : « Monsieur Schanshek, je n'ai aucune trace de mon père ! Je n'ai rien ! »

Chaque fois, il me répondait qu'il n'y avait « rien » au musée. Bien des années plus tard, au Centre de documentation juive contemporaine à Paris, un bibliothécaire me signale que, parmi des livres récemment arrivés en provenance de l'Est, certains pourraient particulièrement m'intéresser. Il s'agissait du « *Totenbuecher* », registre mortuaire en plusieurs volumes dans lesquels figuraient 80 000 noms. Il a été vendu après la chute du mur de Berlin par des Russes qui faisaient alors de l'argent avec tout. J'ai ouvert un volume au hasard – le mot est sans doute mal choisi car je crois qu'il y avait là quelque chose dépassant le rationnel – et je suis tombé sur la lettre B où j'ai rapidement lu le nom de mon père, accompagné de quelques renseignements. De retour à Auschwitz, j'ai fait part au responsable des guides de ma découverte. Quelques mois plus tard, lors d'une nouvelle visite, une femme guide m'a pris à part pour me dire que Monsieur Schanshek avait laissé une enveloppe pour moi. Dans cette enveloppe, il y avait l'acte de décès de mon père¹. Imaginez, dans une période où l'on gazait les gens si j'ose dire « au kilo » : un acte de décès ! Il ne doit pas en exister beaucoup pour des Juifs. Mais en voulant savoir, j'ai commis une erreur : il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas apprendre. Mon père est mort le 3 septembre 1942, un mois après son arrivée, des suites d'une expérience que le D^r Johann Paul Kremer avait commise sur lui. Une « fantaisie médicale » des SS qui prenaient des détenus pour faire des expériences.

1. Voir la reproduction page suivante. [ndrc]

PASSTWORTSVERZEICHNIS
ARCHIVUM

Nr. 27261/1942

C:

Ausich. am 12. September 1942

Der Schneider Moric Baron

mosaisch

wohnhaft Paris XIX, Rue Fessard 38

ist am 3. September 1942 um 21 Uhr 05 Minuten

in Auschwitz, Kasernenstraße verstorben.

Der Verstorbene war geboren am 15. August 1894

in Litzmannstadt, Warthegau

(Standesamt Nr.)

Vater: Schoel Baron

Mutter: Sara Baron geborene Cytron

Der Verstorbene war nicht verheiratet mit Anna Baron

geborene Ziegler

Eingetragen auf mündliche schriftliche Anzeige des Arztes Doktor der
Medizin Kremer in Auschwitz vom 3. September 1942

Der Anzeigende

Vorgelesen, genehmigt und unterschrieben

Die Übereinstimmung mit dem
Erbuch wird beglaubigt

Auschwitz, den 12. 9. 1942

Der Landesbeamte
In Vertretung

Der Standesbeamte
In Vertretung
Quakernack

Todesursache: Bauchfellentzündung

Eheschließung des Verstorbenen am in

(Standesamt)

Acte de décès du Schneider (« tailleur ») Moric [sic] Baron au camp
d'Auschwitz I le 3 septembre 1942, constaté par le « docteur
en médecine Kremer ». Acte établi le 12 septembre 1942.

Ce genre d'expérience de médecins fous ne servait à rien, sinon à justifier de leur présence à l'arrière du front. Tant qu'ils commettaient de telles atrocités dans les camps spécialisés, ils étaient sûrs de ne pas monter au front pour se battre. Mon père serait mort d'une inflammation des intestins. J'ai toujours l'espoir qu'au moment de son assassinat il était sous anesthésie ou inconscient. La traduction de l'acte de décès de mon père –il était naturellement rédigé en allemand– dit que : «Le tailleur Moric Baron, de religion juive, habitant à Paris, XIX^e, 38 rue Fessart, est mort le 3 septembre 1942 à 21h05 à Auschwitz, rue des Casernes» (*Kasernestrasse* étant l'adresse officielle du camp d'Auschwitz). Il est précisé que le décédé était né le 15 août 1894¹ à Litzmannstadt (Lodz, en polonais), *Warthegau*². Son père s'appelait Jules Baron, sa mère Sara Baron née Cytron. Il était marié avec Anna Baron, ma mère, née Ziegler. Petite bizarrerie administrative : le prénom de mon père a été «hongrois-sisé» (Moritz devient Moric, à la mode hongroise), alors que le nom de ma mère a été germanisé (Tzigler, à la mode française, est devenu Ziegler, à la mode allemande). Le décès a été attesté par le docteur en médecine Johann Paul Kremer à Auschwitz, le 3 septembre 1942, qui a signé par délégation. Je n'ai pas eu avec mon père les relations qu'un fils peut avoir avec son père, je le regrette fortement et j'en éprouve un grand manque. En revanche, j'avais une relation très forte avec ma mère.

Les 16 et 17 juillet 1942 eut ainsi lieu la rafle dite «du Vél' d'Hiv'»: 7000 policiers et gendarmes arrêterent 13152 personnes dont 4115 enfants. Moins de cent personnes ont survécu à la déportation qui suivit, aucun enfant...! Cette rafle représente à elle seule le quart des 42000 Juifs envoyés de France à Auschwitz en 1942. Entre 1942 et 1944, 76000 Juifs ont été raflés et déportés de France, quelque 2500 ont survécu.

1. En fait, le 20 juillet 1894, selon son acte de mariage. [ndrc]

2. Partie du territoire polonais annexé et incorporé au III^e Reich (*Reichgau Wartheland*). La Warta (*Warthe*, en allemand), est un affluent de la rive droite du fleuve Oder. [ndrc]



Charles Baron accroché à l'échelle d'un autocar
à Saint-Rémy-lès-Chevreuse (Seine-et-Oise;
de nos jours, Yvelines), été 1942.

Mon arrestation

Mes parents arrêtés et disparus, j'ai été recueilli par un vieil oncle à Paris, Marius, le frère cadet de ma grand-mère maternelle. Je travaillais comme apprenti maroquinier. Toutes les fins de semaine, il m'envoyait chercher de la nourriture chez mes grands-parents, dans leur petit village situé à 42 kilomètres de la porte d'Orléans. Faire ce trajet représentait une aventure en soi, une véritable acrobatie. Mon [grand-]oncle habitant dans le XVIII^e, il fallait prendre le métro pour rejoindre le XIV^e, puis prendre ce qui est devenu depuis la ligne de Sceaux, pour arriver à Saint-Rémy-lès-Chevreuse. De là, un car nous amenait à Cernay-la-Ville et on terminait à pied les quatre derniers kilomètres.

J'allais chez mes grands-parents le dimanche. Ma grand-mère faisait du pain avec le blé qu'on allait glaner dans les champs, elle me préparait de la viande cuite, avec des poulets et des lapins « maison ». Elle faisait du beurre ou elle transformait le babeurre en fromage. Je ramenaient aussi des légumes. Ce jour-là, après avoir quitté mes grands-parents et parcouru quelques centaines de mètres, je m'aperçus que j'avais oublié un sac de légumes. Les circonstances l'exigeant, je ne tins pas compte des réticences que j'aurais eues en temps normal et revins le prendre. Peut-être aurais-je dû les écouter !

À Cernay, nous¹ prîmes d'assaut l'autocar à gazogène qui desservait toutes les localités jusqu'à Saint-Rémy-lès-Chevreuse (les plus hardis se hissèrent sur le toit du véhicule, là où, avant guerre, les bagages étaient regroupés). Le train, par la ligne de Sceaux, nous ramènerait à Paris à temps pour ne pas enfreindre le couvre-feu édicté à notre égard. Les conversations allaient bon train, à voix forte pour dominer les sonorités bruyantes du moteur. Chacun profitait des échanges verbaux des voisins : en une conversation croisée, on échangeait des nouvelles sur le ravitaillement officiel de plus en plus maigre et, comme il était question que des tickets d'alimentation soient débloqués en pommes de terre, on évoquait les platées de frites de naguère.

Arrivé à la gare, le car avait stoppé le long du trottoir, à la hauteur de l'entrée principale devant laquelle stationnaient deux agents ; spectacle courant qui n'avait rien de spécialement inquiétant. Nous étions tellement habitués à présenter nos sacs à la première demande des représentants du contrôle économique et à se soumettre à cette forme de racket toléré sinon protégé par le gouvernement de la francisque et de l'ordre moral ! Des brigades de contrôleurs avaient été constituées pour réprimer le marché noir. Elles sévissaient sur tout le territoire et surtout dans les gares, d'où allaient et venaient tous ceux qui connaissaient des sources, si minimes fussent-elles, d'approvisionnement alimentaire. Leurs hommes fouillaient tous les paquets et sacs à la recherche de transports délicieux ; très souvent ils prenaient ce qui leur convenait personnellement. Butin qu'ils se partageaient entre collègues et avec leurs supérieurs qui couvraient leurs agissements. Leurs victimes n'osaient pas se plaindre car elles savaient que leurs prédateurs pouvaient leur causer de très graves ennuis : la loi du plus fort était la règle générale. Ces farouches contempteurs des inégalités étaient les premiers des profiteurs ! N'ayant rien

1. Précisons que ce jour-là Charles était avec son grand-oncle Marius. [ndrc]

qui puisse exciter leur intérêt, nous suivîmes la file, l'air aussi désinvolte que possible tout en veillant à ce que l'étoile qui tachait de jaune le côté gauche de notre veste fût bien visible. Un esprit malveillant aurait pu nous accuser d'essayer de nous soustraire à ce marquage que nous avait imposé l'ordonnance allemande n° 8 du 29 mai 1942, marquage qui devait être solidement cousu sous peine de sanctions sévères. Nous voulions ainsi éviter les mouchards de la police aux questions juives et, la naïveté étant une des choses les plus répandues au monde, nous pensions en échange de notre bonne foi bénéficier de celle de nos ennemis.

Mais ce dimanche 12 septembre 1942¹, les deux agents de ville ne s'intéressaient pas au contenu des sacs et des valises, ils interpellaient seulement certains des voyageurs. Quand je m'aperçus qu'ils choisissaient uniquement les porteurs de l'étoile dénonciatrice², il était trop tard pour réagir : j'avais déjà tendu ma carte d'identité frappée du mot « JUIF » en lettres grasses et un homme en civil m'entraînait dans le bureau du chef de gare. Un de ses collègues m'y fit vider mon portefeuille et mes poches sur une table débarrassée de sa paperasserie ; il examina consciencieusement ce qu'il avait trouvé, prenant son temps comme à plaisir avant de m'adresser les seuls mots que j'entendis de lui : « Vous avez deux mois de trop. Au-dessous de 16 ans, nous n'arrêtons pas. » J'essayai d'argumenter : « Du 16 juillet au 12 septembre, cela ne fait que huit semaines. Nous sommes, vous et moi, tous deux

1. Le 12 septembre 1942 était un samedi. [ndrc]

2. C'est sur demande des autorités d'occupation que des contrôles par la police française sont organisés dans le département de Seine-et-Oise pour arrêter des Juifs en infraction avec les ordonnances allemandes qui les concernent. Les vérifications d'identité et les arrestations devaient être faites par la police française en présence de militaires allemands. Ces derniers n'étaient pas présents à Saint-Rémy-lès-Chevreuse (terminus de la ligne de Sceaux durant la guerre) ainsi que le rapporte Charles Baron, ni à Versailles (gare Rive-droite). Les Juifs qui sont alors arrêtés ne sont pas tous en infraction ainsi que l'argumente à raison Charles. Voir le rapport du 17 septembre du préfet de Seine-et-Oise dans S Klarsfeld, *Le Calendrier...*, 2019, T. 2, p. 1117-1118. [ndrc]

Français (en vérité, en cette période, je l'étais un peu moins que lui...). Hors la présence d'un Allemand, personne ne saura que vous avez eu un geste de pitié. Je m'y engage. Vous avez ma parole d'ancien Éclaireur de France, c'est une garantie irréfutable que je tiendrai cette promesse! Et, surtout, je ne suis pas en infraction : en réponse à une demande écrite de mes parents, nous avons reçu un courrier du *Sicherheitsdienst* de l'avenue Foch confirmant que les Juifs résidant dans la capitale étaient autorisés à se rendre en Seine-et-Oise à condition que ce soit entre 6 heures du matin et 8 heures du soir¹. Or, nous sommes seulement en fin d'après-midi.² Il ne répondit pas, nota soigneusement mon identité sur un registre, ramassa ce qu'il avait déversé sur la table et me le rendit, sauf ma carte d'identité qu'il glissa dans une serviette en cuir noir (peut-être récupérée sur un Juif lors d'une précédente arrestation). Il appela un agent qui attendait derrière la porte pour qu'il me ramène dans la salle d'attente.

Dans la pièce aux issues soigneusement closes, une demi-douzaine d'autres réprouvés, pareillement dépouillés de la justification de leur personne, se regardaient sans parler, éfarés, inquiets, n'osant occuper les rares sièges disponibles. Nous entendions, assourdies, les conversations des « autres » à l'extérieur qui s'étonnaient de la longueur des contrôles et craignaient qu'elles ne soient les causes d'un retard important qui leur ferait rater la correspondance avec un autre train, ce qui risquait de leur poser un grave problème pour rentrer à la maison. On les voyait à travers les carreaux à demi camouflés, lorsque la position du gardien de la paix en faction pour éloigner les curieux nous le permettait, tendant machinalement leurs papiers au contrôleur en jetant à peine un coup d'œil

1. La *Sixième ordonnance [allemande], du 7 février 1942, relatives aux mesures contre les juifs* leur interdit (§ 1) « d'être hors de leurs logements entre 20 et 6 heures » et (§ 2) « de changer le lieu de leur résidence actuelle ». [ndrc]

2. Les Juifs arrêtés lors de ces contrôles en Seine-et-Oise les 12 et 13 septembre 1942 étaient destinées à compléter les convois de déportation organisés en septembre. [ndrc]

sur les malchanceux auxquels était intimé l'ordre de pénétrer dans le bureau du chef de gare. De temps à autre, un nouvel arrivant nous rejoignait en balbutiant un « bonjour » auquel nous répondions de la même voix sourde. Je me souviens encore d'une femme, tout de noir vêtue, qui pleurait doucement, sans bruit, sans seulement essayer des larmes qui laissaient une trace brillante sur le mat de la poudre de riz qui nappait ses joues.

J'eus soudain une envie pressante d'aller aux toilettes. Je me retins autant que possible jusqu'au moment où il fallut bien appeler. Je frappai à la porte de la pièce, d'abord timidement, puis beaucoup plus fort. Le gardien acquiesça immédiatement à ma demande. Après la semi-obscurité dans laquelle nous étions confinés, la lumière me gêna considérablement et me fit momentanément oublier que j'étais honteux. Doublement ! D'abord l'atroce impression d'être différent des autres : différent à cause de cette étoile dont je n'avais jamais autant ressenti la présence et qui faisait de moi un étranger dans son propre pays, différent à cause d'un destin fixé par le geste rapide d'un « circonciseur » un peu plus de trois lustres auparavant, une date de naissance un jour d'été plutôt qu'un jour d'automne et surtout la servilité et le manque de courage d'un fonctionnaire dont je ne connaîtrai jamais le nom. Honteux, enfin, d'avoir été accompagné aux toilettes comme le voyou que j'avais vu, un jour, dans les couloirs du commissariat de la rue Ramponneau, les menottes aux poignets, et que bousculaient deux hommes en uniforme pour l'obliger à les suivre ; il hurlait des grossièretés et ma mère était rapidement sortie avec moi pour éviter à mes jeunes oreilles d'entendre ce que, selon elle, elles ne devaient pas entendre. Bien sûr, je ne portais pas de menottes, mais la façon dont on collait à mes pas les remplaçait sans difficulté ; il se flanqua devant l'édicule, le visage tourné vers l'endroit où je me trouvais comme s'il pouvait suivre mes mouvements à travers la

porte en bois. J'eus la tentation de l'évasion ; je ne sais pas si j'aurais poussé mon idée jusqu'à la réalisation, mais n'eus pas à en décider : le vasistas qui assurait à la fois la lumière et l'aération était vraiment trop petit, même pour le corps d'un adolescent. Lorsque mon ange gardien et moi-même revînmes, j'eus l'impression que tous les gens qui stationnaient sur le quai me regardaient, me jaugeaient et que toutes leurs conversations n'avaient que moi pour sujet. Rouge de confusion, marchant les yeux vers le sol pour éviter leurs regards, je craignais d'entendre ce que, selon mes sombres pensées, ils devaient se dire. J'avais bien essayé de m'écarter de mon suiveur, espérant qu'on ne nous croirait pas ensemble, mais à chaque pas que je faisais de côté, il obliquait les siens.

Un coup de sifflet interrompit mes divagations : le signal du départ venait d'être donné. Je relevai la tête, regardant le fanal rouge du dernier wagon. Mon wagon ! Le policier en fit autant : je pensais à ma liberté qui disparaissait avec le train, lui, sans doute, espérait le moment de la pause qui lui permettrait enfin de fumer une cigarette et de boire le demi de bière rafraîchissant. La chaleur devenait de plus en plus lourde. Quand enfin on nous fit sortir, l'un d'entre nous – un homme d'âge mûr – eut une faiblesse : il se plaignait de ne plus pouvoir respirer et répétait sans cesse que son cœur cessait de battre. Il fallut attendre, sous les regards furieux et ennuyés des agents, qu'il eût de nouveau la force de marcher pour refermer les portes du « panier à salade », sombre comme un véhicule des pompes funèbres, qui allait nous transporter jusqu'au commissariat de police de Versailles.

Les quelques kilomètres séparant ce dernier de la gare de Saint-Rémy-lès-Chevreuse rapidement parcourus, nous fûmes entassés dans une pièce guère plus grande que celle que nous venions de quitter. Il y avait des bancs de bois, aussi tout le monde put s'asseoir ; une femme jeune déboutonna son corsage et tendit un sein gonflé – qu'elle recouvrit immédiatement

d'un mouchoir pudique— à la bouche avide de son bébé. Dans un coin de la pièce, deux agents assis devant un bureau de maître d'école dégustaient des verres de bière. Pour mieux supporter la température étouffante, ils avaient ôté képi et vareuse, retroussé les manches des chemises et accroché sur un dossier de chaise leur ceinturon noir alourdi d'un étui à pistolet. Je revois encore leur forte corpulence, leur visage rougeaud : on aurait dit deux frères. Peut-être étaient-ils frères ! Nous les entendions échanger des considérations sur la température « excessive pour la saison », prédire que « sûr ça va craquer et quand ça craquera, nous on sera déjà rentrés ». La nuit tombait et nous pouvions espérer que ça allait s'améliorer. Le bébé pleurait sporadiquement et sa mère lui faisait sucer un morceau de sucre pour le calmer.

Soudain la porte s'ouvrit : les deux policiers écrasèrent la cigarette qu'ils fumaient et réajustèrent leur tenue. Des coups de trompe annoncèrent qu'un car attendait pour nous emmener à Drancy. On est arrivés au camp de Drancy¹ en pleine nuit. Je n'ai pas vu de soldats allemands ; il n'y avait que des gardiens de la paix français². Nous sommes rentrés par une petite porte sur le côté. Je ne savais pas ce que c'était que d'être retenu dans un endroit sans pouvoir sortir : je devais me

1. Le camp de Drancy est en usage du 20 août 1941 au 17 août 1944. Dans les années 1930, on avait construit la Cité de la Muette : cinq tours, de petits bâtiments, et le « fer à cheval », bâtiment en U, moderne pour l'époque, et pas encore terminé. Le fer à cheval est réquisitionné par l'armée allemande le 14 juin 1940. On y interne les prisonniers de guerre français et britanniques. Puis, après la rafle dite « du XI^e arrondissement », il devient « Drancy la Juive », le principal lieu de rassemblement et de déportation des Juifs vers les camps d'extermination. Le camp connaît trois périodes sous trois directions allemandes. 1941-1942, Theodor Dannecker, mais le commandement est assuré par un Français, et le camp qui ne comprend que des hommes est gardé par des gendarmes français. 1942-1943, Heinz Röthke, après la rafle du Vél' d'Hiv' (16-17 juillet 1942). Il y a aussi des femmes et des enfants dans le camp. 1943-1944, Aloïs Brunner, le camp est alors administré par les nazis. Les gendarmes sont relevés de leurs fonctions à l'intérieur du camp mais continuent leur garde à l'extérieur. (voir le site Internet, <http://drancy.memorialdelashoah.org/le-memorial-de-drancy/qui-sommes-nous/histoire-de-la-cite-de-la-muette.html>) [ndrc]

2. En fait, des gendarmes. [ndrc]



Deux photographies de la propagande allemande des bâtiments en fer à cheval de la Cité de la Muette inachevée convertis par les autorités d'occupation en « camp juif de Drancy » (de nos jours, Seine-Saint-Denis), 3 décembre 1942.

familiariser à l'idée d'être dans un camp. On nous a mis dans une pièce d'un des blocs. Il n'y avait pas de lit. Dans d'autres pièces, il y avait des chaises, mais pas dans la nôtre. On couchait sur la paille. C'est à Drancy que j'ai commencé à avoir faim, vraiment faim. C'est à Drancy aussi que j'ai commencé à avoir peur, vraiment peur. Durant les quatre premiers jours, je n'ai pas arrêté de me poser des questions : « Qu'est-ce que je fais ici ? Qu'est-ce qu'on va faire de nous ? Que sont devenus mes parents ? » Les gars à qui on posait ces questions n'avaient pas plus de réponses que nous, ce qui augmentait mon inquiétude. Avec moi, il y avait une mère et ses deux enfants. J'ai retrouvé la trace de la mère, qui avait été déportée, mais pas de ses deux enfants. Cette absence de trace signifie qu'ils ne représentaient rien pour les gendarmes français et qu'on les a déportés comme si leur vie ne comptait pas.

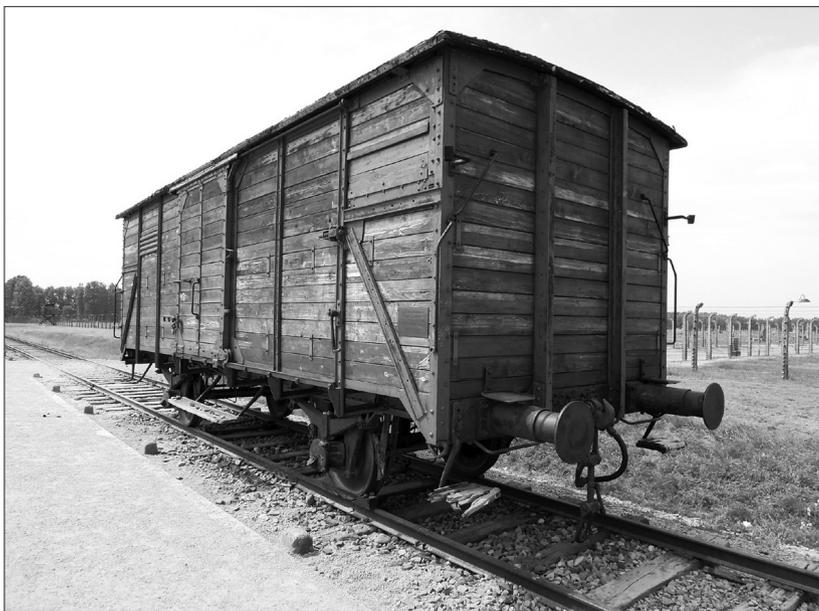
Et puis, le soir du quatrième jour, on a entendu des coups de sifflet et des hurlements ; dans un camp, tout se passe à coups de sifflet, de hurlements et d'aboiements (quand il y a des chiens) ! On nous a fait rentrer dans les baraques et quelqu'un est arrivé avec une liste. Je suis passé devant un coiffeur qui m'a mis la boule à zéro. On m'a envoyé dans une autre pièce, toujours sans mobilier. Je suis resté là toute la nuit. Le lendemain matin, des chauffeurs de la STCRP (la Société de transports en commun de la région parisienne, la RATP de l'époque) sont arrivés avec des autobus qui, dans la journée, servaient au transport du commun des mortels auquel nous n'appartenions plus. Je pense que la seule chose qui les intéressait dans l'affaire, c'était la prime qu'ils touchaient pour nous transporter. Les flics nous ont escortés jusqu'à la gare du Bourget où ils nous ont remis entre les mains des Allemands. Les wagons nous attendaient. On nous a fait monter dedans. On a verrouillé les portes et renforcé avec du fil de fer. Le 18 septembre 1942, le convoi n° 34 quittait [la gare du Bourget-]Drancy pour un voyage de trois jours absolument atroces à destination d'Auschwitz.

Deux souvenirs m'ont profondément marqué, bien que, chaque fois qu'ils me reviennent, l'ombre d'un doute recouvre ma mémoire. Je suis cependant certain d'avoir vécu ce que je raconte. Dans les nuits qui ont précédé mon arrestation et celle du frère de ma grand-mère, qui m'avait accompagné¹, j'ai fait un rêve prémonitoire. Ce rêve, ou plus exactement ce cauchemar, explique probablement pourquoi je n'ai pas ressenti un grand étonnement au moment de mon arrestation. C'est après coup que j'ai réalisé que la fiction était devenue réalité. Jusqu'à ma libération, j'attendais avec angoisse l'arrivée de la nuit, me demandant si mon inconscient allait une fois encore bouleverser mes moments de repos. Mais au camp, mes rêves ne me prédisaient rien mais avaient plutôt tendance à me ramener à ma vie passée, définitivement envolée. Le second souvenir de mon arrestation tient au fait que les gardiens lisaient un quotidien et que j'ai dû attendre trente-deux mois après ce soir-là pour avoir de nouveau un journal entre les mains. Parmi les informations qui pour beaucoup portaient sur le ravitaillement et les spectacles, je me souviens entre autres que les grands couturiers présentaient leur nouvelle collection et que leurs noms résonnaient à mes oreilles comme quelque chose de bien connu alors que je ne m'étais jamais intéressé à la mode; que, pour la première fois depuis l'armistice, des athlètes français se mesuraient à leurs homologues suisses; qu'au cinéma des films, dont aujourd'hui le nom ne dit plus rien à personne, étaient de très grands succès.

Le motif de mon arrestation était donc d'être juif. On m'a plusieurs fois demandé si, compte tenu de ce que j'ai subi, je n'avais pas regretté d'être né juif. Non, je n'ai pas eu de regret:

1. Dans le *Mémorial de la déportation des Juifs de France*, de Serge Klarsfeld, il est fait mention de Chaïm Zisserman né le 24 novembre 1891 à Botosani (auj., Moldavie occidentale, Roumanie), habitant au 15 rue Poulet dans le XVIII^e arr. de Paris, déporté par le convoi n° 33, parti de la gare du Bourget-Drancy le 16 septembre 1942 à destination d'Auschwitz. [ndrc]

je n'ai pas choisi. Pas plus que mes copains des Petits Chanteurs à la Croix de Bois n'avaient choisi d'être catholiques, ni plus que les petits protestants de l'avenue Bolivar à 200 mètres de chez nous... Je n'ai pas décidé de ma religion, et pour tout vous dire, elle me laisse indifférent: je ne suis pas croyant. À mes yeux, le seul intérêt réside dans les traditions familiales qu'elle a engendrées. Je crois que tout être a besoin d'une tradition, d'une transmission familiale. Non, changer de religion n'aurait servi à rien, car pour les nazis et leurs collaborateurs français, être converti n'écartait pas le danger. Mais être juif, cela signifiait quoi? Comment le définir? En tout cas, ce n'est pas un sang. On le saurait depuis longtemps s'il y avait un sang spécifique à chaque particularisme ethnique. Il faut chercher autre chose. En attendant, je vis comme je suis. Je partirai comme je suis venu; le seul problème c'est que cela m'ennuie de partir. J'ai deux filles; l'une a épousé un Juif, l'autre un catholique. C'est leur vie. Je ne suis intervenu en rien. Je ne peux pas dire que, quand je pense aux traditions familiales évoquées précédemment, j'ai été très emballé. Mais après tout, chacun fait ce qu'il veut.



Un wagon à bestiaux utilisé pour la déportation des Juifs sur la voie ferrée aménagée au printemps 1944 à l'intérieur du camp d'extermination d'Auschwitz II-Birkenau. Photo de septembre 2017.

Le voyage

Le 16 septembre, au petit matin, Marius (le frère cadet de grand-mère) montait dans un wagon à bestiaux en direction d'Auschwitz et de la chambre à gaz¹. Deux jours plus tard, je prenais le même chemin pour ne revenir que trois ans après, étonné d'être encore vivant.

Un wagon faisait entre 20 et 25 mètres carrés au sol, une surface sur laquelle les nazis entassaient autour de 60 prisonniers, hommes, femmes, enfants, malades... C'était absolument horrible. On n'avait pratiquement pas d'espace pour bouger. Comment les flics français qui voyaient les Allemands faire ça ont-ils pu ne pas se sentir mal à l'aise devant ce qui se passait ? On nous a ôté tout ce qui fait un homme, une femme. Toute dignité... Nous avions dans le wagon deux seaux d'eau de 10 litres, pour un voyage de trois jours avec 60 personnes. Très vite, l'eau a été bue. Les seaux sont devenus des seaux hygiéniques car il n'y avait pas de waters dans un wagon à bestiaux. Dans notre wagon, on a récupéré trois couvertures en

1. Le convoi n° 33 parti le 16 septembre 1942 comprenait 1 000 personnes. À l'arrivée à Auschwitz, 147 femmes (aucun homme) ont été enregistrées pour entrer dans le camp. Environ 300 hommes aptes avaient été extraits du convoi à Cosel pour le travail forcé. Les autres personnes de ce convoi ont été immédiatement gazées à Auschwitz II-Birkenau. Le grand-oncle de Charles Baron, âgé de bientôt 51 ans, n'a pas survécu et son parcours reste inconnu. Cf. *Le Calendrier...*, *op. cit.*, T. 2, p. 1107.[ndrc]

mauvais état. Deux hommes se tenaient devant les seaux en tendant la couverture par chaque coin, afin de cacher ce qui se passait derrière, quand quelqu'un faisait ses besoins. Certes on voyait moins grâce à ces couvertures, on essayait de préserver un peu d'intimité, mais l'odeur et les bruits étaient là. Les mères allaient faire leurs besoins devant leurs enfants, ou devant des étrangers. C'était épouvantable, c'était une humiliation permanente, une humiliation terrible. On n'avait jamais connu pareilles choses. Dès le deuxième jour, les seaux débordaient. Il faisait chaud. Le 18 septembre 1942 a été une des journées les plus chaudes de la période de guerre. Les odeurs étaient épouvantables, indescriptibles. C'était débilitant, c'était déshonorant. Déshonorant surtout pour ceux qui ont inventé un truc pareil. Comment pouvait-on infliger une telle atteinte à la dignité d'un être humain ? Je ne comprends toujours pas. C'est la preuve d'un mépris absolu et je crois que, s'il y a une leçon à tirer de ce qui m'est arrivé, c'est que, dès l'instant où l'on méprise son voisin, il n'y a plus de limite. Le train s'est arrêté dans une grande gare, Dresde ou Weimar, je ne me souviens plus ; on ne voyait rien. Les portes ont coulissé, la ville était blanche. Des hommes de corvée ont eu le droit de décharger les seaux d'immondices et d'aller les vider dans les waters de la gare. On les a également autorisés à donner un coup d'eau sur le seau et de le remplir pour ceux qui avaient besoin de boire. Essayez un peu d'imaginer, il y avait encore des salissures. Un seau qui a servi de toilettes, ce n'est pas très propre et ça pue. Dans notre wagon, personne n'a touché à l'eau ; je suppose qu'il devait en être de même dans les autres wagons. Quand le train est reparti, les seaux ont été vidés à travers les fentes dans le plancher du wagon et ont à nouveau servi de seaux d'aisance.

Nous sommes arrivés en gare d'une ville industrielle de Silésie, Kosel¹, une halte ferroviaire où notre convoi stoppa en fin

1. En allemand ; Cosel, en français ; de nos jours, Kędzierzyn-Koźle, voïvodie d'Opole en Pologne. Ville située à une centaine de kilomètres au nord-ouest d'Auschwitz. [ndrc]

d'après-midi. Les portes coulissèrent et les flots d'air silésien sec et poussiéreux remplacèrent l'atmosphère nauséuse des wagons à bestiaux. Puis une succession d'ordres brefs que les Juifs allemands nous traduisirent immédiatement : « Que personne ne descende sous peine de sanctions », puis « *Arbeitsfähig los runter!* » (« Ceux qui sont capables de travailler, à terre, vite ! »), « *Koffer mitnehmen!* » (« Emmener les bagages ! ») et qui provoquèrent un remue-ménage bruyant dans nos prisons roulantes. Il y avait ceux qui, comme moi, voulaient absolument sortir se dégourdir les jambes et ceux qui désiraient rester soit parce que fatigués soit parce que ne voulant pas quitter leur famille. Des hommes en uniformes kaki résolurent les problèmes : ils firent remonter ceux d'entre les volontaires qui ne leur convenaient pas et descendre, malgré protestations et pleurs, ceux dont ils estimaient les capacités suffisantes. Moi, je suis resté sur le quai. Je ne sais pas ce qui a décidé « ces marchands d'esclaves » à me garder pour travailler parce qu'à 16 ans, avec mon mètre soixante, je n'avais rien du « chêne » dont ils avaient besoin. Tous les « élus », une centaine, chargèrent leurs bagages dans un camion en essayant de se rappeler à quel endroit ils étaient pour le moment où il faudrait les reprendre ; ils ne les revirent jamais. Quelques prévoyants, dans la cohue et contre les strictes interdictions, dissimulèrent sur eux un petit paquet contenant en général de la nourriture et s'en félicitèrent dans les jours qui suivirent. Ceux qui ont continué « le voyage » jusqu'à Auschwitz ont été envoyés directement dans les chambres à gaz et brûlés dans les heures qui ont suivi¹.

1. En fait, le 20 septembre 1942, date de l'arrivée du convoi n° 34 au camp d'Auschwitz II-Birkenau, 31 hommes ont été sélectionnés et immatriculés. Cf. *idem*, p. 1120. [ndrc]

PRINCIPAUX SIGNES DISTINCTIFS DES DÉPORTÉS



1647



49827



80647



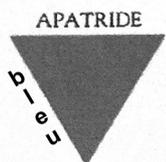
1241



15647



3624



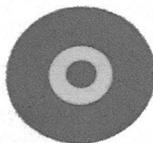
18427



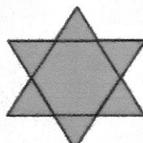
25756



CIBLE PEINTE DANS LE DOS
DE CERTAINS DÉTENU POUR
ATTIRER L'ATTENTION DES SS



ÉTOILE JAUNE
PORTÉE PAR
LES JUIFS



Chaque détenu portait, cousus sur le côté gauche de la veste ou de la robe, un triangle de couleur et une bande de tissu où figurait le matricule. Une lettre imprimée sur le triangle indiquait, sauf pour les Allemands, la nationalité du déporté : F (Français); B (Belge); S (Espagnol); R (Russe); P (Polonais)...

D'après le livre *La Déportation* édité par la Fédération nationale des déportés et internés résistants et patriotes (FNDRP).

Principaux signes distinctifs portés par les déportés internés dans les camps nazis (les couleurs sont indiquées sur les côtés des triangles).

Mon parcours à travers les camps nazis

Kosel : 20 août - 30 septembre 1942

J'ai d'abord passé environ huit jours dans un camp de triage avant d'être dirigé vers mon premier *ZAL*¹ (camp de travaux forcés pour Juifs). Entassés dans des bétailières à claire-voie, d'où les épaules et les visages des plus grands d'entre nous dépassaient, nous fûmes «salués» à notre départ par les injures, les crachats et les jets de pierre des enfants du village encouragés par leurs mères.

Sakrau (Silésie centrale) : 30 septembre - 2 octobre 1942

L'arrivée à Sakrau ne fut pas moins désagréable que notre départ de Kosel. La bousculade pour l'enregistrement, le triage en fonction de la répartition dans les autres *ZAL*, l'inquiétude, car, à intervalles réguliers, on entendait des détonations dont les «bien informés» murmuraient qu'il s'agissait

1. Acronyme allemand pour *Zwangsarbeitslager*. Lire aussi les articles de Charles Baron, «Les camps dont on a oublié le nom : les Z.A.L. Camps de travaux forcés pour Juifs en Haute et Basse Silésie», dans *Le Monde Juif*, n° 110, 1983/2, p. 58-74, et n° 111, 1983/3, p. 85-115 ; disponibles sur le site Internet <https://www.cairn.info> [ndrc]

de fusillades par petits paquets – c'étaient seulement des explosifs utilisés par une des deux firmes qui participaient aux travaux préparatoires de « l'Autoroute de la victoire » –, la faim, puisque nous ne reçûmes aucune nourriture durant les premières vingt-quatre heures, l'apprentissage brutal des quelques mots allemands dont la compréhension se révéla vitale, et quelques autres événements oubliés depuis marquèrent cette première journée.

Je restai quatre jours à Sakrau et y découvris à quelle vitesse et pour quelles raisons des hommes apparemment sensés se transformaient en primitifs : la faim, la recherche d'un travail moins dur, la peur des coups. Certains auraient été bien étonnés, quelques semaines auparavant, si on leur avait prophétisé quelles ressources de brutalité se dissimulaient en eux. Tout comme de petits bonshommes à la vie jusque-là terriblement ordinaire, tellement moyenne, ils n'auraient jamais cru à quel degré ils pousseraient le don d'eux-mêmes et parfois l'héroïsme. D'autres, investis sur leur belle allure à des postes de toute petite responsabilité, se transformèrent en un tour-nemain en chefs à la voix martiale exigeant obéissance immédiate. Certains se sentaient responsables de leurs équipes vis-à-vis des Allemands, aussi bien pour obéir à leurs ordres qu'éventuellement pour les défendre. En vérité, et nous ne le savions pas encore, toutes les valeurs que nous avons connues venaient de disparaître et beaucoup de mots tels que : honneur, parole donnée, discipline librement consentie, conscience du travail, etc., allaient être détournés de leur signification.

Klein Mangersdorf (Haute-Silésie) : **3-13 octobre 1942**

Au camp de Klein Mangersdorf, nous fûmes bûcherons, casseurs de pierre, bétonneurs... Notre chef de camp, bedonnant SA au crâne rasé et luisant (on racontait qu'il le passait

au cirage tous les matins !), aurait fait une fortune énorme en déclarant beaucoup plus d'internés qu'il n'en surveillait, recevant la nourriture correspondante et vendant le surplus aux paysans des environs, selon ce que nous affirmait le chef des cuisines. Il y avait des rideaux Vichy aux fenêtres des baraques et des autoclaves étincelantes dans les cuisines ; on nous faisait chanter en marchant vers les lieux de travail éloignés de plusieurs kilomètres que nous rejoignons en traversant des bourgades dont les habitants veillaient à ce qu'aucune chaussure juive ne touche des trottoirs réservés aux Allemands.

À Klein Mangersdorf, j'ai appris les bases du travail de bûcheron. Comme j'avais eu l'habitude d'aller avec Grand-Père chercher du bois, le maniement de la hache m'était familier. Mais là, il fallait se servir d'une cognée dont le poids, atrocement lourd, rendait la tâche beaucoup plus éprouvante. J'ai ainsi découvert la manière d'économiser des forces déclinantes tout en offrant l'apparence du travailleur appliqué. C'est dans ce camp aussi que je subis la première d'une assez longue série de brutalités.

Sur le chantier de l'autoroute, des étudiants et des comptables, des tailleurs et des médecins s'affairaient autour des bétonneuses à main. J'ai fait beaucoup de béton. Ce n'est pas très compliqué, simplement fatigant. Nous étions dans ce camp de Haute-Silésie avec des Juifs d'origine polonaise qui avaient fui la Pologne pour l'Allemagne, puis l'Allemagne pour la Belgique, pour finalement être arrêtés en France et remis aux Allemands. Ils nous ont appris à faire du mauvais béton. Le béton, ce n'est pas difficile à faire : il faut du ciment, de l'eau et de la caillasse. Les proportions sont toujours les mêmes ; alors il suffit de faire varier un peu les proportions et la couche de béton que vous avez fabriquée ne résiste pas au poids des piles de pont qu'on pose dessus. L'avantage était que nous n'étions pas à proximité quand

ça cassait, on ne pouvait pas nous reprocher de l'avoir fait volontairement (je ne me rappelle plus quelles devaient être les proportions – il y a si longtemps...). Mais il fallait faire attention, on ne devait pas se retrouver avec des surplus de ciment, de sable ou autre chose. On travaillait à des piles de pont. Les Allemands avaient un projet assez extraordinaire, ils construisaient l'Autoroute de la victoire, qui devait relier Berlin à Moscou en passant par Katowice et Varsovie ou par Breslau et Varsovie. Nous étions donc chargés de fabriquer ces piles de ponts sur lesquelles devait reposer le reste de ce qui allait être fabriqué. Quand c'était sec, le contremaître arrivait avec une espèce de grande barre de métal énorme et il cognait. Est-ce que c'est le son qui le renseignait, est-ce qu'il devait passer à travers ? Je n'en sais trop rien. Habituellement ça se passait à peu près bien. Le temps que le béton sèche, le temps que l'on rajoute des couches, on ne s'apercevait pas tout de suite de la malformation. J'ignore pour quelle raison, un jour ça a échoué ; sans doute le manque de chance. Les poches que nous avions faites ont crevé, la barre est passée à travers le béton et ils ont découvert que le béton n'était pas tout à fait conforme à ce qu'il aurait dû être. On s'est aperçu que le travail avait été mal fait. C'est ainsi que j'ai été viré du camp de Klein Mangersdorf. Sur le chantier, on n'a pas terminé la journée. Ils sont venus avec des tracteurs et des plateformes, on nous a entassés dessus et on nous a emmenés dans un camp disciplinaire, le camp de Gross-Sarne, un petit camp que nous ne connaissions pas. Par chance, on ne pouvait pas nous accuser d'avoir saboté volontairement. Nous étions des collégiens, des apprentis. Le plus vieux d'entre nous devait avoir 24 ou 25 ans. On pouvait supposer que l'on s'était trompés dans la préparation, donc la punition n'a pas été aussi sévère que celle subie au camp de Ludwigsdorf où on travaillait dur pour la *Dynamit Aktien Gesellschaft*.

Gross-Sarne (Haute-Silésie) : **13 octobre - 2 novembre 1942**

Situé à quelques kilomètres de Klein Mangersdorf, Gross-Sarne était un camp disciplinaire. Je ne crois pas qu'il le fut par destination, mais il le devint parce que ses *Lagerführer* étaient plus brutaux, plus dépourvus de scrupules et certainement encore plus haineux envers les Juifs que leurs homologues des autres *ZAL*. On y rassembla, au fil du temps et pour un secteur bien délimité, les éléments les moins faciles, les plus irréductibles et aussi tous ceux qui avaient eu la malchance de déplaire à un garde ou à un *Meister*.

Je suis resté près de trois semaines dans ce camp de représailles, un petit camp entouré de barbelés. Nous étions logés comme dans les autres camps, la nourriture était la même : il n'y avait pas de nourriture spéciale pour les punis comme nous. Par contre, le contexte était beaucoup plus dur. Nous avons travaillé dans des conditions abominables avec des horaires invraisemblables : plus de douze heures d'affilée, alors que cela était interdit dans les autres camps. Les camps disciplinaires avaient leurs propres règles, il n'y avait pas de limite à ce que l'on pouvait nous faire subir. Dès que quelque chose déplaisait aux gardes, nous étions frappés. Et quand ils en avaient assez de «jouer» avec nous, ils abattaient les gars qu'ils avaient sous la main.

Léon Zéliszewski utilise huit fois le mot «coup» et quatre fois le mot «neige» dans le court récit qu'il a écrit fin 1945 début 1946, et qu'il m'a confié en entrant à l'hôpital. Cela suffit à décrire ce qu'était cet endroit, battu en permanence par le glacial vent silésien, où la décision brutale d'un *Lagerführer* excédé par la mauvaise qualité du travail fourni avait expédié la moitié des effectifs qu'il gardait et dont j'avais eu le malheur de faire partie. Dans son récit, il raconte une nuit «ordinaire» à Gross-Sarne. Dans chaque chambrée de déportés, l'un était

désigné pour assurer le premier quart du *Nachtdienst* («service de nuit»), de l'appel du soir jusqu'à minuit. Il cédait alors son tabouret à son remplaçant qui devait tenir le poste jusqu'au réveil. Assis près de la table servant à la coupe et à la répartition quotidienne des vivres à proximité du compteur électrique, pieds nus, en chemise, une couverture sur les épaules pour combattre le froid, le veilleur était équipé d'une feuille de papier, d'un crayon à encre et d'une montre qu'il devait rendre le matin. Il lui fallait remplir ainsi une unique mission : noter le nom et la durée exacte de l'absence de celui qu'un besoin urgent contraignait à sortir dans la nuit froide pour rejoindre les latrines installées dans un angle éloigné du *Lager*. Le règlement était formel : pas plus de cinq minutes par personne, jamais seul mais jamais plus de deux en même temps et pas plus d'une sortie par nuit. Il fallait donc à l'incontinent attendre son tour, réveiller un ami et le supplier de quitter la tiédeur nauséabonde de la chambre. «L'élus» protestait, arguant que, s'il ressentait la même envie plus tard, il lui faudrait se retenir jusqu'au matin. Mais la plupart du temps, il cédait aux supplications du copain. Et ceux qui, réveillés par les chuchotements, n'arrivaient pas à se rendormir, insultaient à voix basse les responsables de ce remue-ménage. À intervalles réguliers, un garde surgissait dans les chambres, allumait brutalement la triste ampoule censée éclairer, jetait un coup d'œil rapide sur la feuille de présence en écoutant le rapport du veilleur, puis vérifiait que les vêtements étaient soigneusement pliés au bout des châlits et que les chaussures débarrassées de toute boue ou poussière ne dépassaient pas de l'alignement de la couchette inférieure. Si ce n'était pas le cas, les coups pleuvaient et le veilleur n'était pas épargné, surtout si celui-ci avait été surpris en pleine somnolence. Heureusement, les gardes étaient généralement munis de lampe de poche de fabrication tchécoslovaque éclairant grâce à une dynamo actionnée par une poignée à ressort. Le ronflement de la dynamo suffisait à

tirer les veilleurs de leur demi-sommeil et à les mettre sur leurs gardes. Mais il arrivait aussi que des gardes s'approchent des baraques sans cette bruyante signalisation pour surprendre les fautifs. À l'extérieur, entre les deux rangées de barbelés qui ceinturaient le *Lager*, deux autres veilleurs tournaient en sens opposé, échangeant quelques paroles rapides à chaque rencontre. S'ils étaient surpris à s'arrêter pour parler, la sanction, après le tour de garde, consistait à rester immobile auprès de la sentinelle allemande, le temps qui convenait à celle-ci. À chaque passage devant le portail d'entrée, il fallait se mettre au garde-à-vous le plus rigide possible et réciter le rituel de présentation imposé qu'il y eût ou non un gardien ! La plupart du temps, un bref « Fous le camp, vite ! » était la seule preuve que quelqu'un avait entendu.

D'autres nuits, nous devions par tous les temps tourner autour du camp par ce chemin. On s'arrêtait devant la sentinelle pour lui annoncer : « Tant de Juifs à disposition ! » et le gars répondait : « Continuez ! » On tournait jusqu'à ce que la sentinelle en ait assez de nous voir et nous dise : « On s'expliquera demain matin, retournez dans vos chambres ! » C'est aussi dans ce camp qu'un *Lagerältester*, particulièrement conscient de notre « indignité raciale », obligea tous ceux qui possédaient encore une brosse à dents à s'en servir pour nettoyer le plancher de leur chambre, bien moins propre qu'à Klein Mangersdorf.

La principale raison d'exister de Gross-Sarne était la régulation d'une rivière (la Kresse, peut-être). Pour arriver sur notre lieu de travail, on marchait 8 à 10 kilomètres. La Silésie est une région dure avec des températures hivernales oscillant entre moins 15 et moins 25 °C. Je ne ressentais pas une grande différence entre moins 15 et moins 25 °C : c'était très très froid. Arrivés sur la rivière, il nous fallait, avec de grosses massues, casser la glace très épaisse à cette température. Ensuite, on pénétrait dans l'eau. Même glacée, elle était plus chaude que la température ambiante extérieure. Nous trempions jusqu'au haut des

cuisse, de préférence pieds nus – le tissu des *Holzschuben*¹ n'aurait pas résisté à un pareil traitement –, et nous regardions avec envie les bottes en caoutchouc, les vestes fourrées des femmes civiles polonaises réquisitionnées et le brasero rougeoyant près duquel le gardien se réchauffait en permanence. Après ces journées interminables, on devait encore marcher deux heures pour rentrer au camp. Durant le retour, l'eau gelait dans nos vêtements, constituant une sorte de carapace sur la peau. Bien évidemment, nous n'avions ni rechange ni chauffage dans nos baraquements, et le matin, on remettait les mêmes vêtements encore humides et gelés. On devait faire un chenal de façon que l'eau pénètre en dessous. On faisait le travail que l'on nous demandait de faire, un travail si pénible que les gars cardiaques n'y résistaient pas. Pour assurer la fabrication, on enfonçait des branches d'arbres dans le sol. On fabriquait des poteaux pour les planter à l'intérieur du chenal. Une fois plantés, on les reliait avec des fils barbelés, sur lesquels on disposait les branchages et les feuilles, afin de retenir ce qui descendait de la colline. On construisait une sorte de mur avec de la terre et des feuillages. En compagnie de quelques Polonaises, requises civiles, nous entassions et liions entre elles des fascines que d'autres *Kommandos* composaient dans les bois de bouleaux environnants. Transis de froid, transpercés par l'eau glacée dans laquelle le tout tenait, le temps que ça tenait. C'était un travail sans fin. Le soir, le mur était construit; le lendemain matin, on constatait les dégâts : l'eau avait enlevé toute la terre et les feuillages, et il nous fallait recommencer. Nous n'avions que nos mains pour outils, aucune aide à espérer des contre-mâîtres, encore moins des gardiens. Il fallait se débrouiller avec ce que l'on avait, mais il fallait le faire.

Dans ce même camp, j'ai également travaillé à l'irrigation du terrain. Il fallait passer sous des routes de gigantesques tuyaux, composés de tubes en béton d'un mètre de diamètre,

1. En allemand, «chaussures en bois». Celles des détenus n'avaient que la semelle en bois.

cimentés les uns aux autres. Un travail de dingue! Armés de pioches, bêches et pelles, nous percions les passages. On travaillait sous la surveillance d'un garde qui, n'ayant rien à faire, ne nous pardonnait pas le moindre repos. L'un d'entre eux avait inventé un jeu pour se distraire – on s'ennuie tellement quand on garde des gens sans défense... Le jeu consistait à envoyer des jeunes de petite taille dans le tuyau. Quand la victime désignée s'était suffisamment enfoncée à l'intérieur, le garde tirait des coups de feu dans le tube, non pour toucher le malheureux, mais simplement parce que la balle, en ricochant sur le béton, faisait un bruit infernal atroce à ses oreilles. Le *Wachhabender* [«garde»] Pietschak était un de ces barbares. De vieux détenus lui faisaient en outre la réputation d'avoir eu, en un autre lieu, l'habitude de demander à l'appel du matin quels détenus étaient volontaires pour le suicide («*Freiwillige fuer Selbstmord*»). À bout de forces tant morales que physiques, les «volontaires» avançaient vers lui du pas réglementaire et il les abattait avec son pistolet. Mais à Gross-Sarne, il se «contentait» de terroriser les détenus placés sous sa surveillance. Pietschak fut, du jour au lendemain, envoyé sur le front de l'Est. La dernière journée avec lui fut un enfer. Les Polonaises, contrairement à leur habitude, ne cherchèrent pas à l'aguicher pour profiter de son brasero. Et pour une fois, notre ouvrage fut impeccable; cela ne nous épargna ni les injures ni les coups. Il était difficile de survivre dans de telles conditions: certains n'ont pas tenu le coup; d'autres, comme moi, ont tenu sans savoir ni pourquoi ni comment. Heureusement, je ne suis pas resté très longtemps dans ce camp. Comme beaucoup d'autres, il est probable que je n'aurais pas survécu très longtemps à ces conditions extrêmes. Mais un beau jour, ils ont estimé que ça suffisait et ils nous ont ramenés au camp d'origine.

De retour à Klein Mangersdorf, j'ai réintégré mon *Kommando* de bûcherons. J'évitais ainsi d'être de nouveau incorporé à une équipe de poseurs de rails du côté de Gleiwitz qui subit de

lourdes pertes en cette fin d'année 1942. J'aurais sans aucun doute succombé si j'avais dû à nouveau prolonger les voies ferrées. Porter des rails, c'était vraiment un sale boulot. D'abord parce qu'un rail c'est très lourd et vu l'état de nos forces, c'était encore plus lourd. Par moins 25 °C, sans gants, cela devient un véritable enfer (quand nous allions au travail, nous passions devant des bistrotts qui, comme en France, avaient des thermomètres publicitaires sur lesquels on lisait la température). À pareille température, le métal brûle les mains, les doigts se collent dessus. Pour lâcher le premier rail du matin, il fallait véritablement arracher la main : nous y laissions des bouts de peau. Et reprendre les rails suivants avec les doigts à vif provoquait une douleur épouvantable. Mais au bout d'un certain temps, vous ne ressentiez plus la brûlure. Le soir, après l'appel, quand on se retrouvait dans la baraque, les portes fermées, à l'abri du vent, le sang recommençait à couler, mais il n'arrivait pas à reprendre sa place dans les doigts. Ce supplice durait plusieurs heures. Certains pleuraient, je me souviens de Juifs hollandais qui criaient tellement ils avaient mal. Et quand, enfin, on arrivait à s'endormir, un gardien passait : c'était l'heure du réveil qui annonçait une nouvelle journée de souffrance.

Ludwigsdorf (Basse-Silésie) : **9 février 1943 - 25 juillet 1944**

Mon premier camp important (je crois qu'il renfermait 600 internés) était situé juste à la sortie de la petite ville, dont les habitants pouvaient à loisir constater ce qui s'y passait. Et même, depuis les trains qui roulaient à flanc de montagne à 100 mètres de nous les voyageurs avaient une vue plongeante sur l'ensemble des installations du ZAL. Nous pouvions lire les bandeaux qui tachaient de noir et de rouge les wagons couleur gris-marron avec des slogans guerriers : *Räder müssen rollen für den Sieg!* («Les roues doivent rouler pour la victoire!») et *Ein*

Volk, ein Reich, ein Führer, der selbe Wille zum Sieg! («Un peuple, un pays, un chef, la même volonté pour vaincre!»). Toute l'activité du camp tournait autour de l'usine de la *Dynamit Aktien Gesellschaft* qui produisait uniquement des corps explosifs pour les obus de 88. J'ai travaillé dix-huit mois dans cette usine qui aurait appartenu à Alfred Nobel. Cela était interdit par les accords de Genève: un prisonnier civil ne doit pas travailler à produire de l'armement. Nous ne devions pas être tout à fait des prisonniers civils... Trois équipes par jour se déployaient dans trois secteurs séparés pour éviter les risques d'explosion en chaîne, désignés par la couleur de la poudre utilisée qui s'incrétait dans la peau, résistant à tout lavage. J'ai été un «rouge» jusqu'à mon arrivée à Birkenau et trouvais que cela me donnait meilleur aspect que «les jaunes» ou «les verts»!

La vie était très dure à Ludwigsdorf et le cimetière adossé à l'usine recueillit des centaines de corps. Très rapidement après mon retour à Paris, j'ai fait connaître aux autorités polonaises l'existence de ce cimetière, mais je n'ai jamais su ce qu'elles avaient fait de ce renseignement. Les six premiers mois, nous apprîmes la faim permanente, les coups quasi quotidiens, les cadences qu'on dit aujourd'hui infernales et la sensation de non-existence. Les gardiens ne pensaient qu'à nous amener rapidement au travail (ou à nous en ramener) et à retrouver leur vie quiète. Les ouvriers et contremaîtres allemands poussaient à la production avec deux idées en tête: toucher les primes de rendement et, produisant beaucoup, se révéler indispensables à la production de guerre afin d'éviter le départ vers le front de l'Est. Les *Ost-Arbeiter*¹ (Ukrainiens en majorité) n'avaient que mépris et haine envers nous et ne cessaient de dénoncer à nos gardiens nos manquements réels ou supposés. Seul un Russe, ramassé à peu de kilomètres de Moscou lors de la percée nazie, eut une attitude humaine durant tout mon séjour; seules aussi les femmes tchèques, requises civiles, osaient s'opposer

1. En allemand, «travailleur de l'Est». [ndrc]

aux exigences de nos employeurs et parfois prenaient notre défense, ce qui leur valait à l'occasion une paire de gifles.

Au plus fort de la famine, nous reçûmes pour tout ravitaillement des feuilles séchées (de quel arbre ou quelle plante, je l'ignore) apportées dans des sacs en papier sur lesquels était imprimé «*Nur für Juden und Bolschewiken*» («Seulement pour les Juifs et les Bolcheviques»), cuites avec de la gélatine. Cela donnait une bouillie consistante qui accompagnait le sixième de pain et les 20 grammes de margarine, notre ration journalière. L'œdème était la maladie la plus courante : les jambes éléphantiques ne portaient plus jusqu'à l'usine et les coups pleuvaient. Un court moment, on nous attribua des rations de tabac : paquet de 100 grammes de *Machorka* – tabac russe dans lequel les bûches étaient plus nombreuses que les feuilles – et cigarettes blondes yougoslaves au parfum de luxe. Cela dura fort peu et ne se reproduisit plus jamais. Un PG [prisonnier de guerre] français venait de temps à autre déverser un tombereau de betteraves dans l'enclos des cuisines : il nous confia son désir de s'évader de chez le fermier qui l'employait. Avec l'aide des Juifs hollandais fraîchement arrivés, nous lui fournîmes des cartes pour faciliter son voyage ainsi que des vêtements civils ; en échange, il se chargea de faire parvenir à quelques familles en France des petites lettres dans lesquelles nous décrivions notre existence. Mes grands-parents ne reçurent jamais la mienne.

Le camp de Ludwigsdorf possédait un dentiste et une chambre de convalescence (*Erholungsstube*) ! Le dentiste – un ancien médecin militaire – n'a vraiment jamais eu beaucoup de travail ; la chambre fonctionna un hiver, épargnant une semaine de souffrance à ceux que la chance et le médecin du camp désignaient pour y séjourner. Il y avait peu de nourriture en supplément, mais la pièce était chauffée et l'on était dispensé d'appel. Pourquoi cette «*Erholungsstube*» ? Était-ce une initiative locale, une directive de Breslau ? Qu'importe, j'en ai profité huit jours, cela m'a sauvé la vie ; j'en suis d'autant plus convaincu que,

quelques semaines auparavant, devant la mortalité galopante, j'avais demandé au médecin : « Combien de temps me reste-t-il à vivre ? » – « Sauf miracle, deux mois », m'avait-il répondu. La chambre de convalescence fut ce miracle, d'autant plus qu'elle précéda de peu la suppression de l'alimentation par feuilles et gélatine. De temps à autre, il y avait des explosions, au cours desquelles nous n'avons jamais eu de pertes de camarades à déplorer. Mais lorsqu'une presse sautait à la suite d'une erreur de manipulation, on en subissait les conséquences.

Un jour d'été, un de nos camarades, ouvrier parisien, avait tenté de s'évader et avait été repris. Il est resté accroché aux fils de fer barbelés qui entouraient le camp pendant trois jours, en attendant qu'on vienne le chercher. C'était une manière de lui faire payer son évasion et de nous faire comprendre le sort qui nous était réservé si on tentait la même chose. Lorsqu'il est parti pour Auschwitz pour être assassiné, il n'avait plus rien de vraiment humain. L'évasion, il valait mieux ne pas y songer tant la terreur était présente et la surveillance, inflexible.

Ludwigsdorf a été à la fois une « bonne » et une mauvaise période. « Bonne » parce que, pendant un hiver et demi, je n'ai pas été exposé au froid : j'étais à l'intérieur de ces bunkers où l'on fabriquait ces corps explosifs. Mauvaise parce nous travaillions côte à côte avec des Ukrainiens. Pour un Ukrainien et pour certains Polonais, nous avons un double désavantage : on était le Juif errant (quelque chose de pas trop reluisant) et français par-dessus le marché. Les Polonais n'aimaient pas les Français parce qu'en 1939, quand les Allemands avaient foncé sur Varsovie, les troupes françaises n'étaient pas « rentrées » dans le dos des Allemands pour aider les Polonais et peut-être ainsi contribuer à gagner la guerre. Donc ils en voulaient à Charles Baron, le Français. En quoi moi, Charles Baron, qui avais alors à peine 16 ans, étais-je responsable ?

Travaillant dans l'armement, la tentation de saboter certaines machines était grande. Mais le sabotage, ce n'est pas ce

qu'on peut s'imaginer, c'est encore moins ce qu'on voit dans les films ; c'est un coup de chance. Un moment, quelque chose s'ouvre pour vous et vous en profitez. J'ai été puni deux fois pour ce genre d'agissement. Je me souviens bien, par exemple, de ces corps d'explosifs qu'on faisait trop lourds dans l'espoir qu'ils ne puissent pas exploser. Au moins, nous savions que le fait de ne pas respecter les proportions altérerait la qualité de l'engin... Il y avait parmi nous un certain Motek, un charcutier de Benzin Schosnowicz¹. Un camarade de camp qui vit actuellement en Israël pourrait vous parler de lui mieux que moi, parce qu'il l'a connu du temps où ils étaient tous les deux libres en Pologne, avant guerre. Il avait l'étoffe d'un grand chef d'entreprise, était d'une grande intelligence. Il a pris en main la production des corps d'explosifs que nous fabriquions. Il avait tout dans la tête. Cela consistait à prendre les caisses de poudre et à les amener aux presses, à prendre les corps qui avaient été compressés et vérifiés par des inspectrices, pour les mettre à l'abri dans un endroit où l'armée allemande devait venir les chercher. Au fur et à mesure, il a créé un espace de non-travail ; des caisses de poudre circulaient sans jamais être ouvertes, sans qu'on utilise la poudre à l'intérieur. Ces caisses qui circulaient étaient comptées chaque fois. Il avait mis tout ça dans sa tête. Et puis, en juillet 1944, des inspecteurs ont débarqué. Ils étaient habillés en vert, très élégants, avec des espèces de pantalon de cheval – je les revois encore comme si c'était hier. Ils sont allés vers le dépôt et, d'un seul coup, nous avons entendu des hurlements. On nous a fait mettre en rangs sur la place principale de l'usine. Comme on faisait les trois-huit, ils ont fait venir deux équipes qui ne travaillaient pas à ce moment-là. Ça ne prédisait rien de bon, ça sentait mauvais, très mauvais. Le directeur de l'usine, une ancienne « gueule cassée » de la guerre de 1914, avait un visage très bouturé, très balaféré.

1. Peut-être les graphies phonétiques des villes silésiennes de Będzin/Bendzin et Sosnowicz (Sosnowitz, en allemand) distantes d'environ 7 km au nord-est de Katowice. [ndrc]

(Des Juifs allemands parmi nous disaient : « Non, ce n'est pas à la guerre qu'il a attrapé ça, il a attrapé ça dans des duels. ») Une fois tous les Juifs rassemblés et encerclés par des gardiens, le directeur prit la parole pour nous dire une chose assez déconcertante. Quand j'y repense, je n'arrive pas à croire qu'il ait pu nous tenir de tels propos : « Vous êtes des salauds. Pendant que nos soldats se font tuer sur le front de l'Est pour vous protéger des bolcheviques, vous sabotez le travail. Demain, vous serez à Auschwitz et ce sera bien fait pour vous. » Imaginez : comment faire pénétrer dans nos petites têtes que des soldats allemands se faisaient tuer sur le front de l'Est pour nous protéger des bolcheviques... Comment pouvait-il dire une chose pareille ? Comment les soldats, les officiers qui assistaient à la scène, n'ont-ils pas éclaté de rire en entendant une chose pareille ?

« Auschwitz » ne nous disait pas grand-chose. La seule chose que nous savions, c'est que ça sentait mauvais. Un jour de l'hiver 1943-1944, en montant à l'usine, nos gardiens nous faisaient chanter. Bizarre. Nous chantions des marches de l'armée allemande dont on détournait les paroles. Sous prétexte que l'on ne comprenait pas l'allemand, on chantait des paroles françaises. Je suppose que cela devait paraître un peu indécent aux Allemands du village : pendant que leurs enfants se faisaient tuer sur le front, des Juifs défilaient en chantant en français dans leur village. Parlant de nous, un paysan a dû dire quelque chose du genre : « C'est moche, ce qui leur arrive. » Honnêtement, je ne l'ai pas entendu. Ce que j'ai entendu, c'est la réponse de celui à qui il s'adressait : « Tais-toi, sinon toi aussi tu vas finir à Auschwitz ! » Ce jour-là, j'ai compris ce qu'était Auschwitz, dont on ne nous avait pas parlé. Le *ZAL* fut dissous en juillet 1944. La production y avait été sabotée dans de grandes proportions grâce à un travail commun coordonné par Motek. La sanction fut pour nous : Auschwitz. J'ignore ce qu'il advint du directeur de l'usine coupable d'avoir laissé faire.



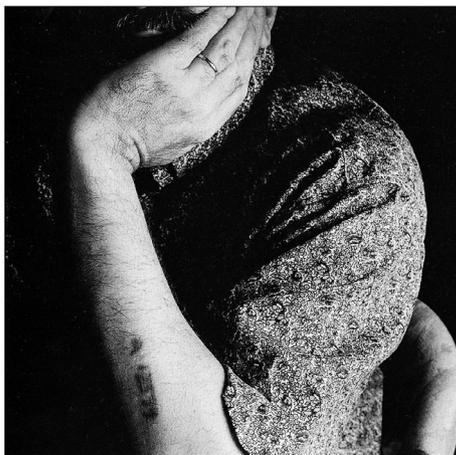
Arrivée au camp d'Auschwitz II-Birkenau d'un convoi de Juifs de Hongrie –déportés en masse entre la mi mai et début juillet 1944 à un rythme jamais atteint, environ 350 000 ont été directement gazés – Ici, lors de la première étape de la sélection des déportés sur la rampe de débarquement (la *Bahnrampe* dont la construction vient d'être achevée en mai 1944) : la séparation des hommes d'avec les femmes et enfants. Au fond à gauche, on reconnaît l'entrée principale du camp. Photographie allemande, mai-juin 1944.

Auschwitz-Birkenau (camp de quarantaine B IIa, baraque 15) : 27 juillet - 25 octobre 1944

Nous sommes arrivés le 27 juillet 1944 à Auschwitz après un transfert de deux jours. Je venais d'avoir 18 ans. Un copain de notre âge est mort de peur dans le wagon, son cœur à lâché. Nous sommes arrivés 500 à Birkenau, c'est-à-dire tout l'effectif du camp. Birkenau était le plus grand camp du monde, par moments il y avait jusqu'à 132 000 prisonniers derrière ses barbelés. Cent trente-deux mille, une belle ville française! À Birkenau, il y avait quatre camps pour femmes et six camps pour hommes. Au bout, il y avait des chambres à gaz. Le soir, sur les 500, nous n'étions plus qu'une petite centaine. Cela m'a beaucoup étonné

et j'ai demandé au gars qui me tatouait où les autres étaient passés. Il m'a alors montré une fumée dans le lointain, puis il a dit : «Ils sont en train de passer.» Je ne comprenais pas très bien. Alors on m'a expliqué rapidement. C'est à ce moment-là que j'ai perdu tout espoir de revoir un jour mes parents.

En arrivant à Birkenau, vous étiez saisi par l'odeur. Encore aujourd'hui, des décennies plus tard, j'ai l'impression que je la sens quand je retourne là-bas. L'odeur de la mort, l'odeur de la crasse. Il est malheureusement vrai que je ne suis jamais complètement sorti du camp. Au demeurant, je l'ai gardé à fleur de peau comme le tatouage que l'on m'a fait à mon arrivée à Auschwitz: A17594. Les Allemands sont des gens pratiques: le tatouage avait pour eux une signification comptable. Grâce à notre tatouage et à ce qui était cousu sur notre veste, les SS savaient d'où nous venions. Une signification comptable car nous n'avions plus de papiers. Quand quelqu'un mourait ou qu'il allait à la chambre à gaz, il pouvait être identifié par son tatouage. On relevait son numéro, un scribouillard apportait une liste à l'institut de statistiques SS et on avait son nom, son origine... Quand un SS nous rencontrait, il savait notre date d'arrivée rien qu'en lisant notre numéro. Tous les Juifs étaient tatoués à Auschwitz II-Birkenau, sauf ceux qui ont été gazés directement.



Avant-bras gauche
de Charles Baron avec
le tatouage de son
matricule d'Auschwitz,
A17594.

Légende du plan schématique d'Auschwitz II-Birkenau

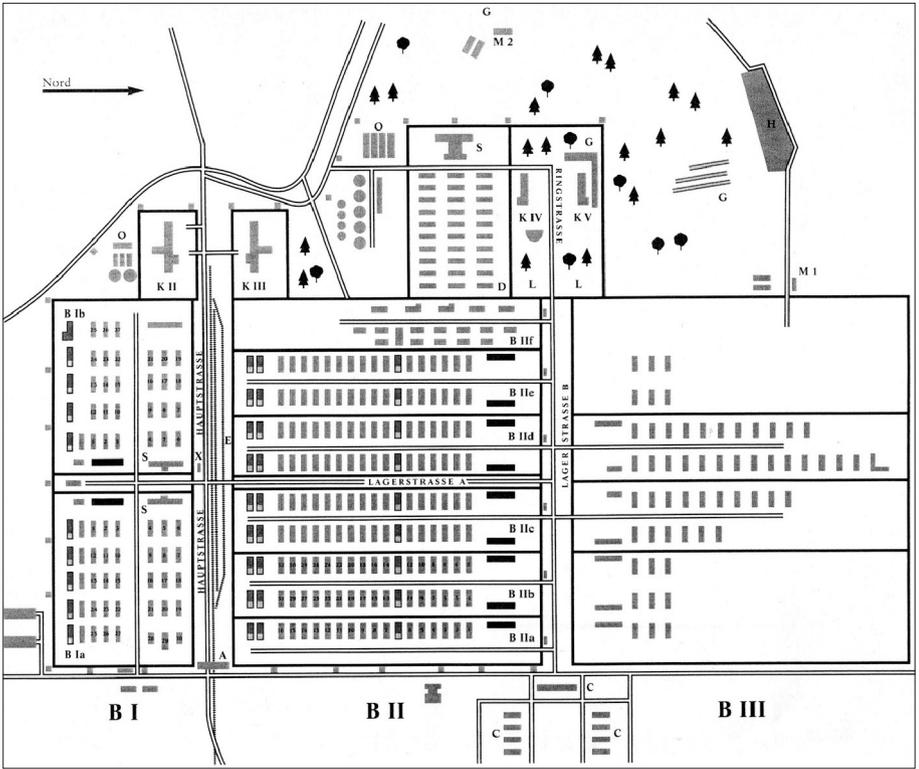
- A: entrée du camp, mirador principal.
B Ia: camp des femmes (*Frauenlager*).
B Ib: camp des hommes, devenu un camp de femmes après 1943 (*Männerlager*, août 1942-juillet 1943; *Frauenlager*, juillet 1943-janvier 1945).
B IIa: quarantaine des hommes (*Quarantänelager für Männer*).
B IIb: camp des familles pour les Juifs en provenance du camp-ghetto de Theresienstadt (*Theresienstädter « Familienlager »*).
B IIc: camp des femmes juives hongroises.
B IId: camp des hommes (*Männerlager*).
B IIe: camp des familles pour les Tsiganes (*« Familienlager » für Zigeuner [Zigeunerlager]*).
B IIIf: « hôpital » des hommes (*Häftlingskrankenbau für Männer*).
B III: secteur III du camp, dit « Mexico » (en cours de construction, mais déjà occupé).
C: poste de commandement (*Kommandantur*) et logements des SS (*SS-Unterkünfte*).
D: le *Kanada* (*Effektenlager-Kanada II*), entrepôt contenant les bagages et objets des déportés.
E: *Bahnrampe*.
G: zone de bûchers.
H: fosses communes des prisonniers de guerre soviétiques.
K II: *Krematorium II*, chambres à gaz et fours crématoires.
K III: *Krematorium III*, chambres à gaz et fours crématoires.
K IV: *Krematorium IV*, chambres à gaz et fours crématoires.
K V: *Krematorium V*, chambres à gaz et fours crématoires.
L: le *Birkenwald* (le « petit bois de bouleaux »).
M 1: *Bunker 1*, appelé « maison rouge ». Première chambre à gaz de Birkenau avec deux baraques de déshabillage.
M 2: *Bunker 2*, appelé « maison blanche ». Deuxième chambre à gaz de Birkenau avec deux baraques de déshabillage.
O: épurateurs (*Kläranlage*).
S: douches et immatriculation (*Sauna*).
X: bâtiment de la section politique du camp (*politische Abteilung*).



Cuisines.



Latrines et toilettes.



Plan schématique du camp d'Auschwitz II-Birkenau.
Voir légende ci-contre.

À cette époque, on ne se tatouait pas comme aujourd'hui : le tatouage était le signe des mauvais garçons. Dans les campagnes, on tatouait les chiens, les chevaux et les taureaux. Je me suis senti déshonoré par ce tatouage qui me ramenait au niveau des bêtes. Ce fut une grosse humiliation. Pour les déportés résistants, c'était tout à fait différent, parce qu'ils ne risquaient pas la chambre à gaz. En outre, ils se connaissaient et étaient solidaires entre eux. Ils ont été également tatoués, mais sans connaître la sélection, qui restait une exclusivité pour les Juifs. Nous n'étions pas tous circoncis, mais nous étions marqués comme des bêtes. Je ne l'ai pas digéré : maintenant je suis le chien des autres. Qu'avais-je fait pour mériter un tel traitement ? Comment a-t-on pu en arriver là ? Aujourd'hui, je ne prête plus attention à mon tatouage. Si quelqu'un doit être gêné, ce n'est pas moi. C'est le flic qui m'a vendu, c'est le conducteur de la locomotive qui nous a conduits là-bas, c'est l'Allemand qui nous a fait travailler. Il y a des jours où, en me rasant devant le miroir, je le vois et je perds un peu de ma joie de vivre. Je n'ai jamais songé à me le faire enlever. Pourquoi ? C'est comme pour la religion, je n'ai pas choisi d'avoir ce tatouage, on me l'a imposé. Quand on me rencontre, on sait où je l'ai récupéré. Je l'emmènerai jusqu'au bout. Il est un peu ma Légion d'honneur. Il est venu avec moi, il repartira avec moi, mais il n'a rien changé dans ma vie, strictement rien.

Je me souviens d'un mariage, au début des années 1950. La première femme que j'ai vue en entrant dans le salon avait un tatouage. Cela m'a rendu physiquement malade et j'ai vomi. Dernièrement, dans un hôtel à l'étranger, je me suis retrouvé en compagnie de beaucoup d'Allemands et je me suis rendu compte que certains avaient remarqué mon tatouage et savaient ce qu'il signifiait. Personne ne m'a posé de question, certains ont baissé les yeux, d'autres ont tourné la tête. Pourquoi voulez-vous que, moi, je fasse disparaître cette chose-là ?

J'ai passé trois mois au camp d'Auschwitz-Birkenau, sous-camp BIIa, baraque 15, et curieusement, je n'ai pas travaillé. Quand j'en parle avec des camarades – de moins en moins nombreux malheureusement –, ils sont épatés. Je n'ai rien fait et je ne sais pas pourquoi ! On nous a mis en quarantaine, en attente de travail. Il y avait un camp spécial pour cela. Je n'ai pas d'explication logique, mais je pense que c'est une des raisons qui ont contribué à ma survie. J'avais la nourriture normale du camp – certes, elle n'était pas très gastronomique ni abondante – mais je ne dépensais pas mes forces au travail ; et, avantage supplémentaire, nous étions en été. Nous n'avons pas quitté ce camp jusqu'à notre départ, le 25 octobre 1944 et, sauf à de rares moments, je suis resté cantonné autour de ma baraque sur une surface qui faisait entre 50 et 100 mètres carrés. Mieux valait rester dans un environnement que l'on connaissait un peu plutôt que de s'en éloigner. Cela pouvait devenir très vite dangereux.

Dans cette usine de mort qu'était Auschwitz, il y avait des sélections en permanence, un choix arbitraire qui vous envoyait directement à la chambre à gaz et donc à la mort. Il est impossible d'échapper à la mort dans une chambre à gaz. Ce sont des gaz à base d'acide qui attaquent les poumons¹. À ma connaissance, il n'y a pas eu de survivants des chambres à gaz. J'ai eu la chance inouïe d'y échapper deux fois en trois mois, je n'ai jamais compris pourquoi. La première fois, c'était à mon arrivée à Birkenau, après vingt mois de travail ou plutôt d'esclavage dans les différents *Kommandos*. J'ai été sélectionné pour la chambre à gaz. J'ai été envoyé dans la salle de déshabillage précédant la chambre à gaz et je ne sais pas trop pour quelles raisons – les SS devaient avoir besoin

1. Il s'agit du Zyklon B, puissant insecticide et rodenticide composé d'acide cyanhydrique (ou cyanure d'hydrogène). Il provoque un arrêt cardiorespiratoire dans les minutes qui suivent l'inhalation en bloquant le métabolisme respiratoire des cellules. La durée est fonction de la concentration du gaz et de la température. [ndrc]

de main-d'œuvre—, le médecin SS qui avait fait la sélection est revenu pour choisir quelques prisonniers qui lui semblaient aptes au travail. Ayant travaillé dans le chlorure de magnésium, j'avais la peau rosée, et non pas la peau blanchâtre des autres, j'avais des joues rouges et, pour les SS, cela signifiait que j'étais en bonne santé, capable de travailler. La vie peut tenir à un fil. J'ai refait surface, à l'air libre, et j'ai été envoyé au camp de quarantaine. Oui, j'ai échappé ainsi à la mort dans la chambre à gaz.

La seconde fois, ce fut à l'occasion de *Kippour*, le jour du Grand Pardon, en octobre 1944¹. Les SS voulaient marquer le coup à leur manière : ils avaient décidé de faire une sélection. Le quotidien pour un gardien dans un camp de concentration est monotone ; alors on cherche n'importe quel événement pour se donner un peu de distraction. Ils ont donc décidé de sélectionner un certain nombre d'entre nous pour les gazer dans la journée et faire de la place à d'autres qui allaient arriver. Dans ma baraque, on a sélectionné près de 300 hommes sur 600 pour les envoyer à la mort, soit quasiment un homme sur deux. Je suis passé nu devant le médecin SS qui m'a désigné pour la chambre à gaz. (La plupart des choses désagréables étaient faites par des médecins : ils ordonnaient les mises à mort. En France, un médecin s'efforce de sauver la vie des gens ; là-bas, ils les faisaient mourir.) Je faisais partie du lot de ceux qui allaient mourir. Je le savais, j'étais condamné. On était tellement fatigués, tellement exténués, qu'on finissait par admettre une certaine fatalité, d'être au bout du chemin. On admettait l'inadmissible. À côté des médecins SS, il y avait des médecins juifs internés. Ils n'avaient pas leur mot à dire : on ne leur demandait rien. Ils représentaient une forme de caution pour les médecins nazis. Au cours des sélections, leur seul travail consistait à tenir deux boîtes. Dans l'une, il y avait les

1. *Yom Kippour* pour l'année hébreu 5705 a commencé le mardi 26 septembre 1944 et s'est terminé le mercredi 27 septembre 1944. [ndrc]

fiches de tous les gars internés dans la baraque. L'autre était une caisse vide dans laquelle on mettait la fiche des gars sélectionnés. De temps en temps, ils essayaient de sauver quelques types. Soudain, il y a eu une alerte aérienne ; les SS se sont précipités dans les abris. Pour nous, il n'y avait pas d'abri : un Juif pouvait mourir, cela n'avait pas une grande importance à leurs yeux. Nous nous sommes rhabillés, mais n'avions pas le droit de sortir de la baraque. L'un des médecins juifs en a profité pour nous faire passer devant lui. Je crois qu'il s'appelait «Nichili», je n'en suis pas sûr, on apprenait les noms accidentellement. C'était un Hongrois. En regardant ma fiche, il m'a demandé : «Tu es né à Paris ?» C'était noté sur ma fiche, je n'allais pas dire non. Il m'a parlé en français et m'a dit cette chose extraordinaire qui me laisse encore aujourd'hui pantois : «Tu voudrais revoir Paris ?» Je n'allais pas lui répondre : «Non, non, c'est très bien comme ça ; dans un quart d'heure, je n'aurai plus de problèmes ; non, non, laissez faire.» J'avais 18 ans, bien sûr que je voulais revoir Paris ! Ma fiche a changé de boîte et j'ai été sauvé. Quand les SS sont revenus pour continuer la sélection, j'étais déjà à l'abri. Par ce simple geste, ce médecin juif m'a sauvé la vie.

Je suis resté à Birkenau jusqu'en octobre 1944 et j'ai fait deux tentatives pour quitter le camp, des tentatives légales car je ne pouvais m'évader. Je ne parlais pas polonais, très peu allemand et je n'avais aucune liaison. Je n'avais rien. Avec mon tatouage, mon crâne rasé, le peu de kilos que je pesais et mon uniforme à rayures, j'étais repérable de loin. Des électriciens étaient demandés et, sous prétexte que je savais faire une jonction électrique, je me suis porté volontaire. On cherchait des petits pour pouvoir pénétrer à l'intérieur du nez des avions à réaction, pour y faire les connexions électriques... Tout était bon pour sortir du camp. J'étais dans la file gardée par des détenus, pas des SS ; je n'étais pas très loin de la porte

où nous étions examinés. Un gars nous a dit en passant à toute vitesse: «Faites gaffe, il y a des spécialistes qui interrogent!» Ce n'était pas bon signe pour moi et d'autres, car les spécialistes se seraient rendu compte que nous n'étions pas les hommes de la situation et il y aurait eu certainement la chambre à gaz au bout. J'ai profité d'un moment de pagaille pour me dégager et, au lieu de continuer mon chemin tout droit, j'ai suivi la file des gars qui ressortaient et j'ai rejoint ma baraque. Certains n'ont pas pu se dégager. Oui, ça ne tenait pas à grand-chose. Tenter de quitter le camp n'était pas facile, car nous ne restions pas assez longtemps ensemble pour pouvoir nous organiser. Il n'y a qu'au cinéma ou à la télévision que ça va très vite. Ce n'est pas facile du tout d'organiser quelque chose dans un camp. La formation d'un groupe était déjà problématique, il y avait toujours un gars qui risquait de vous dénoncer parce que dénoncer lui permettait d'avoir un avantage auprès des SS ou parce que, tout simplement, il n'aimait pas les Français. J'ai parfois doublement dérouillé, parce que j'étais français et parce que j'étais juif, mais je m'en suis quand même sorti.

Se révolter était pratiquement impossible. On ne se révolte pas les mains vides, sans armes. Or les armes ne se trouvent pas comme ça, il fallait les acheter. Je n'ai pas connu de filières au camp. Nous n'avions pas d'argent, il n'y a pas d'argent qui circule dans un camp, ou alors l'argent du camp qui n'avait de valeur que dans le camp. Et encore, il n'y en avait pas pour les Juifs. Que voulez-vous faire contre une mitrailleuse? Il fallait avoir de la force et nous étions faibles. Je pesais 29 kilos le jour de mon évasion et 36 un mois et demi après ma libération. C'était impossible de faire quelque chose pour s'en sortir. Birkenau, c'était deux kilomètres de large sur 750 mètres de profondeur. Ceux qui pouvaient le traverser arrivaient exténués au bout du camp. Il y a eu quelques révoltes. En octobre 1944, des prisonniers juifs ont voulu faire

exploser les chambres à gaz de Birkenau. Ils avaient récupéré de la poudre explosive dans les usines d'armement à côté du camp. Ils ont été dénoncés, dit-on, et ils n'ont pu faire sauter qu'une chambre à gaz¹.

S'organiser demandait des relations, et la pratique des langues pour donner des ordres, des instructions. Moi, je ne parlais que le français, je ne parlais ni le polonais, ni l'allemand, ni l'ukrainien, ni le hollandais. Je n'avais aucun moyen de communication avec un Grec, un Polonais, fût-il juif. Alors on s'est forgé un allemand, le «*Lagerdeutsch*», «l'allemand du camp». C'était rudimentaire : un sujet, un verbe à l'infinitif, les mots arrivant en complément. Mais on arrivait à se comprendre dans cet allemand assez moche. Plus tard, en mars ou avril 1945, des SS qui nous gardaient s'adressaient à nous en *Lagerdeutsch* : c'est eux-mêmes qui avaient abîmé leur langue pour communiquer avec nous. Un retournement de situation qu'on n'avait pas cherché, une forme de satisfaction pour nous de voir qu'ils étaient en train de démolir toute leur civilisation parce qu'ils essayaient de nous démolir nous. Un gars qui parlait bien allemand pouvait correspondre, mais à titre individuel. Pour s'évader, il fallait le faire en groupe. Dans le camp de quarantaine à Birkenau, il y avait une baraque avec 600 prisonniers de guerre soviétiques. Pourquoi les nazis avaient-ils

1. La «révolte du *Sonderkommando*» a lieu le samedi 7 octobre 1944. Fomentée avec la résistance du camp, elle est motivée par la rumeur de l'extermination prochaine des membres du *Sonderkommando* («commando spécial»). Bien qu'elle parvienne à la mise hors d'état du *Krematorium* IV (grâce à la poudre ramenée par des détenues juives polonaises travaillant à l'usine d'armement d'Auschwitz I ; quatre d'entre elles seront pendues en place d'appel le 6 janvier 1945), elle est un échec. Durant la bataille, 250 détenus et 3 SS sont tués (environ une douzaine de SS auraient été blessés). Les évadés sont tués ou repris et la plus grande partie (environ 200) des détenus du *Sonderkommando* survivants est fusillée en représailles : le 3 octobre, il comprenait 661 hommes dans les quatre *Krematorium* (874, le 30 août) ; une centaine d'entre eux est épargnée. À partir du 14 octobre suivant, les structures d'extermination commencent à être démantelées et les opérations de destruction massive des Juifs par gazage s'arrêtent début novembre. Voir *Des voix sous la cendre. Manuscrits des Sonderkommandos d'Auschwitz-Birkenau*, Paris, CDJC, Revue d'histoire de la Shoah, n° 171, 2001 ; réédité aux Éditions Calmann-Lévy en 2005 et aux Éditions Le Livre de Poche en 2006. [ndrc]

monté un camp de prisonniers de guerre à cet endroit ? Il était là. Quels moyens avons-nous de parler, de communiquer avec eux ? Aucun. On vivait dans un monde tout à fait irréel où, en un peu plus de deux ans, 1 100 000 personnes ont été assassinées par petits groupes. Les trains de France déportaient environ 1 000 Juifs à chaque convoi. Arrêtés quelques jours auparavant pour la plupart, ils arrivaient dans un monde absolument dingue où le seul interprète était la cravache ou le bâton. Ils n'avaient pas le temps ni la possibilité de faire quelque chose. À peine arrivés, ils subissaient la sélection ; femmes et enfants, vieillards étaient gazés immédiatement.

Kaufering-Landsberg (Bavière)

25-27 octobre 1944 : transfert à Kaufering-Landsberg, camp annexe de Dachau (Bavière)

27 octobre 1944 - 26 avril 1945 : différents camps dont Kaufering-Landsberg et probablement les camps n^{os} 2, 4 et 7

Un jour de fin octobre, on nous a emmenés tout à fait dans le fond de Birkenau, derrière le camp des Tziganes. Nous avons vu l'arrivée de déportés en provenance des ghettos tchèques. Ils nous ont paru « normaux » car ils portaient des manteaux. Je me souviens d'un qui avait un manteau avec un col en velours comme cela se faisait avant guerre. Ils avaient des chapeaux alors que nous, nous portions le béret, le pyjama rayé.

Ce jour-là, on nous a embarqués dans des trains et nous avons quitté la Silésie. Nous sommes arrivés à Dachau, ou plutôt dans un camp annexe du nom de Kaufering-Landsberg¹.

1. Voir dans la présente collection le témoignage de Maurice Wolman, *Un héros juif de notre temps. Manuscrit en yiddish de 1945. Pithiviers, Auschwitz-Birkenau, Varsovie, Dachau, Mühlendorf*, Paris, Éd. Le Manuscrit/FMS, 2018. [ndrc]

Nous n'avions pas de baraques, mais des tranchées dans la terre, étayées et couvertes de bois brut. Nous faisons un travail de dingue, dans des conditions abominables, vraiment abominables. Les SS avaient décidé de construire des usines pour fabriquer des armes secrètes, des avions à réaction, des fusées... C'étaient de monstrueux hangars de 400 mètres de long sur 30 ou 50 de haut¹. Le toit n'était pas en pente mais arrondi de sorte qu'en cas de bombardement les bombes roulent et aillent éclater ailleurs. Le toit devait avoir une épaisseur de six mètres de telle façon que les trains normaux puissent circuler à l'intérieur. Ils n'ont jamais pu être terminés. Il fallait du temps pour que le ciment sèche ; le matériel pour la construction n'était pas toujours disponible, il fallait attendre sa livraison, car les trains de Juifs qu'on amenait à la mort avaient priorité sur les trains acheminant le matériel destiné à l'armée. Cela peut paraître délirant, mais il en était ainsi. Parfois, quand je veux me consoler, je me dis : « Mais après tout, s'ils ont perdu la guerre, c'est probablement grâce à moi puisque "mes" convois avaient priorité sur les convois de munitions. » J'ai travaillé dans des conditions abominables, vraiment abominables. La vie à Birkenau, en dehors des sélections, n'avait pas été si dure. Je n'y avais pas travaillé, j'étais au chaud, j'avais la nourriture du camp. Autant là, en Bavière, nous l'avons payé très cher, dans cet endroit où nous avons

1. Le bunker auquel travaille Charles est une structure de 250 mètres de long sur 85 de large, d'une hauteur de 32 mètres dont 13 au-dessus du niveau du sol, coiffé par une voûte en béton armé de 5 mètres d'épaisseur.

La destruction d'une part importante de l'industrie aéronautique par les Alliés entraîna début 1944 la décision de Hitler de créer des installations de production d'avions de chasse – dont les premiers dotés de moteurs à réaction, Messerschmitt Me-262. En définitive, l'opération *Ringeltaube* (« palombe ») vit la réalisation de deux immenses bunkers en béton en partie enfouis, l'un près de Landsberg (Kaufering) et l'autre près de Mühlendorf. Hitler confia à l'Organisation Todt la réalisation de ces constructions et l'organisation afférente (dont le recrutement d'entreprises de construction), lui permettant d'exploiter les détenus des camps de concentration comme main-d'œuvre – dont des Juifs comme Charles, malgré que le Reich fût censé être *Judenrein*. À ces derniers étaient dévolus les travaux les plus durs et les plus dangereux. [ndrc]

appris l'échec du putsch contre Hitler. Sur environ 28 000 Juifs arrivés d'Auschwitz-Birkenau ou du ghetto de Varsovie après sa destruction, 15 000 sont morts avant la libération du camp, sans chambre à gaz : morts d'épuisement, de peur, de faim, et sous les coups naturellement.

Nous étions 32 000 prisonniers à Kaufering, non juifs et juifs. Selon la déclaration de Himmler aux commandants des camps de Sachsenhausen et Dachau, il avait été décidé (des écrits le prouvent) de nous éliminer. Ils avaient d'abord imaginé de tous nous ramener sur la place d'appel de Dachau et de nous donner une soupe empoisonnée. Cela s'est révélé impossible car, la fin de la guerre étant proche, il n'y avait plus suffisamment de poison. Ils ont alors envisagé de nous abattre à l'arme à feu, mais il n'y avait plus assez de balles. On ne tue pas un homme avec une seule balle. Il fallait bien plus que 32 000 balles pour abattre tous ces gens. Ils auraient aussi demandé à l'aviation de bombarder ces hommes rassemblés sur la place d'appel du camp de Dachau. Deux versions circulent. Une première, de l'aviation, affirme vertueusement : « Nous sommes là pour faire la guerre à des soldats, pas pour bombarder des prisonniers. » La seconde, de l'armée de terre, est beaucoup moins reluisante : « Quand nous avons appris ce qui se préparait, nous avons dit aux aviateurs : "Ne jouez pas aux imbéciles, les Américains seront là dans une semaine, vous savez, ça va vous coûter cher." » Je ne garantis aucune des deux versions, j'en ai pris connaissance en faisant des recherches. Toujours est-il qu'ils étaient devenus fous : de la haine à l'état pur. Devant l'avancée des Alliés, ils voulaient nous faire disparaître pour qu'il ne reste aucun témoin. Ils n'étaient plus à un massacre près.

La vie au camp

Quand on arrivait dans un camp de travaux forcés pour Juifs, le chef de camp allemand nous faisait un discours d'accueil : « Vous n'appartenez plus au monde des vivants. Vous êtes ici pour expier vos fautes. Seul le travail assidu et l'acceptation sans contestation de la discipline et de l'ordre vous donnent une chance de survie. Tout manquement, toute contestation, toute lenteur à exécuter nos ordres seront considérés comme un sabotage puni immédiatement de mort. Il ne sera toléré aucun contact personnel avec les gardiens, les contremaîtres et toute personne étrangère au camp. Interdiction de posséder crayon, papier pour écrire, journaux, livres. » Vous imaginez l'effet que cela fait d'entendre un tel discours quand on a 16 ans et qu'on arrive d'une vie civilisée. La simple possession d'un crayon ou éventuellement d'un dictionnaire vous condamnait à mort ; il valait mieux ne pas trop y toucher. « Les appels auront lieu bien avant le lever du jour. Débrouillez-vous pour vous être lavés et avoir pris votre café quand on vous appellera. Des sanctions sévères seront infligées à ceux qui, quel qu'en soit le motif – la maladie n'en étant pas un – arriveront en retard à l'appel. N'oubliez jamais qu'ici vous n'avez plus de nom, d'identité, et, j'ajouterai, même pas de numéro. » Après un tel accueil il est difficile de remonter la montagne.

La vie «normale» au quotidien commençait par un réveil très tôt vers 4 heures du matin après un sommeil de quelques heures, puisque le couvre-feu était à 21 heures. Et encore, ces quelques heures de repos et de répit n'étaient jamais garanties, comme en témoigne le récit de Léon Zéliszewski à Gross-Sarne évoqué précédemment. Ça dépendait de l'humeur des gardiens. Nous n'étions jamais à l'abri d'une irruption d'un gardien ouvrant la porte d'un coup de pied et nous gueulant «Debout!». Il nous faisait rhabiller et nous emmenait faire le tour du camp. Quand ça ne l'amusait plus, il nous renvoyait nous recoucher. Après une telle épreuve, il ne nous était pas facile de nous rendormir.

Une fois levé, d'abord : se laver ; il n'y avait pas d'eau chaude et seulement quelques baraques disposaient de robinets d'eau froide. On nous fourrait en paquet dedans, et, quand on parlait, les derniers recevaient des coups de bâton ou coups de cravache. Pour ne pas prendre de coups, certains évitaient d'aller dans ces salles de... «douche». D'autres, comme moi, étaient du genre à dire : «Bien, si on se lave, on évitera les poux, et si on évite les poux, on aura peut-être une petite chance de vivre plus longtemps.» La «toilette» terminée, on se retrouvait dans nos baraques pour le café. C'était un liquide marron, à base de glands de chêne ou d'autres choses que je préfère ne pas connaître. Cependant, on était très contents de prendre ce breuvage car il était chaud, c'était notre petit déjeuner. Ceux qui avaient la patience de garder un tout petit bout de pain pour le lendemain matin mangeaient deux ou trois bouchées avec ce café. Ensuite, nous partions au travail au lever du jour.

Les chantiers pouvaient se trouver à proximité du camp, à 200 ou 300 mètres, tout comme à 8 ou 10 kilomètres que nous devions parcourir à pied. Pour les rejoindre, nous traversions des petites bourgades, déambulant bien au milieu de la route : nous n'avions pas le droit de marcher sur le trottoir. Nous n'étions pas suffisamment «purs» pour avoir ce droit. Si

on était pris à mettre un pied sur le trottoir, ça valait quelques coups de cravache ou quelques coups de caoutchouc garni de plomb. Tout se réglait par des coups. Quand une voiture croisait notre chemin, on était bien obligés de se mettre de côté pour la laisser passer et ça nous amenait à mettre un pied sur le trottoir interdit. Il y avait toujours un habitant pour le signaler à un garde – « Hé, tu as vu, le Juif : il a mis les pieds sur le trottoir » – en espérant que le gardien nous frappe, ce qui arrivait parfois. Nous vivions dans un monde où, en vérité, nous n'avions aucune protection. On travaillait toute la journée.

Le midi, nous avions droit à une demi-heure de pause. Cette pause était plus faite pour les gardiens que pour nous. On nous servait une soupe, un breuvage sans matière grasse fait avec des légumes locaux de piètre qualité : les pommes de terre avaient autant de fils que des vieilles betteraves. Nous devions nous contenter de ça, après quoi nous reprenions le travail jusqu'au moment où la nuit allait tomber. On ne travaillait pas à la tombée de la nuit, pour éviter les évasions. Mais je le répète : comment aurions-nous pu nous évader, sans aucune relation à l'extérieur, dans une région qui nous était étrangère dont on ne parlait pas la langue ?

De retour au camp, il y avait l'épreuve de l'appel. Ce n'était pas un appel individuel, on n'appelait pas « Baron », « Dupont », « Machinchouette », c'était un appel global. On nous mettait en rangs par cinq et le gardien comptait. Si le nombre correspondait à ce qui était noté dans son carnet, il ne se posait pas plus de questions. Mais il arrivait que le gardien, ayant trop bu ou étant distrait, n'arrive pas à tenir ses comptes, alors nous devions rester dans le froid au garde-à-vous en attendant qu'il rétablisse ses comptes et qu'il se décide à nous laisser rentrer. Dans les petits camps, ça pouvait durer deux heures ; dans les grands, ça pouvait durer bien plus longtemps par des températures hivernales pouvant descendre jusqu'à moins 25 °C. Une fois l'appel fini, nous rentrions dans nos baraques.

Généralement, elles n'étaient pas chauffées mais nous étions protégés du vent et nous nous y sentions bien. On enlevait nos vêtements mouillés et on les mettait à sécher en les suspendant comme on pouvait : nous n'avions pas d'armoire, rien pour assurer le moindre confort. La soupe arrivait, la même qu'à midi. Elle était accompagnée de pain, nous en touchions environ 300 grammes par jour. Un pain humide et noir, et 300 grammes ne représentaient qu'une tranche, ce n'était pas beaucoup. Avec le pain, on nous donnait 20 grammes de margarine à base de charbon ou de saucisson mélasse dans lequel il y avait plus de farine que de viande, ou une cuillère de confiture dans laquelle les fruits étaient largement minoritaires. Il est étonnant qu'au début il y ait eu si peu de décès, mais à partir du moment où les gens ont commencé à succomber à la faim, ce fut ultra-rapide. Cette nourriture était toujours la même, hiver comme été, et à peu près dans tous les camps où je suis allé. Chaque jour était un éternel recommencement. Puis on changeait de camp, d'usine ou de chantier, sans la moindre explication.

Le seul souci des ouvriers et des contremaîtres allemands qui travaillaient avec nous était leur paye de fin de mois et que notre travail journalier leur procure un bénéfice. Que des hommes qu'ils côtoyaient quotidiennement meurent sous les coups, de faim, de froid, de maladie ne les préoccupait pas le moins du monde. La vie dans un camp, c'était risquer en permanence de mourir pour un oui ou pour un non, parfois pour un «peut-être»... Le sadisme des SS était sans limites. Une distraction favorite l'illustre parfaitement. À Birkenau et sa succession de camps, nous étions entourés de barbelés. Supposez que vous ayez envie de vous évader, vous retombez toujours dans un camp. Tous les 400 mètres, il y avait un mirador sur lequel veillait un SS armé d'une mitrailleuse. De chaque côté des fils barbelés, la terre était désherbée sur un bon mètre. Il était interdit d'y pénétrer sous peine de mort.

Si par hasard, ou par mégarde, on mettait le pied sur ce terrain ratissé, le SS pouvait vous abattre sans sommation. Les SS avaient inventé un jeu pour tromper leur ennui quand ils étaient de surveillance. Au camp, un mégot valait une soupe, une cigarette: un repas. Alors, du haut de son mirador, le gardien jetait son mégot ou sa cigarette sur le terrain ratissé et il appelait un déporté au hasard en lui disant: «Viens chercher, c'est pour toi.» Pour obéir, le gars devait inévitablement mettre le pied sur la partie ratissée et donc franchir l'interdit. S'il n'obéissait pas, il risquait tout autant la mort pour refus d'obéissance. Dans les deux cas, certains ont été abattus, d'autres ne l'ont pas été. Pour ma part, je me suis écarté autant que j'ai pu de l'arrière des baraques et je ne fumais pas. Les SS s'amusaient ainsi à jouer avec notre vie. Ça leur détendait les nerfs; ça leur procurait un pain, un saucisson, un paquet de cigarettes, un litre d'alcool, voire, avec un peu de chance, trois jours de permission.

Nous avons passé notre temps entre le refus d'obéissance et la tentative d'évasion. Nous avons le choix entre deux possibilités, mais dans les deux cas, nous étions assurés de mourir et nous le savions. L'avenir n'existait plus pour nous, car nous pouvions mourir du jour au lendemain. Dans les camps, nous n'étions pas maîtres de notre destin. Nous n'avions pas de repères: on comptait les heures, on comptait les mois, mais on ne comptait pas le reste. Tout ce qu'on faisait nous était ordonné. En quoi cela pouvait-il changer notre situation de savoir si nous étions le 28 février ou le 1^{er} mars, s'il était 6 heures ou 7 heures? Même si nous l'avions su, cela n'aurait en rien modifié notre vie quotidienne. Nous vivions dans un monde à part. Il est difficile de transmettre cette sensation de vivre dans un univers si spécial.

Les SS, après avoir passé leur journée au camp à nous martyriser, rentraient tranquillement chez eux dans leur famille, s'occupaient tendrement de leurs gosses et disaient à

leur bonne femme : « Ah ! La soupe n'est pas assez salée aujourd'hui. » Comment pouvaient-ils retrouver les préoccupations du quotidien après ce qu'ils venaient de faire avec nous !

Dans un camp de concentration, il n'y a aucune règle logique ; il est vain d'y attendre la moindre explication. On fait, ou on ne fait pas. Si on fait, on a une chance de s'en sortir, si on ne fait pas, c'est la mort certaine. J'ai connu un prisonnier qui a refusé de travailler, c'était de sa part une forme de suicide. Emmanuel Luttenbach avait été un critique musical au *Matin*, le plus grand journal français d'avant guerre. Il avait été arrêté comme Juif dans le sud de la France. Nous nous sommes rencontrés à Ludwigsdorf, en Basse-Silésie, à la frontière tchèque. Vingt ans plus tôt, alors qu'il était citoyen soviétique, il avait été envoyé au goulag. Et déjà, il avait refusé de travailler. Cela lui avait coûté deux doigts. Un jour, sur un chantier, on nous a distribué des bûches pour je ne sais plus quelle tâche. Il a commencé à travailler avec nous avant soudainement de jeter sa bûche et de déclarer en allemand : « Fini, je ne travaillerai plus. » On a essayé de le raisonner : « Fais pas l'idiot, tu sais ce que ça va te coûter. Essaie de garder un espoir de t'en sortir... » Je crois me souvenir que même notre gardien était très embêté de son refus. Emmanuel a répété : « Non, je ne travaillerai plus. » Nous avons tout essayé pour le convaincre, mais en vain. Son refus était définitif, irrémédiable. Un gardien est venu, a ramassé la bûche, deux autres gardiens se sont emparés de lui. Ils l'ont amené dans un coin de baraque du camp où il est resté seul je ne sais combien de temps, jusqu'à ce que des SS viennent le chercher pour l'emmener à Auschwitz où il a certainement été assassiné. Nous n'avons plus jamais eu de nouvelles de lui. J'ai fait des recherches, mais, à mon grand regret, je n'ai trouvé aucune trace de son assassinat. Je n'ai pas non plus par la suite réussi à rencontrer quelqu'un qui l'ait connu avant guerre. Je pensais retrouver sa trace en

consultant les archives du *Matin*, mais, suivant une bonne tradition des journaux d'avant guerre, le titulaire d'une rubrique pouvait changer sans que soit modifiée la signature. Emmanuel Luttenbach est le seul prisonnier de ma connaissance qui ait refusé de travailler. Nous qui n'avions pas le même courage ou la même inconscience, nous nous contentions de faire du mauvais travail. Au bout d'un certain temps, nous apprenions à mal manier une hache, une bêche, une presse à compresser les obus... Pour arriver à ce stade, il fallait un certain temps; lui n'a pas voulu attendre jusque-là. Il avait sans doute trop souffert dans les camps précédents, il n'en pouvait plus.

La solidarité était une chose importante dans les camps. Sans solidarité on ne pouvait pas s'en sortir. Il y avait de l'entraide dans la mesure où il y avait quelque chose à partager. Mais, en général, nous n'avions rien à partager: nous n'avions pas de ravitaillement, on ne recevait pas de colis, il n'y avait rien pour nous. Certains déportés politiques recevaient des colis, parfois même du courrier. Nous étions «Nuit et Brouillard». On n'avait rien dans un camp. La possession d'un bout de journal vous condamnait à mort, la possession d'un couteau vous condamnait à mort. Nous étions très prudents à ce sujet. La solidarité n'était pas que matérielle. Dans un camp comme Auschwitz, nous étions, je crois, de 27 nationalités différentes parlant 19 langues. La solidarité allait à un francophone, à quelqu'un de même nationalité et, s'il était juif, on était sûr de ne pas subir de refus. Sur les chantiers où j'ai travaillé, le choix était facile: on donnait plus facilement un coup de main à un Français qu'à un Ukrainien. De même, si j'avais voulu un peu de ravitaillement, je me serais adressé à quelqu'un qui avait les mêmes caractéristiques que moi. Il fallait se serrer les coudes. Il y avait une certaine logique dans tout cela. Est-ce bien? Est-ce mal? Je ne sais pas. Les circonstances dictaient notre comportement, je pense ne pas m'en être si mal sorti que ça.

La solidarité, c'est ce camarade bruxellois qui, lorsque j'étais malade, a pris ma place et a travaillé seize heures de suite pour m'éviter d'avoir à retourner au travail. Il en est mort. La solidarité c'était ça. C'est le médecin juif qui me sauve la vie pendant une sélection à Birkenau en changeant ma fiche de boîte, profitant de l'absence momentanée des médecins SS qui m'avaient condamné à la chambre à gaz, parce qu'il connaissait Paris. La solidarité pouvait se jouer sur un nom, le nom de Paris en l'occurrence. S'il n'était pas venu probablement dans sa jeunesse à Paris, il n'est pas dit qu'il m'aurait sauvé la vie. Je ne sais pas si un autre médecin l'aurait fait. Notre destin tenait vraiment à peu de chose.

Peu de déportés se sont suicidés dans les camps. Pour ma part, je me souviens de deux cas. Le premier, un Français, robuste fermier des Vosges, était arrivé à Auschwitz par erreur. Il a demandé d'où provenait l'indescriptible odeur du camp, celle en fait des corps brûlés. Lorsqu'il a appris ce qui se passait, il s'est jeté sur les barbelés électrifiés. Voir cet homme griller fut horrible. Le second était un Juif hongrois dont je ne sais rien d'autre que le fait qu'il avait décidé de mourir. C'était en avril ou mars 1945. Le soir, après le retour du travail, il avait réussi à «chiper» un bout de corde, acte pour lequel il pouvait être condamné à mort : la corde appartenant à l'armée allemande, c'était considéré comme du sabotage. Il s'est débrouillé pour faire passer la corde par-dessus le faite de la baraque. Il a fait un nœud coulant et il a mis son cou à l'intérieur. En le voyant, ses camarades de baraque se sont précipités. Ils l'ont dépendu, puis lui ont fait une espèce de morale : «C'est bientôt la fin de la guerre, on va s'en sortir.» Ce qui était loin d'être acquis...

Le chef de camp a été informé (ce n'était pas un grand camp ; nous étions entre 3 000 et 4 000 détenus). Il nous a rassemblés sur la place d'appel sans que les gardiens allemands

interviennent, chose rare. Il nous a donné son explication sur les raisons qui avaient amené ce garçon à vouloir mourir, en tenant un langage qui en dit long sur la morale qui régnait sur le camp : « Voilà, il a décidé de mourir, ici ce n'est pas un camp de vacances, ici c'est un camp de concentration. Un homme est propriétaire de sa peau. Il est propriétaire de sa vie. Alors, s'il a voulu mourir, ne l'en empêchez pas, c'est son droit. » La nuit suivante, le gars a recommencé sa tentative et il s'est pendu. Cela a duré un bout de temps, les genoux pliés pour que la corde lui écrase la carotide... Personne n'est intervenu pour le sauver. Si vous pouvez comprendre ce qui l'a amené à faire ça, si vous pouvez comprendre ce qui a amené ses camarades de baraque à ne pas intervenir, vous êtes en train de comprendre un peu la morale des camps et pourquoi, parmi nous, il y a eu peu de voyous. C'est une des grandes leçons que j'ai ramenées des camps.

La mort en spectacle

J'ai connu beaucoup de choses affreuses dans ma vie mais la chose la plus atroce que j'ai vue a été le sort réservé à des enfants lituaniens en octobre 1944. Fin août 1944, j'étais à Auschwitz-Birkenau depuis un mois. Il est arrivé un convoi de Juifs lituaniens, parmi lesquels se trouvaient environ 130 gosses¹. J'étais alors dans un endroit où nous étions en attente d'une affectation dans le camp. Les gosses ont été amenés de ce côté. Dans la soirée, ils avaient disparu, on a dit qu'ils avaient été gazés. On n'y pensait plus parce que, tous les jours, des milliers de gens subissaient le même sort. Je me souviens ainsi de l'arrivée d'un convoi de femmes hongroises. Le soir, elles étaient des centaines à parler. Le matin, plus rien, le silence, seulement des vêtements qui traînaient. Elles avaient été gazées pendant la nuit et de fait on avait entendu un peu de remue-ménage, mais comme nos baraques n'avaient pas de fenêtres, on n'avait rien pu voir de ce qui s'était passé.

1. D'après *Auschwitz 1940-1945*, publié par le Musée d'État d'Auschwitz-Birkenau à Oswiecim (5 volumes, 2011), le 1^{er} août 1944, 129 garçons de 8 à 14 ans d'origine juive du ghetto de Kaunas sont arrivés à Birkenau et enregistrés sous les numéros de matricule B-2774 à B-2902. Ils sont présents le 7 août au camp de quarantaine BIIa. Trente d'entre eux font partie d'une sélection de détenus envoyés le jour même à la chambre à gaz, le 2 octobre 1944. [ndrc]

Mais pour les gosses, j'ai vu. Début octobre jour de la nouvelle année juive¹, les SS ont eu une idée pour se distraire : ils ont décidé de choisir un certain nombre d'entre nous pour les gazer et faire ainsi de la place à d'autres qui allaient arriver. Ils ont pris plus de 300 hommes dans la baraque dite «hôpital», un mot qui me sidère quand on sait que les médecins n'ont pu soigner personne. Ils les ont immédiatement envoyés à la chambre à gaz. C'était pour eux une manière comme une autre de commémorer cette fête juive. Mais ce n'était pas fini. La nuit est tombée et, dans ces régions, elle tombe d'un seul coup, comme un couperet. Je n'étais pas «chez moi», dans ma baraque, la 15, mais je me trouvais accidentellement devant celle des prisonniers soviétiques. Tout à coup, on a entendu des hurlements, des aboiements. L'ordre a été donné de rentrer dans les baraques et de fermer les portes. On savait ce que ça signifiait : il allait y avoir une sélection. Ça nous a surpris parce que, théoriquement, il n'y avait pas deux sélections dans la même journée. Entre les baraques, il y avait plus d'une cinquantaine de mètres. J'ai considéré plus prudent de rentrer dans la baraque des prisonniers soviétiques plutôt que de prendre le risque qu'un *Kapo* me voie. Il aurait suffi qu'il soit de mauvaise humeur pour me désigner aux SS, ce qui revenait à une condamnation à mort. Les Soviétiques n'étaient pas très aimés : ils étaient brutaux. C'étaient des paysans pas très dégourdis qui ne parlaient que leur langue, apparemment pas un très bon russe. Toutes les portes des baraques se sont fermées, sauf une : la porte centrale de la baraque des Soviétiques où donc je me trouvais. J'étais resté à côté de la porte, espérant bien trouver un moment pour rejoindre ma baraque. J'avais peur que les Soviétiques me dénoncent. Certains prisonniers étaient capables de faire les pires choses pour une assiette de soupe ou un paquet de cigarettes, ou même une cigarette.

1. En 1944, *Rosh Hashana* commença le dimanche 17 septembre au soir et se termina le mardi 19 septembre. [ndrc]

D'un seul coup, toutes les lumières du camp se sont allumées : il a fait clair d'une façon extraordinaire. Nous étions au bord de la route, qui avait l'air d'une scène de théâtre tellement elle était blanche. Sur cette route, nous avons vu apparaître ce qui restait des gosses lituaniens qui avaient été parqués durant deux mois dans une des baraques du fond du camp, située à côté des chambres à gaz. J'ai su après qu'il en restait 65. Ils étaient encadrés par des SS en tenue de parade qui braquaient leur arme automatique sur eux, chantant ces chansons pas très mélodieuses de l'armée allemande. Les gosses étaient habillés avec des chemises de nuit blanches qui les prenaient sous le menton et descendaient jusqu'au sol. Ils sont passés devant nous. Les gosses savaient qu'on les emmenait mourir et de quelle façon ! Nous le savions aussi, bien entendu. Jamais je n'ai vu quelque chose d'aussi horrible. J'ai vu des officiers soviétiques pleurer en voyant ces gosses aller à la mort, et, croyez-moi, ce n'étaient pas des tendres. L'un d'eux me tournait autour et répétait : « On dirait des anges, on dirait des anges... » Les SS auraient pu les conduire d'une manière beaucoup plus directe à la chambre à gaz. Au lieu de cela, ils leur ont fait faire le tour du camp, uniquement pour le plaisir de se distraire. Quand les lumières ont été éteintes, nous avons compris que les gosses étaient en train de brûler. On voyait des flammes monter au-dessus du bâtiment des fours crématoires. Des flammes noires et des flammes rouges. Aucune bête au monde ne saurait faire un spectacle de la mort de 65 enfants. Ce qui s'est passé ce soir-là, je crois que ça ne s'est passé nulle part ailleurs.

Si je vous raconte cette horreur, c'est simplement parce que je voudrais que le souvenir de ces enfants reste dans les cœurs et les consciences et que des voix le prolongent après ma mort. Tant qu'on en parlera, ils vivront encore un peu. Alors faites-moi la grâce de vous souvenir de ces gosses et de la façon dont ils sont morts. Il n'y a strictement plus rien d'eux

sauf ma mémoire, que je vous transmets par mon témoignage. Le jour où je ne serai plus là, qui parlera d'eux ? Ils auront été assassinés une deuxième fois. Alors, de temps en temps, parlez d'eux pour que quelqu'un, peut-être, parle d'eux à son tour et que, par cette chaîne de la parole, leur souvenir jamais ne s'efface. Je voudrais aussi que vous sachiez et n'oubliez jamais ce que les hommes sont capables de faire à d'autres hommes. Et si je viens vous parler, c'est sans doute avant tout pour vous inciter à lutter contre toute forme de barbarie, de sorte qu'il n'y ait jamais un autre homme capable d'emmener vos enfants vers la mort en chemise de nuit blanche.

27 avril 1945 : mon évasion

Un beau jour, les troupes américaines se rapprochant, les nazis ont décidé de nous déplacer à nouveau vers des usines dans lesquelles ils produiraient des «armes de vengeance». Des contremaîtres nous avaient raconté qu'une fois l'usine terminée ils feraient leurs armes, les V1, V2, V3... et ils reconquerraient les terres qui avaient été envahies par les Russes et les Américains, pour ensuite repartir à la conquête de l'Angleterre. Et après avoir conquis l'Angleterre, ils concluraient un accord avec les Américains pour envahir la Russie. Voyez un peu le délire!

Le 26 avril, on nous a mis dans des trains. Celui dans lequel j'étais était composé en partie de minéraliers, de wagons sans toit; ce qui m'a sauvé la vie. Le train s'est trouvé bloqué le long d'une forêt. Un train est arrivé dans la nuit, on n'a pas su ce qu'il contenait. Le lendemain matin, il était reparti. Bien plus tard, nous avons appris que c'était un train de munitions et qu'il avait été placé de façon que nous soyons un obstacle si les avions américains attaquaient. Un obstacle à ce que les obus aillent plus loin pour toucher les wagons de munitions. Je ne sais pas ce qu'est devenu ce train, le nôtre était immobilisé. Mon évasion a été un coup de chance. Je n'avais pas de plan établi, je me trouvais en Bavière, une région inconnue. Je

parlais un allemand que les Allemands ne connaissaient pas et pourtant nous sommes partis. Nous avons eu une chance incroyable en cette période où un homme était tué pour moins que rien. Je n'ai jamais vu autant de gens être tués sans motif que dans cette période où les nazis pressentaient leur défaite inéluctable. Nous avons profité, un copain de déportation et moi-même, d'une attaque américaine pour aider un gars à passer par-dessus la rambarde du minéralier, sans vouloir écouter les SS qui le sommaient de remonter dans le wagon et les *Kapos* qui faisaient de même parce qu'ils étaient devenus fous. Ils avaient peur, ils avaient perdu tout leur pouvoir. Le gars a fait basculer la barre qui fermait le wagon. Les portes se sont ouvertes et, très certainement, nous sommes tombés sur les gars qui étaient devant nous et on a commencé à cavalier.

Il fallait avoir le courage de se sauver. Les SS nous gueulaient de rester sur place, les *Kapos* nous disaient de remonter dans les wagons. Nous, on cavalait. Nous n'étions pas nombreux. Avec mon copain, on a cavale, cavale, jusqu'au moment où nous avons atteint une forêt. Nous avions des plaies aux pieds, on s'est lavé les pieds avec de l'eau dans la forêt. Mon copain, Fred Sedel, qui était médecin, avait réussi à obtenir des médecins du camp une pommade quelconque avec laquelle nous avons enduit nos pieds. Il s'est allongé et s'est endormi. Je me suis allongé à côté de lui, mais je n'ai pas trouvé le sommeil. Depuis ce temps-là, je dors très peu.

À quelques mètres de nous, il y avait des SS qui nous avaient poursuivis sur plusieurs kilomètres. Par chance, ils n'avaient pas de chien. C'était en dehors des règles, c'était anormal, mais c'était une bonne chose parce que ça nous a donné l'espoir de pouvoir nous en sortir. Les SS gueulaient : «Sortez sinon on va vous abattre!», mais nous avons eu la chance de ne pas être rattrapés. À bout de forces, j'ai eu la tentation de me rendre. Il y a un moment, on n'en peut plus. J'avais 18 ans et 8 mois, je n'étais pas un homme aguerri. À cet instant, j'ai

vu mon copain qui dormait. S'il y avait un principe au camp, c'était que chacun est propriétaire de sa peau : on n'a pas à agir pour lui. Alors je me suis dit : si moi je me rends, lui sera repris. Nous n'en avons pas parlé, et il n'avait pas l'intention d'être repris, alors je n'ai pas bougé.

Les SS qui tournaient, découragés de n'avoir récupéré personne, sont retournés vers les wagons. Après ce court repos, nous avons repris notre marche. Nous sommes arrivés dans un petit village appelé Pestenacker¹, sur la rivière Lech. On avait faim. J'ai dit à Fred : «Écoute, on va voir le curé. S'il ne nous aide pas, au moins il ne nous dénoncera pas, ce n'est pas son rôle de curé.» On a vu un gosse le long de la route ; il y avait des tas de militaires allemands qui circulaient. Il y en a même qui nous avaient vus passer et qui s'étaient fait la remarque que Fred, qui comprenait et parlait parfaitement l'allemand, avait entendue : «Tiens, on les libère déjà des camps.» Nous avons demandé au gosse la direction du presbytère, qu'il nous a montrée. Il y avait quelques marches pour y accéder. Nous avons eu beau cogner, les portes ne se sont pas ouvertes. Le curé devait avoir une sacrée «pétoche». En redescendant les marches, nous avons vu deux hommes en civil et un en kaki. Le gars en uniforme kaki a mis les mains dans sa veste, et Fred m'a dit à ce moment-là : «C'est foutu pour nous ! C'est terminé, mais enfin, ça valait la peine de tenter le coup.» Avec les SS et tout ce qui se passait, y compris la Wehrmacht qui elle aussi a tué avec beaucoup d'entrain, on a pensé qu'ils allaient nous abattre. Mais non, il a sorti les mains de son blouson avec dans chacune un morceau de lard qu'il nous a donné.

Le paysan qui paraissait le mieux habillé était le maire du village. Il s'est adressé à nous : «Demain, les Américains arriveront, ce sera fini pour vous. Alors venez, on va vous cacher et on va vous donner à manger.» Ce qu'il a fait. Il nous a cachés

1. Village bavarois situé à une douzaine de kilomètres au nord-est de Kaufering et à un peu plus d'une cinquantaine à l'ouest de Munich. [ndrc]

pendant trois jours. Nous étions dans la paille, au-dessus de l'endroit où ils regroupaient les bestiaux. Il nous a apporté du pain blanc, du lait chaud. Nos vêtements de «bagnards» ont été dissimulés dans le purin et, après avoir reçu des vêtements usagés, nous avons regagné notre planque au premier niveau. La guerre a commencé à être finie pour nous.

Mais nous avons connu encore trois jours difficiles, surtout au moment où nous avons entendu des soldats allemands arriver. C'étaient peut-être des SS ; au-dessus d'eux, nous ne pouvions pas les voir. Dans la paille, il y avait une fourche pour manier les bottes. Nous l'avons prise en essayant de ne pas faire de bruit, car s'ils nous avaient entendus, nous aurions été foutus. Si un soldat allemand avait passé la tête à travers l'ouverture du grenier pour chercher de la paille et s'il nous avait vus, au lieu de mourir à deux, on serait morts à trois : nous lui aurions passé la fourche à travers le corps. Nous l'aurions tué sans problème, et aujourd'hui encore, je suis content de ne pas avoir eu à le faire, mais je vous donne ma parole que je l'aurais fait, sans hésitation, mais avec un regret, car je ne suis pas né pour donner la mort.

Le matin du troisième jour, nous dormions dans la paille quand le paysan est arrivé, en hurlant de joie : «Les Américains ! Les Américains ! ». Nous sommes aussitôt descendus. Je ne parlais pas anglais, mais j'ai sauté, j'ai eu la force de sauter dans les bras d'un soldat américain de la VII^e armée. Je l'empêchais de faire quoi que ce soit. Je me cramponnais à lui et il me répétait sans arrêt en anglais : «*Don't cry little Frenchy, don't cry!*» («Pleure pas, petit Français, pleure pas !») Mais je n'arrivais plus à retenir mes larmes. J'ai retrouvé cette scène dans la série américaine de Tom Hanks et Steven Spielberg *Band of Brothers* («Frères d'armes»), à laquelle il manque seulement de restituer deux choses importantes dans un camp : la promiscuité et l'odeur.

Le retour en France

Devant la nécessité de faire monter des troupes et des armes, les Américains bloquaient tout passage. Nous étions coincés là. Après notre libération, nous avons voulu rentrer avec des prisonniers de guerre qui avaient pris un camion avec lequel nous avons fait une tentative pour partir vers la France. Nous étions accompagnés de prisonniers de guerre, c'était plus prudent car ils étaient costauds. Il y en avait aussi un qui était devenu le patron dans la ferme où il travaillait. Il avait pris la place du fermier, envoyé sur le front. C'est lui qui dirigeait les travaux et qui aussi couchait avec la maîtresse de maison. Sa situation était certainement meilleure que celle qu'il avait en France. À un barrage américain, après avoir parcouru 10 ou 15 kilomètres, il est descendu du camion et est parti rejoindre la femme et la ferme.

Après ma libération par les Américains, je voulais aller me battre avec eux. Je ne pesais que 29 kilos pour 1,60 m. Bref, je risquais d'être un peu léger quand on sait ce que pèsent un fusil d'assaut et ses munitions. Il m'aurait fallu deux ou trois aides pour trimbaler le matériel avec moi. Je crois que cela a bien fait rigoler les Américains. Aujourd'hui encore, je les vois. J'ai retrouvé ces gars-là et cet épisode fait partie de leurs bons souvenirs : cet énergumène turbulent qui voulait absolument

partir se battre avec eux! Évidemment je n'ai pas pu y aller et, à la place, je suis rentré à l'hôpital militaire américain de Landsberg, comme malade.

Quelque temps après, le général De Lattre de Tassigny avait décidé de rassembler tous les Français sortis de Dachau dans un hôpital militaire de l'île Mainau, sur le lac de Constance. Des officiers français sont venus faire le tour des hôpitaux américains pour récupérer ceux qui nécessitaient une prise en charge. C'est ainsi que je suis arrivé à l'hôpital de Mainau. Un certain nombre, dont je faisais partie, est arrivé là-bas en ambulance. Il faisait nuit et il en venait de partout. L'hôpital n'était pas encore vraiment installé, il le fut par la suite. On couchait sur des brancards dans tous les sens. Durant la nuit, un autre couple de Français est arrivé. Il y en a un qui a gémi toute la nuit. Il gémissait: «Mais pourquoi on m'a fait ça à moi? Je n'étais pourtant pas juif...» Le matin, il avait disparu; je n'ai jamais su qui c'était. Je suis resté quatre mois à l'hôpital militaire de Mainau.



Vue d'ensemble l'île de Mainau (Land de Bade-Wurtemberg) sur le lac de Constance. On aperçoit le haut du château converti en hôpital militaire au sortir de la guerre.



L'hôpital de l'île de Mainau sur le lac de Constance où Charles Baron est resté quatre mois en convalescence, 1945.



Photo de groupe dans le parc de l'hôpital de Mainau. Charles Baron (le visage entouré) est aux côtés de Sieb et Raindorf (avec le béret).
18 juillet 1945.

Pour mon retour sur le sol français, j'ai été gâté. Je suis rentré à Paris le 18 septembre 1945, trois ans jour pour jour après ma déportation. Je pesais 36 kilos. J'avais du mal à comprendre que je m'en sois sorti. Aujourd'hui encore, je me pose des questions et j'essaie de comprendre pourquoi moi, pourquoi ai-je eu plus de chance que tant d'autres ? Il n'y avait pas de raison. Mais je crois que, dans pareil cas, il ne faut pas chercher à comprendre ; ce qui arrive arrive. Il faut le prendre comme ça.

En France, l'accueil n'a pas été fameux, loin de là ; rien d'enthousiaste. À quoi ça sert d'avoir la bouche ouverte quand les oreilles sont fermées ? On n'a pas voulu nous écouter. On nous a laissés seuls, pour des tas de raisons. On parlait de la Résistance, mais pas de la déportation. La guerre était terminée et les gens voulaient oublier. Ils aspiraient à recommencer une vie normale : travailler, se retrouver en famille... Surtout, beaucoup de gens avaient du mal à croire ce que nous racontions. Qui avait jamais entendu parler de chambre à gaz ? Qui avait jamais entendu dire qu'on prenait les gosses et qu'on les faisait mourir de cette façon ? Qui savait que quelque part on prenait des hommes et des femmes pour en faire des objets d'expérience ? Personne, c'était trop difficile.

Je pense que les non-Juifs avaient un problème, leur problème. Un jour, quelqu'un a écrit en parlant de cette époque : « Il y a ceux qui ont vu, ceux qui ont su et ceux qui ont lu. » Ne me dites pas que les flics, les gars de la STCRP ou les gars des chemins de fer n'ont pas vu ce qui nous est arrivé. Ils l'ont vu. Et ceux qui avaient vu se sentaient mal à l'aise. Ne me dites pas que l'on n'en a pas parlé. Beaucoup l'ont su et ils se sont tus. Ils n'étaient pas les victimes, qu'est-ce qu'ils en avaient à faire ? Ils étaient bien contents d'être à l'abri. Une fois la guerre terminée, ces gens-là étaient gênés. Il y a ceux que cela gênait aussi parce que, pendant que nous souffrions, certains avaient eu la bonne vie avec les

Allemands. Ils avaient trafiqué avec eux. Parfois ils avaient contribué aux événements, comme ceux qui ont pillé le petit logement de mes parents. Et quand la guerre s'est terminée, ils se sont trouvés très, très embêtés. Ils avaient peur de représailles massives et se sont faits tout petits durant un court moment avant de remonter à la surface.

Mon drame est de n'avoir pas été accueilli comme je me l'imaginai. Je pensais qu'il y aurait, sinon de la considération, tout au moins de la pitié, de la compréhension. Je pensais que les gens m'auraient demandé : « Comment tu as fait là-bas ? Comment c'était ? » Ensuite est venue la génération de leurs enfants, cela concernait papa et grand-père. Ce n'est pas très agréable de se dire : papa il a vu ça et il n'a rien fait, ou grand-père a donné un coup de main aux Allemands. Je suis persuadé que les petits-fils de flics ne doivent pas être très copains avec leurs grands-pères.

Non, la libération, notre libération, notre retour, a été une surprise désagréable, très désagréable. Une grosse déception pour nous. Les plus chanceux ont retrouvé un peu de famille. Moi, j'avais encore mon grand-père, toujours ouvrier agricole en Seine-et-Oise, et une tante qui n'avait pas compris non plus ce qui s'était passé, c'est à peu près tout. Et pourtant, nous qui avons au retour des camps entre 16 et 19 ans, nous nous sommes fait un honneur de boy-scout : il n'était pas question de truander le voisin. Nous pouvons dire que nous sommes sortis de là les mains propres. Vous ne trouverez pas de jeunes, anciens déportés, qui aient commis des malhonnêtetés, alors que nous avons vécu dans un monde de délinquance étatisée. Je n'ai pas un copain qui soit devenu un voyou. On ne signale quasiment pas de jeunes qui soient restés en prison ou qui se soient suicidés. Il n'y a rien eu de tout cela parce qu'au camp il était de coutume de tenir parole. Nous avons le code de l'honneur dans cet univers où régnaient l'arbitraire et le sadisme, et où la violence et la mort

étaient omniprésentes. C'est comme ça. On a fait bloc, parce que, lorsque nous sommes revenus, on nous a quand même pas mal laissé tomber.

2015 : un avion s'écrase. Bilan : 35 survivants. Soixante médecins, cellule psychologique, journalistes et politiques, sont là pour les accueillir et les soutenir. 1945 : retour d'un voyage au bout de l'enfer. Bilan : plus de 6 millions de morts et quelques survivants. Personne n'est là. Sur les 76 000 Juifs français déportés, il n'en est revenu que 2 551. Tous les autres ont été assassinés là-bas. Nous n'avons pas eu cette aide psychologique. Je ne me suis pas réadapté à la vie normale. Personne d'entre nous ne s'est adapté à une vie normale. Parce que nous avons tous vécu une vie qui n'avait rien de normal. Je suis tombé sur l'incompréhension. Personne ne voulait nous écouter : ce que nous racontions était trop énorme. On ne s'est pas réinsérés. Quand je suis revenu des camps, si je devais traverser une rue pour demander un renseignement au flic qui assurait la circulation, je ne le faisais pas, car je n'osais pas approcher un flic. Nous nous sentions à part. Personne ne s'est occupé de nous. Parce que personne n'avait compris ou ne voulait comprendre ce qui s'était passé.

Je raconte souvent le jour où je suis revenu. Il me restait donc une tante à Paris et mon grand-père à la campagne. Lorsqu'à l'hôpital militaire on m'a demandé où je voulais aller, j'ai répondu, «chez ma tante»; ça allait de soi. On nous a ramenés en chemin de fer dans ces moelleux wagons de 3^e classe qui étaient un peu durs pour nos squelettes décharnés. Ils ne s'inquiétaient pas pour nous. Le principal pour eux était de nous ramener à Paris. Nous avions une valise en bois qui nous avait été offerte par la 1^{re} armée française. Arrivés à côté de l'adresse où habitait ma tante, près de la place de la République, les soldats qui nous avaient accompagnés jusque-là ont descendu ma valise. On m'a aidé pour descendre car

je marchais avec des béquilles. Puis le soldat m'a tapé sur l'épaule et m'a dit : « Allez, salut mon gars, et bonne chance. » C'est à peu près le grand accueil que j'ai reçu quand je suis revenu ! Ma tante avait prévenu quelques personnes : « Voilà, Charles est arrivé, si tu veux le voir... » J'étais allongé sur un sofa et un ami de la famille, Monsieur Jacques, un homme adorable, est venu s'asseoir à côté de moi, et pendant qu'il s'asseyait, avant même qu'il ne termine de poser ses fesses sur son siège, il m'a dit : « Mon pauvre Charles, si tu savais comme on a eu faim ici ! » S'il avait eu faim, lui ici, qu'est-ce que je pouvais encore lui raconter ? Entre nous, pas grand-chose, et pourtant, sa femme rentrant de Bergen-Belsen était morte à l'hôpital des Invalides. L'accueil a été ainsi. Sans oublier les gens qui vous disaient : « Ah bon, maintenant, les vacances sont terminées, il faut songer à travailler. » Je suis allé travailler parce qu'il fallait manger. Il n'y a pas eu d'accueil... Non, il n'y a pas eu d'accueil.

Au point de vue médical, nous avons été soignés, j'en conviens. J'ai encore chez moi ces bons de soins gratuits, ceux qu'on donnait aux clochards amassés dans la rue. L'hiver, les flics les ramenaient à l'hôpital et on leur donnait un carnet de soins avec lequel ils pouvaient aller se faire soigner. J'ai eu la même chose. Mais pour le reste, personne ne m'a jamais dit que je pouvais reprendre des études... Il y avait des possibilités qui auraient pu s'ouvrir à moi, mais je n'en ai pas eu connaissance. Dommage, car je n'avais pas été un mauvais élève, loin de là. J'ai pourtant vu de nombreuses administrations, mais personne, vraiment personne, ne m'en a informé. Le retour a été quelque chose de moche que je préfère oublier. J'aurais tellement aimé que l'on me tende la main, mais ça ne s'est pas produit.

Il n'y avait pas de travail, on prenait n'importe quoi pour manger. Mes parents n'étaient pas revenus du camp. Notre

appartement nous avait été pris, beaucoup de monde avait disparu. Il n'y avait vraiment pas la solidarité que j'aurais espérée. J'ai ainsi fait différents métiers: j'ai vendu des espaces publicitaires dans des journaux, j'ai vendu des meubles, j'ai dû faire autre chose... J'ai travaillé dans une usine de matériel sanitaire, le travail était beaucoup plus intéressant car je participais dans la mesure de mes moyens à la création de certains matériels. Et puis, dans une usine, quand on ne sait pas très bien quoi faire d'un gars qui offre différentes possibilités, on en fait un technico-commercial. C'est le gars qui est capable d'aller à la fabrication, qui doit être capable de rencontrer un client et qu'on peut également envoyer pour un dépannage. Oui, j'ai fait ça.



Charles Baron
vendeur
de meubles
à la Foire
de Paris, 1969.

Aujourd'hui

Je ne suis pas sorti du camp. Mon problème est là. Soixante-et-onze ans se sont écoulés depuis mon retour, mais je suis toujours dans ce camp, où je suis arrivé à l'âge de 16 ans et demi. Je ne l'ai jamais quitté depuis. Les images que j'en ai conservées m'empêchent de dormir. Quand je vois mes petits-enfants et ceux des autres, je pense à tous ces gosses assassinés parce qu'ils étaient nés juifs. Je repense tout le temps à ces images. Parfois c'est dur, parfois un peu moins. Contrairement à certaines personnes, j'aimerais vous transmettre ma haine des hommes qui ont pu faire des choses aussi abominables. Ma haine des hommes qui ont pu assassiner comme ça, comme un jeu. Je ne peux pardonner cette lâcheté. Un philosophe a dit, «Pardonnez, c'est déjà oublier»; je ne veux pas oublier. Qu'est-ce que le pardon? Le pardon ne peut s'accorder qu'à quelqu'un qui vous le demande. Or jusqu'à présent, personne ne me l'a demandé. Que voulez-vous que je pardonne? La demi-heure que ma mère a passée à étouffer dans la chambre à gaz? Est-ce que je peux pardonner le temps que mon père a passé sur une table d'opération, connaissant la délicatesse des médecins SS? Non, le pardon est quelque chose de plus important, un élément essentiel de la vie selon les religions chrétiennes. Apparemment personne

n'a eu ce geste. Lorsqu'un archevêque de Paris a demandé pardon, il y a quelques années, il ne s'est pas adressé aux victimes. Il s'est adressé à Dieu. Dieu lui pardonnera toujours, mais qui a contact avec Dieu ? Pas moi en tout cas. Non, hors de question ; le pardon, c'est trop grave pour qu'on l'accorde comme ça. Je ne peux pas pardonner, je ne veux pas pardonner à ceux qui ont commis ces saloperies. Je pense l'avoir transmis à mes petits-enfants ; ce n'est pas une chose à faire, je sais. J'ai voulu leur dire qu'on peut rester un homme même dans des situations difficiles. J'en suis profondément convaincu. Je pourrais, non pas pardonner, mais je pourrais éventuellement comprendre un *Kapo* qui, dans de telles circonstances, tirillé par la faim, n'a plus un comportement rationnel, n'est plus un homme normal.

Oui, j'en veux aux Allemands qui sont à l'origine de tout cela. Il m'est aussi difficile d'avoir un brin de considération pour les Polonais ; je n'attendais rien de leur part : ils avaient une profonde culture antisémite. Pour eux j'étais le Juif qui profitait de l'occasion. Les Litvaniens, les Ukrainiens étaient bien pires ; d'ailleurs les Allemands le savaient et se sont servis d'eux pour renforcer et accentuer notre souffrance. Mais j'en veux aussi aux Français qui ont contribué à cette horreur. J'en veux à la police française pour sa docilité, pour son souci d'aller au-devant des demandes des Allemands, pour sa servilité totale, en un mot : pour ses « dégueulasseries ». Ce sont bien des policiers français qui m'ont arrêté, d'autres policiers français qui nous gardaient à Drancy et un conducteur de bus français qui touchait une prime spéciale pour nous transporter jusqu'aux wagons à bestiaux dans lesquels nous allions être déportés... Rien ne justifiait les actions qu'ils ont commises. J'ai pour ces minables un mépris absolu. Il y a une photo qui me poursuit. Lors de la préparation d'une rafle, un flic français a son bras quasiment autour du cou d'un soldat allemand pendant qu'ils sont en train d'établir des listes.

Elle a fait la couverture d'un livre, je crois. Les déclarations des ministres de Pétain ou de certains dignitaires religieux montrent leur empressement, leur précipitation. Cela devait correspondre à leurs convictions profondes. On a beaucoup parlé des fonctionnaires, des personnages importants du régime de Pétain dans les livres. Mais, que je sache, aucun livre sur la mémoire d'un simple flic qui faisait des arrestations ou les mémoires d'un conducteur des autobus de la Ville de Paris qui racontait comment ça se passait quand ils emmenaient les Juifs du camp de Drancy à la gare du départ au Bourget ou à Bobigny. Certes mon sentiment a évolué par rapport à 1946. À ces flics français, quoi qu'on puisse leur reprocher aujourd'hui, je ne peux pas leur mettre sur le dos ce qui s'est passé pendant l'Occupation, ceux-là sont morts. J'avais 16 ans, ils en avaient 25 pour les plus jeunes. De même avec les Allemands, la réponse est difficile. Quand je croise une personne d'origine allemande de mon âge, je me pose la question : « Qu'est-ce qu'il faisait à l'époque ? »

Mais je me la pose aussi à propos de certains policiers français qui ont aidé les Allemands. Cela n'enlève évidemment rien à la culpabilité des Allemands : ils ont été les initiateurs. Il n'y en a eu que deux qui un jour m'ont dit : « Je regrette. » Les autres ont préféré passer sous silence. Alors je ferai comme eux, je passerai sous silence. Par contre, je n'ai aucun réflexe germanophobe envers les plus jeunes. Je ne peux pas leur reprocher d'avoir eu des parents, des grands-parents qui se sont mal conduits. Eux ne sont pas responsables de ce que leur père ou grand-père a pu commettre. Et si j'avais rejeté un jeune Allemand, je n'aurais pas mieux valu que les nazis qui me rejetaient parce que j'étais juif. J'en reçois donc régulièrement pour parler de cette époque. À ceux qui me disent qu'ils se sentent coupables je réponds toujours : « Personne n'est coupable des actes de son père ou de son grand-père. Mais tout le monde est responsable de l'avenir. » À eux de porter

cette mémoire, de veiller et de réfléchir pour que cela ne se reproduise jamais plus. Lors d'un voyage en Allemagne, Micheline et moi avons sympathisé avec une jeune Allemande: Florentine. En 2000, elle m'a demandé d'être son témoin à son mariage avec Florian. Chaque année, le 27 avril, ils me téléphonent à l'occasion de l'anniversaire de mon évasion. Chaque année, ils viennent avec leurs deux enfants passer une semaine chez nous. Non, je n'ai pas de rancœur envers la jeune génération allemande.

Pour demain

Il est important de témoigner, de dire ce qui s'est passé, car si on ne le fait pas, c'est comme si rien ne s'était déroulé. J'ai été témoin d'une chose qui n'avait jamais eu lieu auparavant et elle ne doit jamais se reproduire. Les camps d'extermination sont une réalité invraisemblable; si on n'en parle pas, on ne peut pas l'imaginer. En outre, la mémoire des camps est tellement écrasante que parler est aussi parfois un soulagement, comme si cela nous permettait de partager avec quelqu'un le poids de ces années de souffrance. Cela fait du bien de transmettre, mais d'un autre côté, en parlant, nous réveillons en nous des souvenirs oubliés et si lourds à remémorer. Au soulagement de parler vient donc s'ajouter une souffrance assez longue à se dissiper.

Le devoir de mémoire est complexe et mériterait de grands développements. Le devoir de mémoire, c'est d'abord se souvenir des victimes: il ne faut pas que ces gens aient été assassinés comme cela pour rien. Mais le devoir de mémoire, c'est aussi, naturellement, lutter contre l'oubli. Je ne sais pas de quoi sera fait l'avenir, comment votre situation évoluera, mais n'oubliez jamais ce qui s'est passé. Si un jour vous deviez vous trouver dans une telle situation, dans la possibilité d'accomplir de telles horreurs, n'oubliez pas ce qu'ont fait les SS,

réfléchissez au destin qu'ils ont réservé aux enfants lituaniens, à la façon dont ils sont morts, eux qui n'ont pas vu le soleil se lever le lendemain.

Chaque jour, j'ai peur que cela recommence. Quand on voit l'actualité, on se dit qu'Auschwitz n'a rien appris aux hommes. La capacité d'oubli me terrifie : cette perte de mémoire qui fait que l'on entend les mêmes mots, qu'on remarque les mêmes gestes qu'il y a soixante-dix ans. Les hommes n'ont pas tiré les leçons du passé, la bêtise humaine est incommensurable. L'histoire de notre monde est une boucle. Il se trouvera toujours une entreprise qui acceptera de construire des éléments pour une machine d'extermination. Les hommes sont ainsi faits : un jour malheureusement, un fou pourrait être à l'origine de la même chose. Pas tout à fait de la même manière : je ne pense pas que l'on puisse reproduire des chambres à gaz, mais l'homme est ingénieux dans le mal : il trouvera d'autres moyens. Oui, agissez de façon que cela ne se reproduise plus jamais. Essayez de vous débarrasser de tous les attributs qui peuvent mener à commettre de tels crimes. Le racisme est un piège à cons. On sait très bien que le mot «race» ne veut rien dire. Il n'y a pas de race, mais une seule espèce humaine, indivisible. Si vous avez besoin d'une perfusion, vous pourrez recevoir du sang d'un Chinois, d'un Soudanais ou d'un Marocain s'il est du même groupe sanguin que vous. Alors que votre voisin de palier ne pourra rien pour vous s'il n'est pas de ce groupe sanguin. Ce qui me fait encore le plus mal aujourd'hui est de penser que l'on m'a arrêté et fait vivre ces trente mois dans l'enfer des camps nazis non pour ce que j'avais fait mais simplement parce j'étais né. L'antisémitisme, le racisme, le fanatisme religieux sont comme un boomerang : quand vous les lancez, il risque fort de revenir sur vous. N'ouvrez jamais la porte à ce genre de chose, vous risquez d'en être la première victime. J'espère que vous, les jeunes, saurez retenir les leçons de l'histoire mieux que les générations précédentes. C'est pour

cela que je n'ai jamais cessé de témoigner, y compris auprès des jeunes Allemands. Alors, certes, je témoigne pour tous ceux qui ne sont pas revenus et qui avant de mourir nous faisaient promettre de raconter. Mais je m'adresse aussi à vous, qui ferez le monde de demain, pour que vous vous munissiez des valeurs qui permettront de vous opposer à toute nouvelle tentative de destruction de l'humanité. La mémoire, le souvenir sont la base du combat pour la liberté. N'oubliez pas ! N'oubliez pas que la liberté n'est jamais donnée mais qu'elle se conquiert et qu'elle se défend au quotidien, parfois de façon coûteuse. Bientôt, les derniers survivants auront disparu, alors je m'en remets à vous : vous êtes l'avenir de mon passé.

*Le vent souffle sur les tombes
La liberté reviendra
On nous oubliera
Nous rentrerons dans l'ombre*

Extrait de *La Complainte du partisan*, composée à Londres en 1943 par Henri d'Astier de la Vigerie, musique d'Anna Marly.

Ma Nuit, poème autographe de Charles Baron

Le temps qui dure, MA NUIT.
Dure,
le temps qui s'écoule,
coule.
La nuit j'écoute
le temps ~~dure~~ qui s'écoule.
J'entends les heures tomber,
les minutes filer
Et ma vie passer...
Parfois je me dis "à quoi bon?"
Et je me réponds: "Tant ça
Pour avoir été
Pour avoir aimé, aimé,
Tellement, quand mon cœur et
quand les jours sont arrivés
Je pleurer, aussi!
Si peu il est vrai.
Qui importent les quantités
Puisque les larmes,
Nos ames,
sont salées.
Et nos pleurs séchés.
Je me sens un autre,
Neuf, que la nuit
longue, longue,
embrasse
Et le remplace jamais.

- - - / - - -

L'obscurité
Me cache
Et ne repasse jamais.
Je me sens un autre
Qui court après la vie;
Je suis le malade
Qui sort de la salle d'opération.
Je suis le chirurgien
Qui enfle ses poches
Je suis un autre,
Non, une Nova,
Je me cherche
Et ne me trouve pas,
Je suis le malade qui
Repousse ses souffrances
Jusqu'à n'être plus rien...
Le jour est là
Et je reste dans ma nuit

CTB

23/08/13

**L'Étoile, poème de Paul Abraham (Gérard Vernick),
dédié à Micheline et Charles Baron**

L'Étoile

*Une étoile
C'est beau une étoile...
Tant de nuits étoilées
Tant de nuits à s'aimer
Tant de nuits éclairées par un chariot d'étoiles
Chariot de mots d'amour...
Qu'il faisait beau hier d'espoir!*

*Et puis l'été
Coucher à la belle étoile
Hôtel de mille étoiles
Entendre Tino susurrer
«Tant qu'il y aura des étoiles sous la voûte des cieux...»
Et danser, danser, être danseur étoile
Ou juste pour un soir être une movie star
Qu'il faisait beau hier d'espoir!*

*Une étoile
C'est beau une étoile
C'est rare comme Bogart
C'est beau comme Garbo
Une étoile c'est génial!
C'est sublime comme Bacall
Banals les mots d'amour?
Qu'il faisait beau hier les croire!*

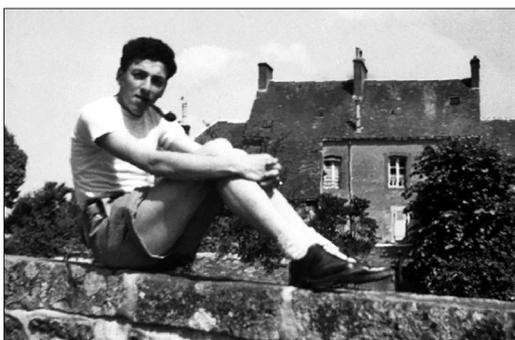
*Mais un jour, au nom de la doctrine du fou hurlant,
Nos frères, nos sœurs, ont vu d'autres étoiles,
Trabis par l'astre en tissu couleur soleil, ils sont partis
Par millions et millions étoilés et fiers de leur étoile...
Assassinés à coups de croix gammée,
Ils sont morts humiliés, détroussés, abandonnés,
Recroquevillés, brûlés par wagons entiers...
Il paraît que c'est un détail...
Prière de ne jamais oublier ce « détail ».*

*Une étoile
C'est beau une étoile...
Tant de nuits étoilées
Tant de nuits à s'aimer
Tant de nuits éclairées par un chariot d'étoiles
Chariots de mots d'amour...
Qu'il fera beau demain d'espoir!*

*Pourtant, une étoile jaune veillera, toujours épinglée dans nos cœurs,
Cousue dans la mémoire, une étoile jaune soleil,
Sur un torrent de larmes.*



Ci-dessous et ci-dessous :
Charles Baron fumant la pipe,
1946-1947.



Ci-contre à droite : photomatons
de Charles Baron, Paris,
fin des années 1940.





Micheline et Charles devant la synagogue, Paris, décembre 1949.



Photo de mariage de Micheline et Charles Baron,
Paris, 26 juin 1950.

Annie Baron
(au premier plan
à gauche),
la fille aînée de
Micheline et Charles,
devant Michèle Chatou,
fille de Jeannette
(tante paternelle
de Micheline).
À droite, Marguerite
Ziboulsky, la mère
de Micheline. Paris,
27 juin 1955.



Charles Baron sur un quai breton, vers 1970.



Charles Baron avec Léon Édouard Zeliszewski, cousin de Jacques Celiset, qui tenait le salon de coiffure *Joffo*. Il est le personnage d'Édouard dans le roman autobiographique de Joseph Joffo, *Un sac de billes* (1973), adapté au cinéma en 1975 et 2017.

Il est aussi le plus ancien camarade de déportation de Charles : apprenti dans le salon de coiffure de son père avant son arrestation, Léon tondit les cheveux à Charles au camp de Drancy la veille de sa déportation.



Charles Baron lors d'une visite au camp d'Auschwitz II-Birkenau avec Henri Wolf (devant, déporté par le convoi n°26, le 31 août 1942), et René Benbassat (à droite), 1975.

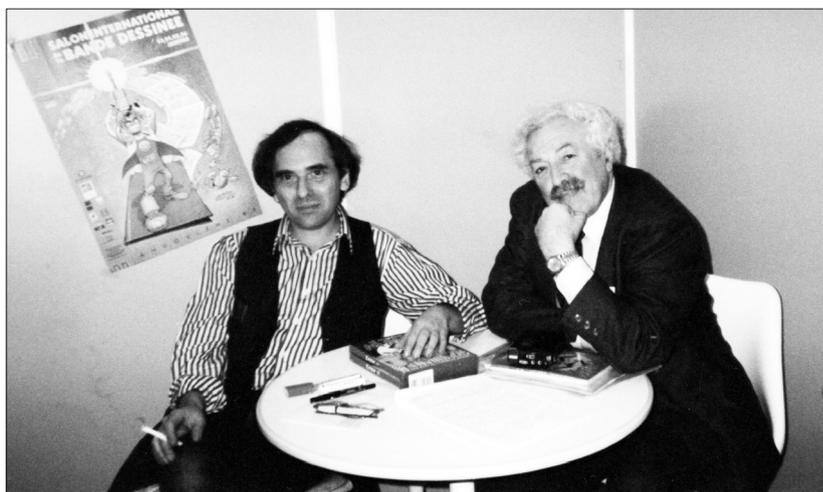


En sortant de la synagogue, fin des années 1970. Tous ces hommes ont été déportés par les nazis parce que nés juifs. 1-Serge Czarny (tatoué à Birkenau peu après Charles); 2-Charles Baron; 3-Addy Fuchs; 4-Léon Édouard Zeliszewski; 5-Nathan Prochownik; 6-Maurice Aubrejean; 7-Milo Adoner; 8-Henri Pudeleau.





Charles Baron (à g.) avec ses amis déportés en tenue de soirée, de g. à d. : Addy Fuchs, Henri Pudeleau, Ida Grinspan, Léon Zeliszewski, Henri Wolf et Milo Adoner.



Charles Baron avec Art Spiegelman, l'auteur de *Mauss*, 19^e Salon international de la bande dessinée d'Angoulême, janvier 1992.



Charles Baron avec sa fille, Odile, devant le monument aux morts de La Celle-Bordes (de nos jours, Yvelines), où il a fait graver le nom de son oncle maternel Armand Tzigler. Né à Paris le 24 mars 1919, il a été déporté avec son épouse Renée, née Raffael le 10 décembre 1924 à Paris, par le convoi n° 76 du 30 juin 1944 à destination d'Auschwitz où ils furent assassinés.



Photo ci-contre : le couple s'était marié le 24 février 1944 à Pau.



Photos de la remise à Charles Baron de la médaille de chevalier de l'ordre de la Légion d'honneur par le président de la République François Mitterrand, place Charles-de-Gaulle (anc. place de l'Étoile), Paris, 8 mai 1994.



Photo de famille devant l'Arc de Triomphe lors de la remise à Charles Baron de la médaille de chevalier de l'ordre de la Légion d'honneur, 8 mai 1994. De g. à d. : Charles Baron, son épouse Micheline, Johanna Carvais, Mathieu Cheny derrière Annie Carvais-Baron, son mari Robert et leur fils Shaun. Devant à g. : Odile Cheny-Baron agenouillée avec sa fille Charlotte.

Micheline et Charles Baron lors de la remise de sa médaille d'officier de l'ordre de la Légion d'honneur dans les salons de l'Hôtel des Invalides, Paris, VII^e arr., 10 juin 2016.



Postfaces



Odile Cheny-Baron avec son époux Gérard, 2022.

Postface d'Odile Cheny-Baron, fille de Charles et Micheline

Mon père Charles Baron, le grand, l'immense Charles Baron, aussi immense que le vide de son départ a laissé.

Je suis née douze ans après la guerre, douze ans après son évasion. Mais les camps nazis, j'ai toujours vécu dedans. Comme pour beaucoup d'enfants de déportés, la Shoah faisait partie intégrante de mon enfance. Les copains de papa étaient tous d'anciens déportés, pas moyen d'y échapper. J'étais tellement dedans que je ne voulais pas lui demander de détails sur cette partie de sa «non-vie», sur ses parents et sur mon grand-père maternel arrêté lui aussi par la police française et mort en déportation.

Les souvenirs de mon enfance sont ceux d'un père tout le temps en train de lire ou d'écrire. Il lisait en regardant la télé et en écoutant la radio (les trois en même temps), en marchant dans la rue. Il s'endormait partout, avec toujours un livre à la main. Il avait gardé cette habitude des camps de dormir debout n'importe où et n'importe quand, sauf la nuit dans son lit ou ses cauchemars le poursuivaient.

Je crois, je sais n'avoir jamais rencontré un homme aussi intelligent et curieux de tout avec de plus, un humour dévastateur. C'était un boulimique de tout, musées, expos, cinémas, villes et pays à découvrir. Le grand jeu de mon fils était d'essayer de le coller en lui posant des questions sur tous les sujets possibles mais il n'a jamais réussi, il avait toujours les réponses. Je sais qu'avant son arrestation, il était un élève extrêmement brillant, avec des prix d'excellence. Je me dis que le monde aurait peut-être été meilleur s'il avait pu poursuivre ses études. Mais à son retour, la famille qui lui restait n'a pas voulu ou pu lui permettre de reprendre où il en était de son cursus. Sa tante, épouse de maroquinier, l'avait rapidement mis au travail, manuel –lui qui l'était si peu–, car il était hors

de question de le loger et le nourrir sans contrepartie. Il nous avait raconté qu'un jour chez sa tante où les gens défilaient pour voir le «rescapé», quelqu'un qui n'avait pas été déporté lui avait dit: «Mon pauvre Charles, si tu savais comme on a eu faim.». Et il nous disait désespéré: «Que voulais-tu que je lui réponde si lui avait eu faim!»

Je me souviens aussi du premier voyage que nous avons fait en Pologne, ma sœur, mes parents et moi. C'était en 1990, un tour des camps nazis. Il y était retourné souvent pour accompagner des élèves, pour des voyages mémoriels ou pour voir les Allemands qui les avaient sauvés, Fred Sedel et lui. Ça s'était toujours bien passé, ils étaient heureux de voir comment papa s'en était sorti, jusqu'au jour où ces braves gens sont morts et où l'accueil de leurs enfants n'a pas été le même. Lors de ce voyage de 1990, nous avons commencé par Auschwitz-Birkenau où papa nous expliquait le fonctionnement ainsi qu'aux autres membres du groupe. Mais le camp le plus marquant, traumatisant a été celui de Majdanek car le camp a été libéré par une attaque surprise des Soviétiques en juillet 1944 et les Allemands n'ont pas eu le temps de le dynamiter. Il est donc presque intact et en état de fonctionnement. Il y a une énorme montagne de cendres humaines, et surtout il y a les chambres à gaz avec les traces sur les murs bleutés des griffures laissées par les personnes étouffant, les fours avec à l'époque des cendres et des ossements, le tuyau qui passait au-dessus de ces fours pour chauffer l'eau de la baignoire de la salle de bain adjacente...

En sortant de là, papa s'est littéralement écroulé à genou, par terre, en sanglotant et répétant «Pourquoi je suis revenu? Pourquoi je suis revenu?»

Nous étions toutes les trois désemparées, je n'avais jamais vu mon père s'écrouler.

Quand il nous y a ramenés avec les enfants en 2006, le camp avait été «aseptisé».

Voilà, je pourrais continuer encore longtemps, j'ai tellement de questions à lui poser, il me manque tellement...

Juste une dernière anecdote: habitant en Bretagne, ma fille était scolarisée dans un établissement privé catholique où papa allait régulièrement parler aux élèves –il les a même accompagné à Auschwitz. Lors de l'une de ces rencontres, il y avait dans la salle où il témoignait de nouveau devant des élèves rassemblés, un grand Christ accroché au mur au-dessus de l'estrade où se trouvait papa. Le principal du collège s'est inquiété de savoir si ça le dérangeait. Papa a alors répondu: «Entre deux vieux juifs, on aura sûrement quelque chose à se raconter.»



Charles et Micheline avec leur premier arrière-petit-fils, Benjamin, enfant de leur petite-fille Johanna et de son époux Pascal Palut, Paris, 2016.

Postface de Johanna Carvais-Palut, petite-fille de Charles et Micheline

Il avait l'élégance surannée des hommes d'un autre temps, qui troquent volontiers les ceintures pour des bretelles et les cravates pour des nœuds papillon. Le chapeau en feutrine à l'imprimé tartan, qu'il soulevait par galanterie pour saluer, se mariait parfaitement avec sa moustache épaisse et son indémodable imperméable. Son allure altière et sa stature imposante lui donnaient un certain charisme. On ne pouvait pas le croiser sans le remarquer. Il tentait toujours, de surcroît, quelques bons jeux de mots avec une pointe d'humour.

Je pourrais décrire sa curiosité, sa soif de connaissance, sa profonde humilité autant que son envie compulsive de lire les prospectus, sa tricherie non assumée mais répétée aux jeux de cartes ou sa démarche d'une lenteur ahurissante. Je pourrais décrire l'homme qu'il était en choisissant des biais, mais j'arriverai toujours à la même conclusion. Il n'était pas là où on l'attendait ou plutôt il était là où on ne l'attendait pas. Il venait d'une famille modeste issue du monde agricole, alors qu'il se rêvait pilote et intellectuel. Il voulait être rigoureux mais il était incroyablement tête en l'air.

Je pourrais raconter ici de nombreuses anecdotes sur les liens qui unissent une petite fille et son grand-père. Je pourrais relater mille shabbats, et autant de discussions. Je choisis ici de raconter l'importance de la transmission. Il a consacré sa vie à témoigner. Il racontait son histoire inlassablement dans les collèges, les lycées et les commissariats puisque c'était un policier français qui l'avait arrêté en 1942. Il avait tenu à m'amener à Auschwitz au mois de février, l'année de mes 16 ans, pour que je projette ce qu'il avait ressenti de la Pologne hivernale au même âge. Et pour ce qui est du reste d'humanité qu'il cherchait désespérément là-bas, il m'avait dit : « Il fallait choisir entre prendre un café, aller aux toilettes ou prendre une douche et

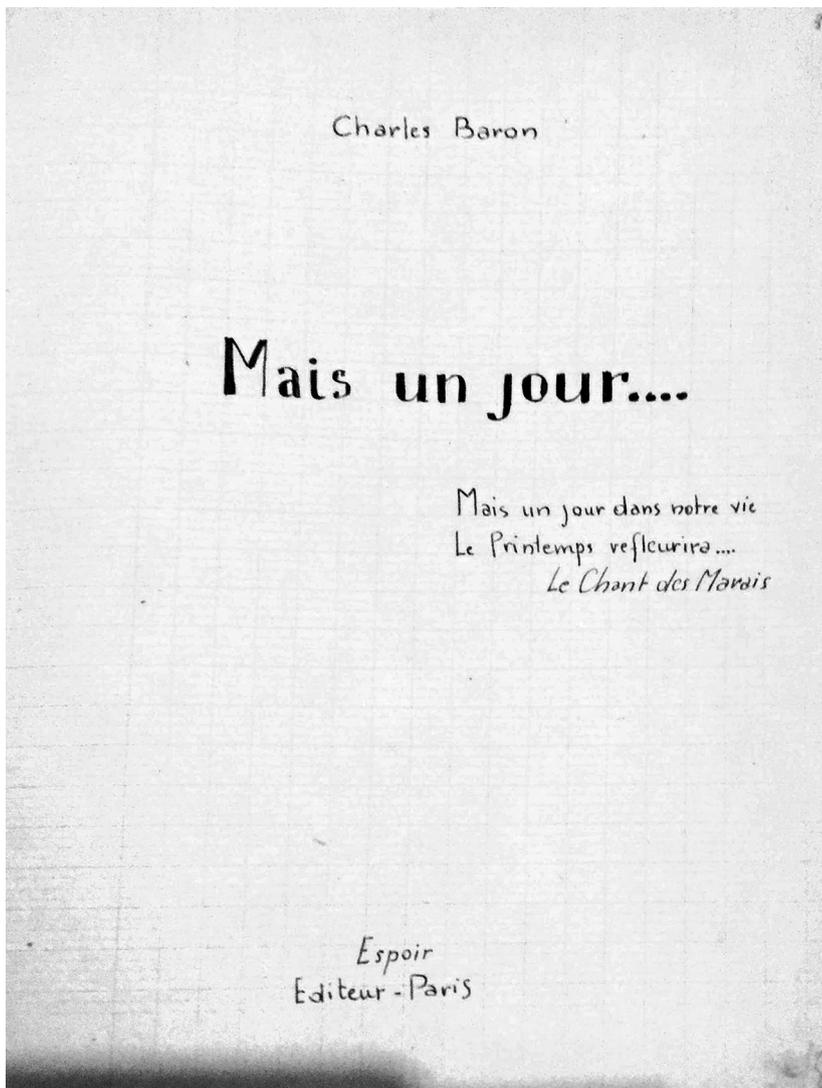
moi je choisissais toujours la douche parce que c'est ce qui nous différencie des animaux, c'est ce qui fait que nous restions des êtres humains.» Pour survivre à cet enfer, il fallait de la chance et il fallait des chaussures pour marcher dans la neige. Il dormait la main crispée sur ses chaussures qu'il coinçait sous son oreiller pour que personne ne les lui vole. Lors de ces deux jours, seule avec lui, nous avons notamment parlé de ma légitimité à transmettre lorsqu'il ne serait plus là. De quel droit pouvais-je parler en son nom, de la sélection, du travail forcé, de la mise à mort de «ses petits lituaniens» comme il les appelait? Il m'a dit que j'avais le droit de raconter ce qu'il avait vécu, que j'avais moi-même été le témoin de son témoignage.

Quelques jours avant d'écrire cette postface, mes yeux se sont posés par hasard sur la table de nuit de mon grand garçon de huit ans, le seul de ses arrière-petits-enfants à l'avoir rencontré. À côté de la lampe de chevet, trône deux livres de poche en cours de lecture et un dictionnaire. Quand je lui ai demandé pourquoi il avait mis le *Petit Robert* près de son lit, il m'a répondu le plus naturellement du monde: «Je cherchais la définition d'amphibien.» Et moi, j'ai pensé à mon Lali qui me répétait: «Quand tu ne sais pas, Johanna, le dictionnaire est ton meilleur ami.»

Annexes

Annexe 1

Manuscrit autographe (extrait) de son évasion
rédigé par Charles Baron le 11 octobre 1946 à Paris



Page de titre du manuscrit de Charles Baron
sur son évasion rédigé en 1946.

(1)

« Mon petit gars, il n'y a pas à dire... Il faudra essayer de fuir si une prochaine attaque se produit. On ne peut pourtant pas se laisser abattre comme des lapins...
 — Tu as raison Fred ; tant qu'à faire, autant être tué par une balle des sentinelles SS que par un projectile américain... »

La veille au soir, les derniers gardiens du camp, affolés par la rapide avance de la troisième Armée Américaine sur Munich, nous avaient entassés dans des wagons à bestiaux et des wagons à ciment.

« Nach Tyrol » avaient-ils dit.

Pendant vingt-quatre heures dantesques, nous avions chargé des vivants, des moins vivants, des presque-morts, des agonisants, et parfois des cadavres, sur des plates-formes mobiles que des "Bull-dogs" traînaient jusqu'au train d'évacuation.

Des squelettes vivants périrent dans l'incendie du camp, allumé par les SS pour détruire les traces de leurs crimes ; par contre, des morts furent sauvagement piétinés et frappés, car ils ne se levaient pas, (et pour cause) au commandement "Alles raus".

Les Kapos, nos anciens maîtres, rendus fous par les nouvelles de la guerre, et craignant les représailles

Manuscrit de Charles Baron sur son évasion du train d'évacuation le 27 avril 1945, rédigé le 11 octobre 1946, page 1.

que nous allions inévitablement croquer après la Libération
 nous hantais, comme si les séries dont ils nous
 abreuvèrent pouvaient arrêter la marche des événements.
 Hans, l'Oberkapo du Lager III, un Allemand blond aux
 yeux petits et méchants, porteur du triangle vert, se
 distinguait particulièrement, s'acharnant sur les
 plus faibles parmi les faibles, avec au fond des puelles
 un petit éclat de sadisme. Je gardais en souvenir,
 pendant plus de trois semaines après mon évasion,
 la trace d'un coup de crache reçu de lui alors
 que je transportais un de mes meilleurs camarades
 Henri Scialoy, à qui des plaies infectieuses interdisaient
 tout mouvement.

Ne voulant pas me séparer d'Alfred Sedel, dit
 Fud, un médecin parisien avec qui je m'étais lié,
 je me forçais à travailler autant que lui au
 "nettoyage" du camp.

Il faisait déjà nuit. Le Lagerführer jeta un
 dernier coup d'œil sur l'allée centrale où étaient
 rassemblés près de quatre cents cadavres, puis hurla
 un bref "jetzt, los..." Le Kriechmeister SS rengaina
 son revolver encore fumant — car il s'occupait de
 faire la chasse à ceux qui essayaient de se disi-
muler afin de se soustraire au triste sort qu'ils

Manuscrit de Charles Baron sur son évvasion du train d'évacuation
 le 27 avril 1945, rédigé le 11 octobre 1946, page 2.

devaient les attendre. ⁽¹²⁾ rassembla les éléments ^{de garnison} puis en colonne par trois nous prîmes le chemin du train.

Pendant d'une crèche faite ^{à l'échelle} dans le ^{dernier} camp, et allant à travers champs jusqu'à la voie ferrée. Une sentinelle tous les cinquante pas le marquait →

← Malgré l'obscurité profonde et une proposition de fuir, je ne tentai pas de fuir. Ou Aller ? chez des Allemands ? Dangereux ! Vers les Américains Problématique.

Rapidement, nous fûmes entassés dans un wagon ouvert, destiné au transport du ciment. Les gardes SS avaient à leur disposition une ~~voiture~~ très vieille voiture de troisième classe.

Néanmoins, tous les deux wagons, un gardien était commis à notre garde. La voiture qui nous suivait en avait deux, car elle contenait le "ravitaillement" pour notre voyage.

Une série d'à-coups, suivie d'un léger tremblement nous indiqua que le convoi débravait sur le docteur Sedel, j'essayai de me réchauffer en étendant sur mes pieds une couverture trouée, poussiéreuse et sale que j'avais réussi à emporter.

Manuscrit de Charles Baron sur son évasion du train d'évacuation le 27 avril 1945, rédigé le 11 octobre 1946, page 3.

d'être pouvant trouver le sommeil, nous écrivâmes
 le sort de nos malheureux camarades évacués la veille
 au soir, dans les mêmes conditions : des chasseurs
 américains se croyant en présence d'un transport
 de troupes allemandes, avaient attaqué et fait près
 de deux cents victimes.

Puis, brisé par la marche ridiculement lente du
 train, et le halètement régulier de la locomotive, je
 m'endormis.

Le jour se montrait lorsque je m'éveillai,
 courbaturé et affamé. Je sentis alors qu'il pleuvait.
 Une petite pluie fine, tiède, douce et transperçante.
 Nous n'avancions plus. À côté de moi, deux cadavres
 déjà ~~faits~~ violets; en face deux autres...

J'eus soudain froid et me levai : nous étions station-
 nés à la lisière d'un bois de bouleaux. Entre les arbres
 et nous une seconde voie sur laquelle arrivait un train
 de marchandises qui stoppa face au notre.

Avec la lumière du jour, la vie - non, le mouvement
 revint. Tous ceux qui le pouvaient se mirent debout.

Avec l'aide par deux déportés hongrois, je mis un
 peu d'ordre dans notre prison roulante. Nous
 rangeâmes les morts dans un coin et les recon-

Manuscrit de Charles Baron sur son évasion du train d'évacuation
 le 27 avril 1945, rédigé le 11 octobre 1946, page 4.

Annexe 2

Tapuscrit du récit de son évasion par Charles Baron

Mon petit gars il ^{faudra} ~~essaie~~ essayer de fiche le camp si une prochaine attaque se produit... On ne peut pas se laisser abattre comme des lapins...

— Tu as raison Fred, tant qu'à faire autant être tué par un boche que par un Américain..."

Hier soir, 26 Avril 1945, les derniers gardiens du camp de ^{51 est} concentration de ^{Kaufing} ~~la~~ ^{avec des nombreux dépendances de Dachau, situés à 50 km (Haut)} ~~la~~, affolés par la progression rapide des armées américaines ~~qui~~ ^M nous ont entassés dans des wagons à bestiaux et à ciment. "Nach Tyrol," ont-ils annoncé.

Pendant vingt-quatre heures dantesques nous avons chargé des malades, des impotents, des agonisants, ~~à~~ ^{et} parfois même des cadavres sur des plates-formes mobiles que des "bull-dogs" traînent jusqu'au "train d'évacuation".

Des squelettes vivants périssent dans l'incendie allumé par les S.S pour détruire les traces de leurs crimes; des morts sont sauvagement frappés car ils ne se lèvent pas (et pour cause) au commandement "Alles'raus".

~~Les~~ Les Kapos, nos anciens maîtres, rendus fous par les nouvelles de l'avance alliée ~~ils~~ craignent les représailles que nous exerçons inévitablement après la Libération, nous brutalisent comme si les sévices dont ils nous abreuvent pouvaient arrêter la marche des événements.

Hans, l'Oberkapo du Lager 3, un Allemand blond aux yeux petits et méchants, triangle vert, se distingue particulièrement, s'acharnant sur les plus faibles avec, au fond des prunelles, ~~le~~ ^{un} petit éclair de sadisme que nous lui connaissons, hélas, trop bien.

*pour un...
par le...
1*

mettre en suite de la page I

Je garderai, pendant plus de trois semaines après mon év-
sion, la trace d'un coup de cravache reçu alors que je ~~transporte~~ em-
porte de mes meilleurs camarades, Henri Sclary, à qui des pleues infectieuses
interdisent tout mouvement.

Ne voulant pas me séparer d'Alfred Sedel, surnommé Fred, un
médecin parisien avec qui je me suis lié, je me force à travailler au-
tant que lui au "nettoyage" du camp.

Il fait déjà nuit. Le ~~lagerführer~~ jette un dernier coup
d'oeil sur l'allée centrale où sont entassés près de quatre cents ce-
daves, puis émet un bref "Jets los .." Le Knechmeister SS rengaine
son revolver encore fumant - il fait la chasse à ceux qui essayent de
se soustraire au sort qu'ils doivent attendre - et rassemble les é-
léments valides, ~~par~~ En colonne par trois nous prenons la direction
du train.

Partant d'une brèche faite dans les barbelés du camp, un sen-
tier chemine à travers ~~champ~~ jusqu'à la voie ferrée marquée tous les
cinquante pas par une sentinelle. Malgré l'obscurité profonde et une
suggestion de Fred, je ne tente pas de fuir. Où aller ? Chez des Alle-
mands ? Dangereux. Vers Les Américains ? Problématique. x

Rapidement, nous sommes ~~passés~~ ^{entassés} dans des wagons à ciment.

Les gardes SS ont à leur disposition une très vieille voiture de troi-
sième classe. Néanmoins tous les deux wagons, un soldat reste commis à
notre surveillance. ^{Dans} La voiture qui suit la nôtre ^{il y en a} ~~est composée~~ deux car elle
contient le "ravitaillement" pour notre voyage. Une série d'à-coups, à
^{laquelle succède} ~~suivie~~ un léger tremblement, nous indique que le convoi démarre.

Mercredi contre Fred, j'essaye de me rechauffer en étendant sur mes pieds
une couverture trouée, pouilleuse et sale que j'ai réussi à emporter.

Ne pouvant trouver le sommeil, nous ^{longuement} évoquons le sort de nos malheureux camarades évacués la veille au soir, dans les mêmes conditions : des avions américains, se croyant en présence d'un transport de troupes allemandes, ont attaqué et fait près de deux cents victimes. Puis, bercé par la marche ridiculement lente du convoi et le halètement régulier de la locomotive, je m'endors.

Le jour se montre lorsque je m'éveille, courbaturé et affamé. Il pleut : une petite pluie fine, tiède, douce et pénétrante. Nous n'avançons plus ... A côté de moi, deux cadavres déjà violets ; en face deux autres. J'ai soudain froid et me lève ; nous stationnons à la lisière d'un bois de bouleaux. Entre les arbres et nous une seconde voie sur laquelle, peu après, un train de marchandises stoppe ^{le long} ~~sur la voie~~ du nôtre. Avec le ^{soleil} ~~train~~, la vie et le mouvement reviennent. Tous ceux qui le peuvent encore s'affairent. Aidé de deux déportés hongrois, je mets un peu d'ordre dans notre prison roulante. Nous rangeons les morts dans un coin et les recouvrons d'une couverture. J'en profite pour en dépouiller un de ses galoches en cuir et les chausser : les semelles de bois des miennes ne sont plus qu'un souvenir.

Il est peut-être neuf heures du matin. ^{le transport} ~~le train~~ n'a pas bougé depuis le milieu de la nuit et la locomotive nous a quittés alors que les étoiles brillent encore dans le ciel. Nous sommes tous affalés sur le plancher, encore saupoudré de ciment, du ^{tombeau} ~~trou~~ ; les plus courageux s'épouillent ; un typhique râle, un autre réclame à boire. Un ronronnement sourd qui rapidement devient énorme trouble notre paix relative et par delà les nuages surgissent des avions américains "Thunderbolt". Ils se mettent en position d'attaque, puis se laissent tomber sur la voie ferrée en crachant le feu par tous leurs canons : Les projectiles s'é-

crasent contre les têtes avec un bruit mou. Des cris de terreur jaillissent. Grâce à un Lituanien débrouillard qui ouvre la porte de notre geôle, la plupart des occupants sautent sur le sol et se cachent dans les fossés environnants. Les SS guère plus rassurés courent vers l'abri des arbres.

Heureusement, après deux piqués qui causent quelques morts, les chasseurs disparaissent. Et nous avons l'explication de l'attaque: le convoi voisin est un train de munitions pour la Wehrmacht que sa position entre le bois et nous protège. De quelque manière qu'il soit attaqué nous recevrons les belles à sa place !

A grands cris et coups de crosse de fusil, les gardes nous font réintégrer notre prison. Quatre Haeflingue qui tentent l'évasion sont rattrapés. On distribue alors un pain de 1.200 grammes pour six et un fromage de 60 grammes pour deux. Grâce à Fred, je reçois un supplément d'un neuvième de pain et un tiers de fromage pour le travail de "Stubendienst" effectué avant l'attaque. Depuis trois jours nous n'avons rien mangé.

Il ne bruite plus. Assis dans un coin du wagon, près ^{du} tas de cadavres qui s'agrandit d'heure en heure et émet des odeurs nauséabondes, Fred, Léon Raschin de Liège, un Parisien dont je ne me rappelle plus rien sinon sa haute taille et son accent faubourien prononcé et moi tenons une sorte de conseil de guerre; ^{nous} comptons une nouvelle attaque aérienne pour tenter une évasion en commun.

Un S.S. circule le long des voitures pour vérifier la fermeture extérieure des portes; entendant la gravier du ballast crier sous ses pas nous nous taisons. Les pierres cessent de gémir, la barre extérieure grince, il y a un craquement sec, le garde jure un peu...

Je me lève pour détendre mes membres engourdis et en profite pour jeter un coup d'oeil par dessus la rembarde : tout est calme, les sentinelles discutent en cassant la croûte et plaisantent : j'entends nettement des éclats de rire venant de leur direction.

Un appel m'arrache à ma contemplation.

"~~En~~ Baron... Est... Est..."

- Qui m'appelle ?

- T..., ton chef de bloc ..."

En effet, j'aperçois sa tête mince, coiffée d'un large ^{dépassant le rebord} béret, ~~sur le rebord~~ du wagon voisin.

" Qu'y a t-il ?

- Baron ... Quelle sorte de pantalon as-tu ?

- Un "civil" ? ~~Un "civil" ?~~

- Veux-tu le changer contre le mien qui est rayé ?

N'importe comment tu ne peux songer à partir, tu es trop faible...

- Je regrette T...! je ne peux pas ... Je ne veux pas... je peux en avoir besoin moi aussi...

- Mais ta veste est rayée... !!

- La vôtre ne l'est pas... Voulez-vous changer avec moi ?"

Sur cette réplique, je lui tourne le dos. Je n'ai plus peur de lui ; son grade ne m'effraie plus et nous ne sommes pas dans le même wagon !!! Bien que, comme Blockeltester, son attitude envers moi out toujours été convenable.

Je retourne près de mes camarades qui discutent encore, grognant contre celui qui, voulant s'évader, désire mettre toutes les garanties de son côté à mon détriment, quoiqu'il n'ait guère plus de chances que moi de réussir.

Pu à peu le silence s'empare de nous ; quelques uns som-

noient, d'autres les yeux grands ouverts rêvent à cette Liberté si proche qu'ils ont entrevue sous la forme d'avions les mitraillent.

Tout est paisible. Le drame se déchaîne avec une soudaineté terrifiante : les premières balles frappent les wagons avant que nous puissions entendre le crachotement des mitrailleuses couvert immédiatement par le rugissement assourdissant des moteurs. Au dessus de nos têtes voltigent des petits paquets de terre et de gravier arrachés au ballast. C'est la terreur : les mourants eux-mêmes se redressent. Les valides se ruent sur la porte : fermée hélas ! D'autres, pratiquant la méthode de l'autruche, se couchent^b face contre la plancher.

Les assaillants remontent en chandelle, puis attaquent à nouveau. ^{A un} ~~de~~ ^{D'un} ~~de~~ ^{village} ~~de~~ ^{situé à quelques} ~~de~~ ^{mètres} ~~de~~ ^{de la voie ferrée,} ~~de~~ ^{un canon} ~~de~~ ^{de la F.I.A.K.} sans doute manœuvré par les jeunes gens de la H.J. et du B.D.M. leur répond. Le ciel d'un bleu intense se mouchette de flocons blancs et noirs. Nous suivons avec angoisse les manœuvres des avions. A chaque piqué, des cris d'effroi, des supplications envers un Dieu inclément ^à ~~des~~ sanglots montent de nos wagons.

Le tir des Américains se fait plus précis. De nombreux déportés sont blessés, d'autres tués. Seul, au milieu de ces hommes hagards et fous de peur, Fred reprend son sang-froid ; il réalise la dramatique situation, appelle un jeune lithuanien que sa fonction de Stubendienst au camp a conservé plus solide que nous, lui enjoint de sauter par-dessus le rembord et ^à ~~à~~ ^{le} ~~le~~ ^{loquet} ~~le~~ ^{extérieur} si malencontreusement bloqué par la sentinelle. Profitant d'une accalmie, nous l'aidons à le faire avec le pou^{ce} ^{de} ~~de~~ ^{qui} ~~qui~~ nous reste ~~reste~~. A peine a-t-il atteint le sol que la troisième attaque se produit. J'entends distinctement dans la voiture voisine le choc sourd des corps tombant sur le plancher. Ses cris deviennent plus aigus, les gémissements plus forts. C'est la ruée sur la porte qui résiste.

Tapuscrit de Charles Baron sur son évasion, page 6.

Les plus agiles se collent contre la paroi du wagon comme si le bois qui la constitue pouvait les protéger contre les projectiles. Autour de Fred se pressent ceux qui, parce qu'il a manifesté de la présence d'esprit, le considèrent comme l'homme qui les sauvera.

Après des secondes qui nous paraissent des éternités, les mitrailleuses cessent de cracher la mort sur nous et ^{la} portent leur effort sur le canon de D.C.A. dont le tir se révèle vraiment inefficace.

De l'extérieur ne parvient nettement la respiration haletante du Lithuanien s'efforçant de soulever la barre qui maintient la porte close. Il s'échame, ne voulant pas entendre les cris et les appels des Kapos, blockaeltesters et autres scélérats des SS bien abrités dans les fossés de drainage d'un champ voisin. ^{Il s'échame,} Los ... Zurück, menschenkind Im wagon, schnell !!! Bleibt alle ruhig !!!!... "Il n'écoute que les encouragements que nous lui prodiguons. Un craquement, la chute d'un corps métallique sur le gravier, nous avertissent de sa réussite. La porte s'ouvre et laisse passer un flot de déportés. Quelques-uns ayant préjugé de leurs forces s'écroulent sur le ballast et ne bougent plus.

Je saute à mon tour, calmement, posément, en faisant attention de ne pas atteindre les corps étendus sur le ballast. Les Kapos hurlent de rage en nous voyant enfreindre leurs ordres et braver leurs menaces mais ~~ils~~ n'osent se hasarder hors de leurs trous. A peine un fossé m'a-t-il offert son refuge que les avions reviennent ; ils visent juste, atteignant le convoi de la Wehrmacht mais en arrosent au passage le wagon que je viens de quitter. Je l'ai échappé belle !!! Mais mes pauvres camarades invalides. Et Scinky ? Le malheureux ... Tous ceux qui attendent cet instant depuis deux ans, trois ans ou plus, blessés ou tués par leurs libérateurs !!!!!

Je pense encore à ces Juifs hongrois, lithuanien et polonais

échappés des ghettos et des camps créés pour eux par la "Herrenrasse" et qui, après la première attaque, remarquant l'étoile qui ornait les ailes des chasseurs américains, la comparèrent à l'étoile de David que les allemands, par dérision avaient peinte sur toutes les pièces de leurs vêtements !!!

Profitant d'un répit je fais le point de la situation. Plus d'une centaine d'Heftlingue est répandue à travers champs ; nos bourreaux fous de terreur, courent d'un arbre à un fossé, ~~du~~ fossé à un autre arbre. Je m'arrête de ramper, comme je le fais pour offrir une cible moins visible, et recherche des visages connus. J'aperçois Fred à une quarantaine de pas de moi. Il me voit presque en même temps ; nous rapprochons et échangeons rapidement : " Alors, Charlie ... ? - On y va, Fred ! " Puis nous quittons nos positions pour courir le Grand Aventure. Plusieurs fois nous nous plaquons à terre : les Américains voyent tant d'hommes égaillés le long de la voie ferrée, et se croyent en présence de soldats nazis appartenant au convoi de la Wehrmacht, nous pourchassent. Les avions tournent en un carrousel infernal : le train .. le canon de D.C.A. ... les fugitifs ... le convoi... la D.C.A. ... les fugitifs ...

Nous sommes peu éloignés du village lorsque nous sentons la terre trembler après une détonation assourdissante : la réserve de munitions de la pièce de F.L.A.K., atteinte par une série de coups au but, saute. Un champignon de fumée noire et dense s'élève rapidement. Le canon se tait.

Des déportés, ivres de ne plus se sentir surveillés, pressés par la faim qui annihile en eux tout raisonnement, se précipitent dans les vergers et les demeures des paysans afin d'y satisfaire leur pressant besoin de nourriture. Ces malheureux sont capturés dès que les SS

Désormais, la Liberté est une réalité pour nous. Sur cette pensée encourageante nous disparaissions dans l'ombre des premiers arbres du bois que nous avons enfin atteint.

Après un quart d'heure de marche harassante - nous enfonçons dans dix centimètres d'épaisseurs de mousse ou contour-nons des amas d'arbres abattus et pourris - Fred, fatigué, propose une halte afin de reprendre haleine et examiner la situation. Un endroit propice est vite découvert. Assis au sommet d'une légère éminence nous pouvons tout observer autour de nous, sans pour cela être visibles. ~~l'herbe~~^{l'herbe} abondante et drue sert de sièges et le tronc d'un chêne de dossier.

Fred aussitôt installé enserre ses genoux avec ses bras, pose son menton dessus, et m'écoutant discourir s'endort. Je cesse de parler et essaye de l'imiter. Trop nerveux, je n'y arrive pas. En désespoir de cause je monte la garde : chaque frémissement des feuilles, chaque passage d'animaux, chaque craquement ~~insolite~~ irrite mes nerfs déjà à bout. Plusieurs fois, à trente pas de nous en contrebas, passent des SS l'œil fureteur, l'oreille aux aguets, le doigt sur la gachette du fusil et qui hurlent : "los ! schweine, raus, sonst werde ich euch erschliessen" Heureusement, quelques troncs énormes nous cachent à leur vue.

J'ai quelques vellétés d'obéir à leurs injonctions : la faim, la peur, ~~Peur~~ de tout et peur de rien ! Mais chaque fois que cela me vient à l'esprit, il me suffit de regarder Fred, dormant comme un enfant, sans penser - je serai ^{peut-être} plus près de la vérité en ~~écrivant~~^{écrivant} : sans vouloir penser - au danger qui rôde autour de nous, pour les chasser.

J'ai l'impression qu'il est quatre heures de l'après midi lorsqu'il se réveille. Les SS ne ^{peuvent} plus aux environs et je n'entends plus résonner leurs hurlements rauques. Très assourdis les échos de l'attaque du convoi de la Wehrmacht et du train de déportés - protection, nous parviennent. Une attaque qui dure six heures !!! Que reste t-il de nos camarades et quels moments atroces ont-ils dû endurer !!! Sciaky, Raczkin et tous ceux qui partagèrent notre captivité vivent-ils encore ?

Avec les premières effluves de la Liberté, la faim se fait plus présente. Les deux cents grammes de pain noir et les 30 grammes de mauvais fromage, seule nourriture ~~en~~ ^{en} trois jours, sont depuis longtemps oubliés. Je décide Eved à quitter notre refuge ~~et~~ ^{pour} aller au plus vite à la rencontre des Alliés qui, d'après l'intensité du grondement du canon, ne doivent plus être éloignés. Nous nous traînons jusqu'à un champ en friche inondé de soleil. Epuisés nous nous allongeons sur le sol et faisons sécher nos vêtements encore trempés par la traversée du ruisseau. Eved a dans ses poches quelques bandes de gaze et un tube de désinfectant à moitié plein. Après avoir repris haleine, il nettoie nos plaies et les pense. Pendant qu'il s'occupe de mon pied, je jette un coup d'œil sur la route poussiéreuse qui s'étend 500 mètres en contrebas et sursaute

! des déportés, une douzaine peut-être, avancent en direction d'une ferme dont je n'aperçois que le toit, cachée qu'elle est par des arbres. Ils ont les mêmes désirs que nous : manger, se cacher ! Nous attendons un quart d'heure et sommes presque prêts à les rejoindre - sûrs que les paysans leur ont offert asile - mais hélas nos camarades ressortent en rang sur trois accompagnés d'un garde SS.

* Habitues à la discipline des camps, ils ne réfléchissent pas à
 L'air hag, suivant

*mettre en suite de * à la page précédente*

à ce qu'ils sont douze contre un et possèdent l'avantage numérique. La seule vue de l'uniforme détesté et craint les terrorise. Les paysans bavarois les ont capturés et remis à leurs bourreaux.

Un peu plus tard, sur la route, passent aussi les débris de la Wehrmacht en déroute : Feldgraus à pied, en automobile, en voiture à cheval, à bicyclette - officiers dans de puissantes Mercedes ornées du fanion à crois gammée. Ils ne regardent pas dans notre direction mais, lorsque cela se produit, à cette distance, ils nous prennent certainement pour des leurs et se reposent.

Délassés, nos douleurs presque disparues, Fred et moi continuons notre randonnée claudicante. Le grondement incessant des forteresses volantes, invisibles, double le décor varié dans lequel nous déplaçons, d'un fond sonore d'une intense monotonie. Nous traversons des champs de céréales

, des bois de sapins ~~et~~ de bouleaux, des marécages associés, grimant avec peine des côtes ardues, nous accablant aux touffes d'herbes en descendant leur pente rapide, suants de fatigue, de chaleur et de peur d'être repris, les villages et les routes sont soigneusement évités, les espaces découverts craints. Des oiseaux sifflent, quelques fleurettes font des taches claires dans les champs verts. Un petit étang à moitié sec, rempli de nénuphars pourris, attire notre attention. Il est flanqué d'une minuscule cabane, vestige démolie d'un abri pour chasseur de canards.

Nous nous arrêtons à ce refuge, profitant d'un peu d'eau stagnante et du savon, que, par prévoyance, nous avions emporté pour nous laver. Quel soulagement de se sentir débarrassés d'une partie de la crasse qui recouvre notre peau d'une pellicule malodorente ! Je me sens plus sûr de moi-même après cette opération indispensable. La nuit tarde à tomber ; il est certainement six

à la ligne

heures du soir passées et je ne sais pas alors que nous avons déjà parcouru huit kilomètres.

D'un pas plus gaillard, Fred et moi reprenons le chemin, le ventre criant famine et les pieds appelant le réconfort d'un onguent.

Nous longeons une rivière large de 4 à 5 mètres lorsque sur la rive opposée, nous apercevons des hommes à moitié dissimulés par des ~~arbustes~~ ^{arbustes}; ils portent un uniforme d'un vert moins cru que celui des allemands. Mon cœur bat à un rythme plus rapide, nous sommes sauvés ... SAUVÉS !!! Des soldats russes certainement, évadés comme nous ... Ils vont nous accueillir, nous aider ... Nous ne serons plus seuls... Nous allons au devant d'eux en poussant de cris de joie ; je réunis toutes mes connaissances de la langue russe (acquises au camp) pour lancer des phrases que je veux amicales "He ! Tovarikhé ... Tovarikhé... Ia sam Franzouz ... Da, Franzouz". Tout en parlant petit-nègre nous approchons d'un pont enjambant la rivière afin de les rejoindre. Les soldats soviétiques font de grandes gestes. Croyant à un accueil chaleureux nous sommes vite déçus ; une grêle de pierre s'abat autour de nous. Que se passe-t-il en leur esprit ? Pour qui nous prennent-ils ? Notre vêtement rayé aurait pourtant dû les rassurer.

Inutile de courir plus longtemps le risque d'être blessés. Nous franchissons le pont et longeons la rive nous éloignant le plus rapidement possible du bois et des Russes. Notre intention était de demander du secours dans le village bavarois dont nous voyons distinctement les maisons de l'endroit d'où les Soviétiques nous chassent. Mais le raisonnement de Fred nous fait changer d'avis et de direction : "Tu comprends, mon petit gars, me dit-il, ces oiseaux-là nous ne savons pas ce qu'ils ont dans la tête. Suppose, qu'il leur prenne envie, pour se ravitailler, de faire une petite razzia dans le patelin et que nous soyons cachés chez un paysan ...

4. Ou leur coup réussit et les habitants nous prennent pour des indicateurs nous lapident... ou il ne réussit pas : cela revient au même pour nous. De plus nous pouvons être remis entre les mains des autorités militaires allemandes comme évadés et complices de pillards, ce qui signifie la potence Crois-moi il vaut mieux aller plus loin, il serait bête d'échouer à quelques heures de notre libération". Grognant un peu, car mes pieds me font terriblement souffrir, j'accepte. Nous évitons encore ~~quelques heures de notre libération~~
~~quelques heures de notre libération~~

Le ciel s'assombrit rapidement, Pourtant ce n'est pas encore la nuit : de gros nuages noirs s'accumulent au-dessus de nos têtes, le vent siffle plus fort. Un orage s'annonce dans lequel nous allons être pris. Autour de nous, peu de bois, peu de cultures, une plaine en friche semblable aux vastes étendues silésiennes. Les passages des véhicules militaires sur des routes peu éloignées nous obligent plusieurs fois à nous plaquer dans les champs labourés, entre deux rangées de mottes de terre surélevées par rapport aux sillons qu'elles bordent; il faut éviter d'être remarqués sur ce terrain plat. Nous repérons bientôt ce qui fera notre affaire. Le long d'une route empierrée est un chemin pour piétons, caché aux regards par une double haie de fougères; nous nous y dirigeons le plus vite que nous pouvons. Aussitôt abrités, nous nous arrêtons; Un convoi nazi survient précédé d'un side-car surchargé et camouflé par quelques branches; une longue file de voitures se dirigeant probablement "nach Tyrol", vers le réduit tyrolien...

Parmi les automobiles, je remarque un nombre important de 11 CV Citroën : certaines portent encore le numéro minéralogique français sous le matricule de l'armée et laissent distinguer, sous leur couche de poussière, la couleur d'origine. ~~Beaucoup de soldats à bicyclette~~

^{naus}
~~Les~~ peu de voitures à chevaux. Le convoi va à une allure d'enterrement
 et les troupes qui les composent ne chantent pas ces ^{chœurs} Allemands, rauges
 et cadencés, dont ils nous abreuyaient alors qu'à Paris ils essayaient de
 de nous initier aux beautés du "Germanischer Kunst". ^{De nombreux} ~~une majorité de~~
 soldats et des pensements ^{macules} où le sang, se mélangeant à la poussière,
 fait des taches bleues. Tous surveillent le ciel, craignent à chaque ins-
 tant de voir apparaître les redoutables avions d'assaut américains.

La ^{terre} ~~poussière~~ de la route, remuée par des centaines de roues for-
 me un nuage jaune et étouffant qui parvient jusqu'à nous ; nous nous rete-
 nons pour ne pas tousser. ^{et ne} ~~de ne~~ repartons ^{que} lorsque la dernière voitu-
 re a disparu. Autour de nous le spectacle est grandiose ; nous entendons
 le grondement ^{continu} ~~des~~ des moteurs ^{des} forteresses volantes, invisibles parce
 que volant très haut, et ^{on} pouvons constater les résultats de leurs bom-
 bardements : les trois quarts de l'horizon brûlent, les flammes rouge-
 vif s'élèvent à des hauteurs monstrueuses ; une nouvelle "nappe" de bombes
 atteint le sol de temps en temps, alors le ~~sol~~ ^{sol} tremble légèrement sous
 nos ^{pas} ~~pas~~, un long trait de feu monte dans les nuages cédant ensuite la place
 à un gigantesque champignon de fumée noire qui se dissout très lentement.

~~Je dois avouer qu'à Evad et moi ce spectacle e t un baume sur nos~~
 Je dois avouer qu'à Evad et moi ce spectacle e t un baume sur nos
 blessures morales : le début de la Revanche, ~~leur~~ ^{leur} punition ~~par~~ ^{par} les souffrances
 qu'ILS nous ont fait endurer.

Nous ne pouvons le contempler plus longtemps car la pluie commen-
 ce à tomber ^{et} rapidement, le vent s'y mêlant, se transforme en tempête. En
 deux minutes nous sommes transpercés (ce qui n'est guère difficile ^à ~~sur~~ la
 minceur de nos vêtements). Les gouttes tombent si serrées que l'on ne voit

Pas à cinq mètres devant soi... Aussi rapidement qu'il s'est déchaîné l'orage se calme. Nous en profitons pour nous orienter ; le champ boueux dans lequel nous patageons est situé sur une hauteur. Pour rejoindre la route, il nous faut descendre une pente de 15 à 20 mètres inclinée à près de 45°. De l'autre côté de cette route se dresse une auberge qui nous paraît importante. Transis, affaiblis, notre résistance nerveuse fortement atteinte, nous jugeons préférable de nous risquer à y chercher refuge. Nous avons parcouru le tiers de la descente lorsque s'arrête devant le gasteus un side-car militaire d'où ~~sortent~~ ^{s'élèvent} trois soldats ~~armés~~ qui s'engouffrent sous le porche du bâtiment. J'ai peur que ce ne soient des S.S. Fred aussi. Nous remontons déçus.

La pluie tombe à nouveau, aussi dure que la première fois ; les gouttelettes, poussées par le vent nous piquent le visage, les yeux, les bras, les jambes. Pas un centimètre du corps qui ne soit mouillé. Fred claque des dents. Je songe avec une amère ironie que les auteurs de romans d'aventures décrivent ces circonstances comme idéales pour l'évasion de leur héros !... Evidemment, les Allemands ne peuvent nous voir ~~depuis là~~ mais ce temps offre plus d'inconvénients que d'avantages. Nous en avons tellement assez, ^{qu'} littéralement exténués, nous abandonnons notre projet d'entrer à l'auberge et décidons de nous adresser à la première maison du village, entrevue à cent mètres de nous lors de l'éclaircie.

A partir du Gasteus, la voie oblique et n'est plus parallèle au champ. Aussitôt le side-car parti, nous dévalons la pente assez facilement car le vent soufflant violemment nous plaque contre terre ; nous n'avons qu'à nous laisser soutenir par cet allié un peu brutal et éviter de glisser sur le sol ~~mouillé~~ boueux.

Après une brève hésitation, Fred cogne à la porte vitrée. Une forme se dessine derrière le carreau —, puis la porte s'entrouvre : "Que désirez-vous, ~~un~~ demande une femme de vingt-cinq, vingt-six ans ?

- Nous sommes évadés d'un camp de concentration, nous avons faim nous avons froid, pouvez-vous nous aider ?

- Nous avons déjà donné ce que nous avons pu ^à quelques uns de vos camarades qui sont venus il y a une dizaine de minutes ...

- Je vous en prie ... Nous vous en prions ... Regardez mon jeune ami, il n'a plus de forces ... Il fait si mauvais dehors"...

Un bref conciliabule à l'intérieur ~~et~~ ^{et} la femme reparait : "Soit, mettez-vous dans le hangar ; n'y faites ^{aucun} pas de bruit. ~~Si~~ Si l'on vous trouve, vous êtes venus tout seuls ici. Je ne vous ai ni vu, ni parlé.

- Merci..." La porte se referme très vite. Sans échanger une parole tant nous sommes las, nous nous dirigeons vers le refuge mis à notre disposition. Soudain, surgissant de derrière la maison apparaissent quelques déportés polonais échappés eux aussi de notre convoi.

- Eh ! les Français, vous avez reçu quelque chose ?

- Non. Et vous ?

- Rien. Nous allons demander dans le village.

- Bonne chance...

- Vous ne venez pas avec nous ?

- Non...

- Aufwiedersichen.

- Aufwiedersichen"§

Ils ~~font~~ ^{font} à peine tourné le dos que je suis déjà allongé sur la paille, Fred à mon côté, la porte soigneusement close. Je cède

que des dents. Mes vêtements mouillés collent au corps, les plaies au pied me font atrocement souffrir et mon estomac réclame. J'écoute la pluie frapper brutalement les pierres de la route ; peu à peu son rythme s'adoucit puis elle cesse complètement. Nous sortons alors de notre abri.

Le ciel est à peu près nettoyé. Un vent léger fait frissonner les jeunes feuilles des arbres. A tout instant la terre tremble ; un roulement plus fort émergeant de la masse des échos de la bataille nous apprend qu'une bombe a touché son but.

"Fred... Nous devrions aller les remercier Peut-être nous donneraient-ils de la nourriture ... Vas-y. Parle leur, toi qui connais bien leur langue."

Fred acquiesce, s'approche de la porte, frappe au carreau puis s'écarte un peu. La jeune femme apparaît à nouveau accompagnée cette fois d'un homme d'une cinquantaine d'années, "je vous remercie de votre amabilité, ça nous a vraiment fait du bien", prononce lentement mon compagnon. Quelques mots peu compréhensibles sont la réponse.

Je n'en peux plus. Voyant que les habitants de la maisonnette ne se décident pas, je recours aux grands moyens : je fais semblant de m'évanouir après avoir prévenu Fred d'un coup d'oeil que ce n'est que de "la frime" : je tombe mollement en m'accrochant à ses vêtements. Le résultat est immédiat ; la femme pousse quelques petits cris qui attirent le restant de la maisonnée ; le vieil homme aide Fred à me relever. Une jeune fille sort avec dans les mains un grand bol de lait et une énorme tranche de pain brioché. À leur vue et sous les claques heureusement peu fortes - que me lance mon camarade, je reviens à moi.

J'avale quelques bouchées. Fred remarque que j'ai montré là un indéniable talent de comédien. Je dois ajouter que si je n'avais pas triché

chez ces Bavarois, je me serais sans doute réellement évanoui quelques centaines de mètres plus loin.

Tout en mangeant gloutonnement nous répondons aux questions posées par toute la famille : six adultes et deux enfants qui se tiennent face à nous. Lorsqu'ils apprennent que nous sommes Français leur attitude raide se détend. Ils nous font pénétrer dans leur cuisine : je m'installe ^{à gauche} près d'un grand poêle belge et essaye de me réchauffer. Une délicieuse ~~chaleur~~ ^{extrait mes membres.} La pièce est vaste ^{et} au ventre, une longue table paysanne entourée de chaises en bois blanc, deux immenses buffets en hêtre dans ~~les~~ ^{un} coin le poêle près duquel je me trouve ^{et} un berceau où dort un bébé dont on n'aperçoit que la figure rouge contrastant avec la blancheur du linge qui l'enveloppe.

Par bribes, nous leur racontons notre vie depuis trois ans et notre odysée présente : ils s'intéressent à Fred parce qu'il est sans nouvelles de sa femme dont il a été séparé deux ans plutôt — elle se trouvait alors enceinte de quatre mois et il ignore son sort ainsi que celui de l'enfant qui doit être né, à moi aussi parce que je suis jeune et incroyablement maigre. D'abord ils ne furent que deux : Herr und Frau K... Puis peu à peu chassés par les bombardements anglo-américains sur l'Allemagne de l'Ouest et l'avance soviétique en territoire silésien, leurs enfants et petits enfants les ont rejoints. Les hommes valides de la famille se battent quelque part sur les deux fronts. Peut-être sont-ils tués, blessés, prisonniers; leurs femmes n'ont pas reçu de nouvelles depuis ~~deux~~ ^{des} mois.

Je me sens mieux : l'humidité s'évaporant de mes habits m'entoure d'une buée très agréable. Il me semble rêver !

Les paysannes, apprenant que Fred est médecin lui soumettent le cas de Herr K... dont un doigt s'orne d'un superbe panari et qui ne

20

Tapuscrit de Charles Baron sur son évasion, page 20.

peut être soigné car les docteurs du lieu font défaut, ayant fui ou étant enrôlés dans les "Volksgranadiere". Le pennement n'est pas terminé que devant nous deux assiettes de soupe dégagent un fumet délicieux. DE LA VRAIE SOUPE, et non plus cette infâme "Suppe" du camp, des légumes et non plus des épluchures, des pâtes et non plus de la gélatine ! *Et des assiettes en plus !* Fini les ^{Lager, Teller} ~~Schüssel~~, Schussel, Bülke et autres récipients qui avaient annihilé en moi toute image des ustensiles utilisés chez les "vivants".

Pendant que nous dégustons ce régal, la jeune femme, fille des K..., prend la parole. "Votre sort, dit-elle avec un léger embarras, est triste et il faut espérer que cette maudite guerre sera bientôt terminée. Nous ne pouvons, hélas, vous héberger jusqu'à sa fin - sans doute bien proche - car nous sommes déjà à l'étroit dans cette petite maison. Quant à vous offrir le hangar à fourrage c'est vraiment hors de question. Allez donc plus avant dans Pestenacker. Parmi les gros fermiers il s'en trouvera certainement un qui vous recueillera. Tout ce que nous pouvons faire c'est ceci..." Elle nous tend ~~un drap de lit~~ un drap de lit cousu de façon à former un sac de couchage et une ouverture de l'armée.

Après les avoir remerciés nous les quittons et prenons la route de l'agglomération. Qu'il est bon de sentir sous les pieds le sol dur ! Cela change de la boue dans laquelle nous avons pétaugé des heures durant. Des cyclistes nous croisent et nous examinent ; ~~l'un~~ l'un d'eux dit à ses compagnons en nous désignant du regard : "Regardez, on les libère déjà des camps de concentration ..." Je le répète à Fred qui ne l'a pas entendu. Nous passons devant plusieurs maisons sans nous décider à choisir. Sur le seuil d'une suberge trois hommes nous observent avec curiosité sans dire mot.

Nous arrivons sur une sorte de place entourée de grands bâtiments. Sur l'un des trottoirs stationne, sans armes, un soldat ~~allemand~~ ~~allemand~~

~~Il se raidit,~~ qui ne s'intéresse pas à nous mais se raidit, claie des talons et crie "Heil Hitler" lorsque une limousine Mercedes qui nous a doublés, s'arrête devant lui. J'ai le temps d'apercevoir deux officiers assis à l'intérieur du véhicule. Je souffle :
 "Ca sent mauvais pour nous ici. Filons". Et nous voici retournant sur nos pas. Ce qui n'est pas une solution mais, pourtant, m'en suggère une :
~~Si nous allions demander aide au curé du village,~~ ^{ce} pourrait être une bonne idée ~~que de demander aide au curé du village.~~
 Mon compagnon acquiesce. Avisent un gosse d'une dizaine d'années qui nous ~~regarde avec timidité~~ ^{derrière avec timidité} : "Eh! Kindchen, wo wohnt den Pfarrer ?"
 demande-t-il. Le gosse se fait répéter plusieurs fois la question, puis nous indique vaguement le chemin. Nous gravissons un escalier à ~~l'abri~~ branlant qui mène à une petite chapelle ancienne entourée de quelques tombes couvertes de dalles de pierre. Après en avoir fait le tour, ne voyant pas de trace de presbytère, nous redescendons. Mais à mi-escalier, pris de remords, nous faisons demi-tour et remontons quelques quelques marches.

C'est alors qu'un appel nous parvient "Ho ! Ho ! Zurück !"

Ce que je vois en me retournant me glace d'effroi : un homme vêtu d'un treillis de l'armée allemande, le chef orné d'un calot militaire vient dans notre direction. Dans mon cerveau mille images se superposent, mille idées se mélangent : Se rendre, résister, se battre jusqu'à la mort, implorer sa pitié, le supplier de ne pas nous ramener au camp, lutter, essayer de le désarmer, à deux nous pourrions peut-être...

L'homme s'arrête devant nous, nous examine puis, plongeant ses deux mains à l'intérieur de son blouson de soldat en sort... deux énormes morceaux de lard qu'il nous tend en disant seulement : "PRENEZ". Il repart aussi vite qu'il est venu. Nous restons sur place, muets d'étonnement. Nous remarquons alors trois messieurs d'aspect ^{rapprochent de} cossu qui se ~~dirigent vers nous~~ ^{approchent de nous} en parlant à voix basse. Lorsqu'ils sont à notre hauteur, je re-

connais avec eux l'enfant auprès duquel Fred s'est renseigné quelques minutes auparavant? Un des hommes, ^{important} que je saurai plus tard être ^{indiqué} ~~un~~ plus ~~grand~~ propriétaire du village, ~~nous dirige~~ du doigt un hangar neuf en briques rouges, accolé à une grande ferme de même matériau, en nous disant : "Vous ne sauriez être mieux cachés ici, il y a de la paille bien sèche, nous verrons à nous nourrir, et puis, que diable, les Américains ne tarderont plus à apparaître."

Après le coup-massue des morceaux de lard que nous avons encore en mains, cette déclaration ne nous émeut pas. Nous remercions et nous nous tournons vers le refuge proposé.

La pluie a cessé complètement : mes vêtements encore humides me glacent jusqu'à la moelle des os. Je tremble assez fortement. Mes pieds enflés me lancinent. De plus je tombe de fatigue et de faim. Fred de son côté n'est guère plus brillant. La nuit vient. Dans la grisaille qui nous entoure la silhouette des maisons se distingue encore assez aisément. Les fenêtres s'éclairent et derrière les rideaux je devine des gens assis dans les fauteuils près du poêle, lisant les journaux, des femmes cuisinant, des gosses jouant. Des cheminées, les fumées montent en volutes blanches et se dissolvent dans le ciel assombri. Il ne vente plus. Les étoiles apparaissent, cliquent timidement entre les nuages.

Nous pénétrons dans le hangar où un homme nous attend; moyen de taille, large d'épaules, vêtu comme le sont les valets de ferme dans tous les pays; pantalon de velours passé, chemise sans col, veston maintes fois repris, coiffé d'un feutre dont on ne distingue plus la ~~couleur~~ couleur, il se présente et nous est immédiatement sympathique:

↳ Marian... socialiste polonais déporté au titre de requis civil et travaillant depuis 5 ans dans cette ferme. Il nous apporte du pain

blanc pour accompagner le lard et, sur ma demande, du lait chaud.

Quel repas nous faisons là ! Depuis, rien ne m'a paru plus savoureux.

Marian me procure une culotte déchirée mais sèche pour remplacer la mienne qui me colle aux jambes. Nous creusons dans la paille un trou que nous recouvrons d'une toile imperméabilisée, vestige du passage de la Wehrmacht en déroute -

~~Avec quel soulagement, nous nous glissons dans le drap et nous couvrons avec la couverture et un peu de paille. Une douce chaleur me pénètre. Je me blottis encore plus contre Fred et m'endors bercé par le lointain grondement du canon.~~

~~-----~~
Avec un indicible soulagement nous nous enfouissons dans cette esuche que nous recouvrons de la couverture des k... et d'un peu de paille. Une douce chaleur m'enveloppe peu à peu. Je me blottis encore plus contre Fred et m'endors bercé par le lointain grondement du canon.

C'est notre troisième nuit dans la grange. Les combats ont lieu très près de nous : on distingue nettement, entre les explosions sourdes des grenades et le crachotement sec des mitraillettes, le long râle des obus tirés des tanks américains. Par moment on sent même frissonner le sol, lorsque les détonations sont très violentes.

Un incident, comique en soi et tragique par les conséquences qu'il aurait pu avoir, a marqué notre première nuit. La paille de notre couche, mal étayée par Marian S... crouse sous nous. Mon compagnon⁴ me réveille en me secouant aussi vigoureusement qu'il le peut : je le recouvre presque entièrement ! Il essaye de m'aider à sortir du trou. C'est épique : m'accrochant aux bottes supérieures, poussé par Fred que gêne le manque d'espace et d'air, j'ai besoin d'une demi-heure pour rétablir la situation. Et quel labeur acharné pendant ces trentes minutes ! Une fois l'effort accompli je me recroqueville sur le plancher de la grange, totalement épuisé. Fred met un temps infini à refaire notre lit et j'ai ensuite autant de difficultés pour me recoucher que j'en ai eu à me dégager. Je ferme les yeux.

Il me semble qu'immédiatement après une voix^{me} chuchote à l'oreille "Vranzai ... Tebout ... Fenir, Kaffec" Il fait plein jour. Je me lève péniblement : à hauteur du plancher de notre grenier, ^{apparaît} une tête hilare, ornée de moustaches mal taillées et surmontée d'une casquette militaire déchirée "Franzozon ... Fite ... Mancher..." MANGER ! nous rejoignons aussitôt le bonhomme qui nous fait signe de descendre l'échelle sur laquelle il est perché⁴ et de le suivre.

Une douce chaleur nous enveloppe et l'odeur oubliée de l'étable emplit nos narines : dans des stalles propres des vaches soigneusement étrillées attendent le moment de la traite en mâchonnant du foin rage ; quelques-unes nous saluent d'un mugissement très doux, les plus proches tendent leur museau rose et humide semblent quêter des caresses.

Une femme apparaît presque aussitôt portant sur un plateau de bois une cafetière fumante, un pot à lait immense, du pain et des "zommel". Le café est chaud et sucré, le lait mousseux, le pain comme de la brioche, les "zommel" croustillants et le beurre sent la fabrication maison...

Assis sur des tabourets placés près d'une fenêtre aux vitres remplacées par du papier translucide nous faisons très largement honneur au déjeuner. Le fermier nous contemple, l'air heureux de nous voir dévorer, et s'apitoie sur nos membres squelettiques, nos visages décharnés et nos vêtements déchirés. Son monologue nous apprend qu'il a été prisonnier en France en 1917 ce qui explique les quelques mots de français dont il s'est servi pour nous réveiller. Il attend que nous ayons apaisé notre faim pour nous interroger: nous lui faisons le même récit qu'à nos premiers hôtes. La fermière se rapproche de son mari et prononce quelques paroles.

Paul S... (C'est le nom de celui qui nous a hébergé) - l'approuve et se tourne vers nous "Jetzt, Bitte, rejoignez votre cachette ... Je vous apporterai votre repas de midi... "Je demande, pour passer le temps, quelques livres que j'obtiens immédiatement.

Vers le début de l'après midi on nous monte le déjeuner : une épaisse bouillie où se mélangent morceaux de foie de boeuf, lard, pommes de terre et pâtes ; Nous liquidons tout cela en un quart d'heure et je salue le plat. Ce menu ne variera guère tant que nous resterons cachés : c'est vraiment le "eintopfmahl", qu'accompagne du pain blanc et du lait.

Des camions lourdement chargés roulent pendant toute la nuit et leurs pneus déchirent la route devant la ferme. S.. ne nous sert le repas que vers six heures du soir. Nous sommes affamés et ni les aventures - en allemand - de Nicolas Nickleby, ni les ^{possibles} ~~événements~~ de la bataille

ne parviennent à nous faire oublier les tiraillements d'estomac. Notre hôte d'excuse : jusqu'à cinq heures des troupes SS en retraite ont campé dans sa maison et il a craint qu'elles ne veuillent utiliser notre grenier ; nous en frissonnons respectivement.

La troisième nuit est la plus ^{excitante et la plus} décevante aussi : les mitraillettes crachotent à très peu de distance, des unités allemandes contourment la ferme ~~afin de mettre une dernière fois les canons américains~~ ~~en action~~, les canons américains strident l'obscurité de traits oranges et les explosions nous font tressauter constamment.

Lorsqu'il vient avec le petit déjeuner, ~~Sein~~ ^{plus} abattu que nous, malgré : "ILS ne viendront donc pas ... ILS pourraient se dépêcher..."

La matinée est largement entamée : Fred et moi, le moral plutôt bas, écoutons les échos des engagements proches : par des fentes dans les murs de la grange nous apercevons un peu de terrain sur lequel ils ont lieu. Soudain l'échelle gémit bruyamment et le fermier émerge des bottes de paille. "Hallo... die Amerikaner ... die Amerikaner..." Ses joues sont écarlates, ses yeux brillants et tout son corps participe à sa joie ! L'arrivée des américains c'est pour lui la fin de la guerre, ^{plus de danger} plus de danger !... En ce moment peu lui importe la défaite de l'armée allemande et le sort des fanatiques qui résistent encore désespérément, se faisant tuer à quelques mètres de lui, parce que - à la radio - une voix rocailleuse leur a assuré qu' "un pays qui produit une telle race de héros ne peut pas perdre la guerre et disparaître". Peu lui importe aussi les destructions énormes subies par les villes voisines, l'occupation de son pays par des troupes étrangères, les désordres qui accompagnent un désastre militaire... Seule compte à ses yeux sa ferme et elle est sauvée ! Et c'est pourquoi sa voix tremble de soulagement

en nous annonçant " les Américains"...

Je ne fais qu'un bond jusqu'à l'échelle d'où ~~Séver~~ est redescendu mais déjà Fred m'a devancé. Nous pataugeons, pieds nus dans la bouillie de purin et de boue qui tapisse la cour, ~~jusqu'au~~ jusqu'au portail; ~~notre~~ notre hôte, a rassemblé sa famille et quelques voisins pour leur expliquer comment il nous a cachés et les risques par lui courus. Sur la route, devant nous, personne. "Die Amèrikener" ? Wo, wo Denn ?" De la main les femmes indiquent le centre du village dissimulé par un tournant de la route. Nous faisons quelques pas sur les gravillons acérés, qui entaillent la plante des pieds, sans rien ressentir, tout notre être tendu vers un seul but : voir les Américains, être libres et saufs !

J'ai soudain un éblouissement : devant nous, à dix mètres deux hommes ! Grands et forts, larges d'épaules, en uniforme Kaki, le visage bronzé de poussière où les yeux se détachent nettement, brillants au milieu d'un cercle de peau propre, des lunettes de motocycliste maintenant relevées sur le casque, ^{ils} sont bardés d'armes diverses; chapelets de grenades, revolvers, poignards et tiennent à la main une mitraillette. Ils nous regardent d'un air étonné puis sourient. Je me jette dans ~~les~~ les bras du plus proche en pleurant et en répétant : "I am so glad ... I am so glad ... I am a Frenchman". Lui souriant toujours, me serre contre lui en disant : "Don't cry Frenchie, Don't cry .."

Fred se dégageant de l' autre G.I. revient à la réalité "Are you alone ? Where ^{are} the other soldiers ? Ils nous indiquent d'un geste victorieux.

Nous les quittons et courons vers la place du village.

~~Paris, le 10 octobre 1946~~

Annexe 3

Attestation de l'évasion de Charles Baron en allemand et en français, Pestenacker, 1^{er} mai 1945

Pestenacker, den 1. Mai 1945

Unterfertiger Anton Walcher, Bürgermeister von Pestenacker bestätigte laut Zeugenaussagen von Paul Seyrer und Marian Soltyszak, daß Herr Baron Charles aus Paris am 27.4.1945 Abends in der Gemeinde von Pestenacker ankam (zwei Tage vor Besetzung der Gemeinde durch die amerikanischen Truppen). Er war in blaugrau gestreiftem Drilllich gekleidet, wie es in den deutschen Konzentrationslagern gebräuchlich ist. Er erzählte Folgendes:

Er hat am vergangenen Tage ein Judenlager (Kaufring) verlassen, das in etwa 10km Entfernung lag und flüchtete aus ~~dem~~ dem Zug während eines Angriffs alliierter Sturzflieger. Nach einem Weg von 7km ~~ist~~ durch Feld und Wald, kam er in die Gemeinde von Pestenacker. Wo er von Herrn Paul Seyrer beherbergt und ernährt wurde. Hier blieb er versteckt bis zum 29.4., das Ankunftsdatum der amerikanischen Truppen.

Seine Erzählung wurde durch mehrere Umstände bestätigt, und zwar:

1. Zur Stunde, zu der er den Zug verlassen haben soll, hörten die Einwohner von Pestenacker das Geräusch eines Luftkampfes aus derselben Richtung.

2. Andere Flüchtlinge, die den Zug in denselben Bedingungen verlassen hatten, bestätigten seine Erzählung.

Je soussigné Anton Walcher, Maire de Pestenacker, certifie, que selon le témoignage des Sieurs Paul Seyrer et Marian Soltyszak le Baron Charles de Paris est arrivé dans ma commune le 27.4.45. au soir deux jours avant l'arrivée des troupes américaines. Il était vêtu de ~~ses~~ vêtements rayés bleu-gris, en usage dans les Camps de Concentration allemands. Il a fait le récit suivant:

Parti la veille d'un Camp de Concentration (Kaufring) situé à quelque dix Km., il s'est échappé du train au cours d'une attaque de bombardiers en pique alliés. Après une marche de sept km. à travers bois et champs il est arrivé dans la commune Pestenacker, où il trouva abri et nourriture chez le sieur Seyrer et resta caché jusqu'au 29.4. date d'arrivée des troupes américaines.

Son récit a été corroboré par plusieurs faits, à savoir :

1. le départ prétendu coïncidait avec l'attaque des avions américains, dont le bruit et le renseignement sont ~~des~~ ~~arrivés~~ ~~avant~~ ~~le~~ ~~bruit~~ ~~et~~ ~~le~~ ~~renseignement~~ ~~sont~~ ~~arrivés~~ ~~avant~~ ~~le~~ ~~renseignement~~ parvenus au pays de Pestenacker.

2. d'autres évadés du même train ont fait un récit analogue des événements.

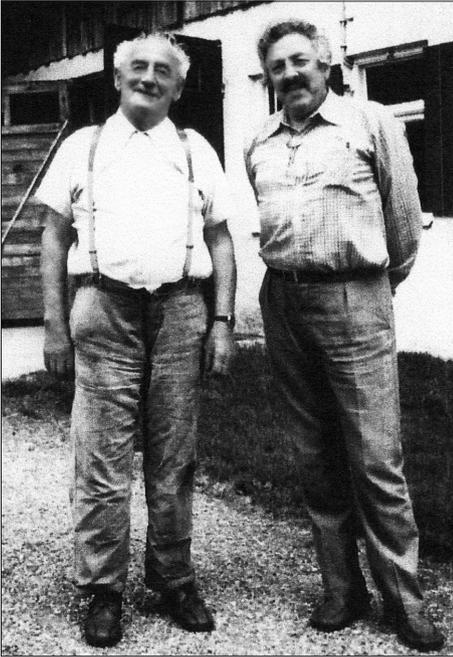
Zeugen-témoins:

Der Bürgermeister-le Maire:

Marjam Soltyszak
Paul Seyrer



Attestation de l'évasion de Charles Baron le 27 avril 1945
signée par le maire de Pestenacker (Bavière), A. Walcher,
par le fermier, Paul Seyrer, qui l'a recueilli avec Fred Sebel,
et par son ouvrier agricole, Marjam Soltyczak.



Charles Baron avec Paul Seyrer, le fermier qui le cacha avec Fred Sebel après leur évasion jusqu'à l'arrivée des Américains dans le village de Pestenacker en Bavière, 1975.



Charles Baron avec M. et M^{me} Seyer lors de leurs premières retrouvailles en 1970. Charles raconte : « Quand nous sommes arrivés chez lui, il a fallu un bon bout de temps pour lui faire admettre que j'étais bien celui qu'il avait recueilli en avril 1945 (je pesais alors 29 kilos pour un petit mètre soixante). Il tournait autour de moi et ne cessait de répéter : "Il devrait être mort... Il devrait être mort..." »

Annexe 4

« Je me suis cru de retour là-bas »

Article de Didier Pasamonik, 2002

Article rédigé par Didier Pasamonik¹ pour Télé-Confidences à l'occasion de la diffusion, le lundi 22 juillet 2002, sur France 2 du 9^e épisode de Band of Brothers, série américano-britannique en dix épisodes d'une heure environ chacun, créée par Tom Hanks et Steven Spielberg d'après l'œuvre de l'historien Stephen Ambrose (diffusée en 2001 aux États-Unis).

L'appellation « frères d'armes » désigne un groupe d'individus ayant combattu ensemble lors d'un conflit armé. *Band of Brothers* retrace l'histoire des soldats de l'*Easy Company* du 506^e Régiment d'infanterie parachutée de la 103^e Division aéroportée, de ses débuts et jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale en 1945. Au tout début, les recrues ne connaissent rien aux unités aéroportées et sont très durement entraînées. À la veille du 6 juin 1944, ils sont parachutés au-dessus de la Normandie. Les parachutages sont un désastre, et toute la compagnie est éparpillée dans le Cotentin. Puis on suit la compagnie, partout en Europe, en Normandie, à Carentan, à Eindhoven aux Pays-Bas, à Nuenen, pendant la Bataille des Ardennes. Ils libèrent un camp de concentration près de Landsberg am Lech (9^e épisode), avant la prise du « nid d'aigle » à Berchtesgaden. Les neuf premiers épisodes sont précédés par l'intervention de vétérans de la compagnie âgés d'environ quatre-vingts ans, commentant l'événement dont il va être question. Le dernier épisode, quant à lui, se conclut par quelques mots de ces anciens sur leurs camarades et leur expérience.

Lors de la présentation à la presse, nous avons eu le privilège de rencontrer deux des témoins de cette épouvantable tragédie.

1. Spécialiste et acteur de la bande dessinée d'expression française : éditeur, directeur de collection, journaliste, historien de la bande dessinée et commissaire d'exposition dont celles du Mémorial de la Shoah, *Shoah et Bande Dessinée* (avec l'historien Joël Kotek, janv. 2017-janv. 2018), et *Spirou dans la tourmente* (9 déc. 2022-30 août 2023).

Au moment décrit par le 9^e épisode, les Russes avaient déjà découvert Auschwitz. Mais toute la différence était entre le fait d'en avoir entendu parler, puis de découvrir l'horreur. Le feuilleton rend très bien compte de cette scène : celle où de jeunes soldats, laissés dans l'ignorance par leurs supérieurs, découvrent un camp où les prisonniers, livrés à eux-mêmes par leurs bourreaux, sont découverts, innombrables comme une armée de fantômes. Un moment poignant. Mais comme le signale Simon Dargols, caporal-chef de cette 103^e division montrée par le feuilleton et qui faisait partie de ces soldats qui libérèrent les camps, le choix de Landsberg n'est pas anodin : « C'est le berceau du nazisme. C'est là que, dans la cellule n° 7 de la prison de la ville, Hitler a écrit *Mein Kampf*. Au temps du nazisme, c'était un lieu de culte. C'était aussi le premier camp opérationnel de Dachau dont onze dépendances étaient implantées à Landsberg. Six étaient dans le secteur que la 103^e division a libéré. » Même si le feuilleton est fidèle, il y manque une dimension importante, témoigne Dargols : « L'odeur, cette odeur âcre, qui vous prend à la gorge, insupportable. » ETV a rencontré pour vous Charles Baron, peut-être le dernier Français qui a été emprisonné dans le camp de Landsberg. Aujourd'hui membre de l'Amicale des anciens déportés d'Auschwitz et membre du comité de rédaction de la revue « Histoire de la Shoah », il témoigne.

Le feuilleton est-il fidèle à ce que vous avez connu ?

Pour ce qui me concerne, oui. Je me suis cru de retour là-bas. Oui, c'était comme cela à la fin.

Comment est-il possible que ces militaires américains, comme ils le racontent dans le film, ignoraient que ce camp existait ? Les renseignements militaires ne les avaient pas informés ?

On ne se préoccupait pas beaucoup de ce genre de choses... Ils ont découvert la déportation telle qu'elle était seulement

à la fin de la guerre. Les Russes non plus n'avaient pas compris. Ces soldats faisaient la guerre, ils étaient là, pour la gagner. Ce qui se passait avec nous autres, les civils, cela ne les intéressait pas. En outre, les choses sont parfois tellement énormes qu'on n'arrive pas à y croire. Ils n'y ont pas cru... Parfois pour des raisons stratégiques, dans d'autres domaines, ils n'ont pas agi. Je n'étais pas au camp quand ils sont arrivés. Je m'étais déjà évadé. Mais je ne peux pas dire autre chose : c'était comme cela.

Quelles ont été les dernières heures de ces bourreaux nazis qui voyaient arriver les Américains ?

Ils sont devenus fous. La vie d'un homme ne comptait pas. C'était rien. On était tué pour un oui pour un non, pour une absence de réponse... Honnêtement, même les *Kapos* étaient devenus fous.

Le général Taylor avait obligé les civils qui habitaient les environs du camp à enterrer les morts dignement. Le film montre une scène semblable...

Oui, c'est arrivé dans plusieurs endroits. Il y a même un endroit où l'un d'entre eux était allé se plaindre auprès du représentant des Alliés pour lui dire : « C'est inhumain ce que vous nous faites faire... » Le soldat leur a répondu : « Bien, on ne vous fera plus porter de cadavres. Mais les corps pourris, dont il ne reste plus que des morceaux, ceux-là, vous les ramasserez ! » La scène du film où l'on voit les soldats américains qui appellent leurs officiers est exacte. Quand cela s'est passé, Eisenhower était dans le coin avec son état-major et des sénateurs. Il est allé là-bas... Il y a un fil d'actualité où on le voit s'adresser à des journalistes et des sénateurs dans ces termes : « Messieurs, regardez et prenez des films, prenez des photos : il arrivera un jour où quelqu'un dira que cela n'a pas existé. » Il a été prophète, hélas ! Aujourd'hui, il y a des gens qui nient la Shoah. Personnellement, je remercie l'équipe de Spielberg

d'avoir apporté autant d'authenticité à cette réalisation. Peut-être que pour un «puriste», c'est un film avec ses défauts; moi, je suis un homme de terrain... Si certains détails ne sont pas exactement vrais, tout le moins, sont-ils vraisemblables.

Quand les habitants qui habitaient dans le voisinage du camp affirment qu'ils ne savaient pas, est-ce que c'est crédible?

Non. Dans le *Kommando* où j'étais, on était 30 000 Juifs, sans compter les autres! On travaillait sur les chantiers avec des contremaîtres. On nous voyait traverser la ville. Bien sûr qu'ils savaient! La Bavière s'est enrichie pendant la guerre.

Ils montrent cela dans le film: à peine libérés, les rescapés sont enfermés à nouveau...

Cela n'a pas été mon cas. Moi, je m'étais déjà évadé d'un train et j'étais chez des paysans quand les Alliés sont arrivés.

De retour en France, comment les rescapés ont-ils été reçus? Les Français étaient-ils prêts à accepter cette réalité?

Pour ce qui est de moi, je suis rentré après cinq mois passés dans un hôpital militaire. Je suis donc arrivé quelques mois après la Libération. Notre arrivée provoquait une gêne. On racontait une vérité que les gens n'auraient jamais imaginée. On ne nous a pas écoutés. On n'a pas fait l'effort de nous écouter. Honnêtement, on a été abandonnés, nous les jeunes encore plus que les autres.

La mémoire des camps a-t-elle mis du temps à être honorée?

Cela a mis un temps de chien. Je vous l'ai dit: on gênait. Et puis, c'est venu, les gens ont accepté. Il a fallu deux générations successives. La deuxième a été curieuse... Aujourd'hui, je vais dans les écoles pour témoigner. Je fais des interventions en Allemagne, aux États-Unis, au Portugal, en Suisse... Je vais y parler de la Shoah, de la «solution finale» et des camps... C'est même entré d'une façon un peu trop légère à mon avis dans le savoir des gens.

Ce genre de feuilletons est-il nécessaire? Lanzmann disait qu'il y avait quelque chose d'indécent à traiter de la Shoah dans des films de fiction. Qu'en pensez-vous?

Indécent? Honnêtement, je ne sais pas. Nécessaire? Non: indispensable! Ce n'est pas *Shoah*, le film de Lanzmann sorti en 1985 avec toutes ses qualités, ou le feuilleton *Holocauste* qui ont réveillé le monde... Cette série d'épisodes appuyée sur la notoriété de son auteur, Spielberg, oui, c'est également important.

Annexe 5

Charles Baron, membre honoraire de la 103^e division d'infanterie de l'*US Army*



Diplôme de membre honoraire de la 103^e division d'infanterie de l'armée américaine de la Seconde Guerre mondiale décerné à Charles Baron.



103rd DIVISION of WORLD WAR II

8280 Moreland Road
Jerome, Michigan 49749
(517) 888-9249

September 13, 1996

TO WHOM IT MAY CONCERN
=====

M.CHARLES BARON, honorary member of the U.S.103rd division ,is a survivor of the Landsberg camp, subsidiary of Dachau. Taking advantage of an air raid he escaped out of a SS guarded train on the outskirts of Landsberg, where he went toward the approaching task force of the 103rd division. Despite his extreme weakness he spontaneously volunteered to help the first elements of the 103rd reconnaissance troop on April 27, 1945. Ever since CHARLES BARON never stopped his contribution to preserve the memory against negationnisme, witch entitled him to receive personally from the late french president François Mitterrand the highest award: "the "Legion d'honneur". Any help you could extend to M.CHARLES BARON will be deeply appreciated by the veterans of the 103rd division.

Charles H. Smith
Charles H. SMITH
Lt Col USArmy (retired)

103rd cavalry reconnaissance troop

Charles H. SMITH
1920 S Ocean Dr. 911
Ft. Lauderdale, FL 33316

Bronze Star Medal
European Campaign Medal with three Battle Stars
Army of Occupation Medal
American Campaign Medal
World War Victory Medal

Déclaration officielle de la nomination de Charles Baron comme
membre honoraire de la 103^e division d'infanterie américaine,
13 septembre 1996.



Charles Baron avec son ami Simon Dargols entre Ed. White (à gauche) et Georges Davis (à droite), tous frères d'armes de la 103^e division d'infanterie américaine qui libéra le camp de Dachau et une partie de ses camps annexes de Kaufering-Landsberg, Hôtel des Invalides, Paris VII^e arr., 19 juillet 1997.

**CEREMONY OF THE 103rd DIVISION
LANDSBERG – KAUFERENG #7
Sunday, May 7th, 2000**

103rd DIVISION COMMEMORATIVE PLAQUE UNVEILING CEREMONY



ANTON
POSBET

MALFICE
LIPKA

GEORGE
DAVIS

CHARLES
BARON

MAOU
LIBRATI

SIMON
DARGOLS

Cérémonie de la 103^e division d'infanterie de l'*US Army* avec dévoilement de plaque commémorative à Kaufering VII, lieu du Mémorial européen de l'Holocauste de Landsberg, 7 mai 2000. Le complexe concentrationnaire de Kaufering, dépendant du camp de Dachau, comprenait onze camps autour des villes de Kaufering et Landsberg.

Annexe 6

Lettre de condoléances du président de la République François Hollande à l'épouse de Charles Baron

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

Paris, le 17 OCT. 2016

Chère Madame,

J'ai appris avec une vive émotion le décès de votre époux,
Charles BARON.

Dans ces circonstances particulièrement douloureuses, je
m'associe à votre peine et vous adresse, ainsi qu'à vos proches, mes très
sincères condoléances.

Parce qu'il a survécu à l'horreur des camps d'où les nazis
pensaient anéantir toute forme d'humanité, Charles BARON nous a donné une
grande leçon de courage et d'espérance. Parce qu'il savait à quelle abjection
peut conduire la haine si on ne l'arrête pas, il n'a jamais cessé de témoigner
pour sensibiliser les plus jeunes aux dangers de l'intolérance et de
l'obscurantisme.

Avec mes plus chaleureuses pensées, je vous prie de croire,
chère Madame, à l'assurance de mes hommages.

Bien cordialement,


François HOLLANDE

Madame Micheline BARON
13 rue Condorcet
75009 PARIS



Lettre de condoléances du président de la République,
Paris, 17 octobre 2016.

Annexe 7

L'hommage de Serge Klarsfeld à Charles Baron

Dans le monde de la déportation, Charles Baron était un seigneur; non par le nombre de ses fiefs associatifs ou de ses vassaux; il n'en avait aucun parce qu'il ne voulait pas en avoir; il était un seigneur par sa personnalité; il était de haute taille, il était éloquent; il avait de l'humour; il avait de hautes capacités intellectuelles; il avait beaucoup réfléchi sur l'expérience traumatisante qu'avait été la sienne: perdre son père Moritz et sa mère Anna arrêtés à leur domicile lors de la rafle du Vél' d'Hiv' et déportés ensemble vers le camp d'extermination de Birkenau le 24 juillet 1942 par le convoi n° 10, et puis se retrouver seul à 16 ans tout juste entre les mains de la police française et de la Gestapo et monter à son tour dans un wagon à bestiaux vers la Pologne où était né son père à Lodz.

Il y a bien longtemps, j'ai retrouvé le document original qui relate l'arrestation par la police française le 12 septembre 1942 de 22 Juifs en Seine-et-Oise: 4 au contrôle de Maisons-Laffitte, 6 au contrôle de Saint-Germain-en-Laye et 12 au contrôle de Saint-Rémy-les-Chevreuse. Parmi ces 12 victimes immédiatement dirigées sur le camp de Drancy Charles Baron qui venait de passer la barre des 16 ans, le 18 juillet, au lendemain même de l'arrestation de ses parents. Deux mois de moins et il aurait été confié à un foyer d'enfants juifs et il aurait peut-être échappé à cet enfer qu'était l'univers concentrationnaire nazi. Charles a fait partie de l'un des 14 convois qui se sont arrêtés à la gare de Cosel à une centaine de kilomètres d'Auschwitz. En ce lieu en Haute-Silésie se tenait un marché d'esclaves pour les camps de travail forcé. Charles en a connu plusieurs et il en est devenu un des historiographes les plus compétents afin que l'on se souvienne très précisément de ces camps et de ceux qui y ont perdu la vie. Fin juillet 1944, Charles a été enregistré à Auschwitz-Birkenau d'où il a été par la suite

transféré dans ce camp de Bavière dont l'évacuation, fin avril 1945, lui offrit l'opportunité de son évasion du transport, première étape vers la liberté. Mais à sa libération, il pesait moins de 30 kilos, et sa reconstruction, orphelin et affaibli, fut difficile.

Sa lutte contre l'oubli au sein de l'Amicale des déportés d'Auschwitz et de l'Union des déportés d'Auschwitz (UDA) ainsi qu'au Centre de documentation juive contemporaine (CDJC) au Mémorial de la Shoah a été exemplaire. Charles était un authentique militant : non seulement pour participer à de nombreuses cérémonies et réunions ; mais dans l'action et il nous a accompagnés à plusieurs reprises en Allemagne, dans nos campagnes pour faire juger les criminels nazis qui avaient organisé la déportation des Juifs de France. Charles se rendait souvent dans les établissements scolaires et sa voix était écoutée avec attention et respect par les jeunes qui s'identifiaient facilement à cet homme qui avait été déporté quand il avait leur âge et qui savait leur faire comprendre qu'à leur tour, après l'avoir écouté ils seraient porteurs de la mémoire des déportés.

Nous étions très nombreux le 10 octobre 2016 à ses obsèques au cimetière de Bagneux, entourant Micheline, son épouse bien-aimée, qui a partagé sa vie pendant 67 années, à la fois d'un bonheur permanent et aussi d'une épreuve terriblement douloureuse, la mort de leur fille.

La République a été reconnaissante envers Charles Baron pour son parcours de courage et d'intelligence. Elle l'a distingué en tant qu'officier de la Légion d'honneur. Pour notre génération d'enfant de la Shoah séparée de lui par moins d'une dizaine d'années, Charles Baron que nous connaissions depuis toujours nous semblait un chêne imbattable, indéracinable, immortel. Il y a des hommes à la si puissante stature qu'on ne peut croire à leur disparition qui vous stupéfie. Charles Baron, survivant de la Shoah, était l'un de ces hommes qui laissent après eux plus qu'un souvenir, une présence.

Serge Klarsfeld

Annexe 8

Sous les coups de crayon de Tignous

J'ai toujours connu Tignous un crayon à la main...

De notre première rencontre en 2001 à Honfleur pour le livret *Porte mémoire* réalisé par une classe de troisième du collège Alphonse-Allais à la dernière, fin novembre 2014 – quelques semaines avant son assassinat lors de l'effroyable tuerie de *Charlie Hebdo* le 7 janvier 2015 –, le temps d'un joyeux dîner à la maison avec Chloé, son épouse, et Christophe, notre ami commun.

La seule fois où je l'ai vu lâcher le feutre ce fut à Auschwitz en janvier 2002 où je guidais ses pas pour le remercier de son implication dans le *Porte mémoire*. Les - 20 °C et le vent infernal du rude hiver silésien avaient eu raison de ses doigts gelés.

Un mur de notre appartement est dédié à son formidable talent dont j'ai eu le vif plaisir et le grand privilège d'être la cible lors de quelques-uns de mes témoignages devant des jeunes.

En voici quelques traces en guise d'hommage et de profonde reconnaissance...



Dessin de Tignous, *N'oublions pas*.

Écologie :
Les produits BAYER tuent
les abeilles.

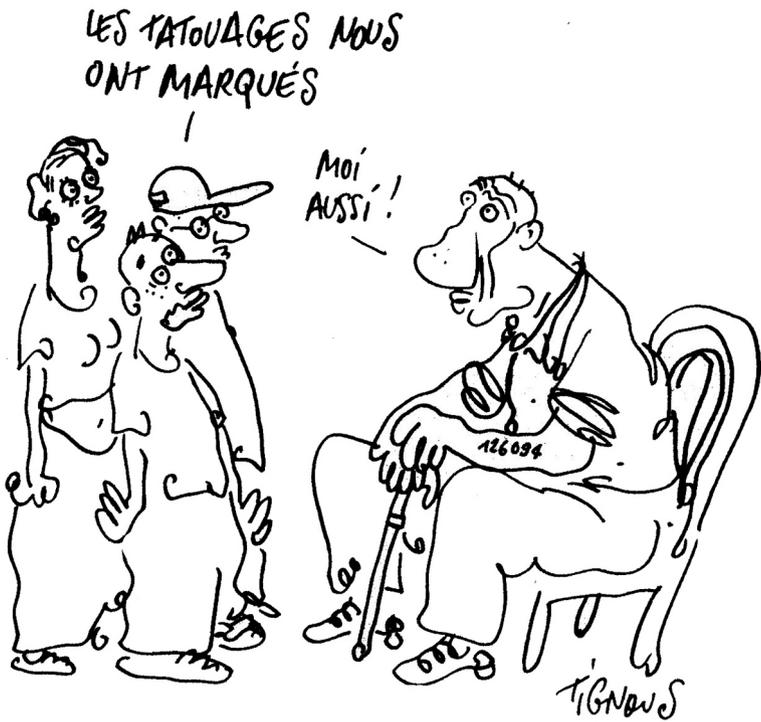
DEPUIS 1943, ON
TUE TOUT CE QUI
EST JAUNE
ET RAYÉ !



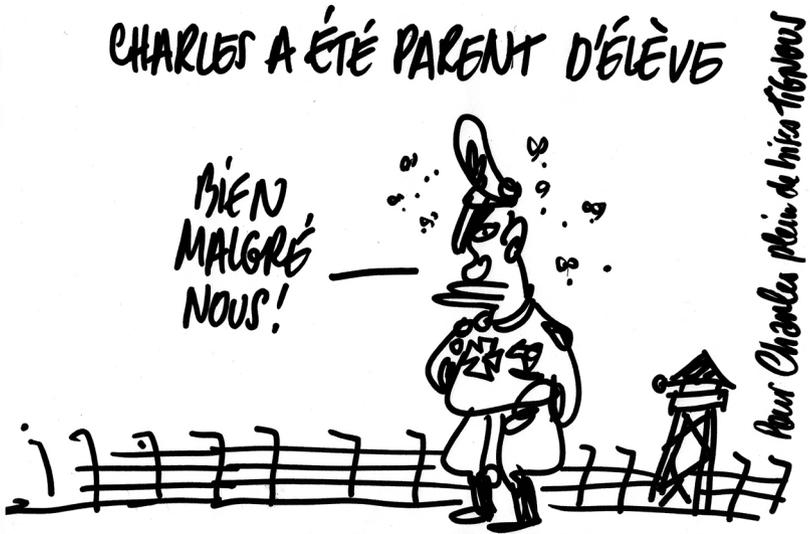
Dessin de Tignous, Écologie : les produits Bayer tuent les abeilles.



Dessin de Tignous, les séquelles de la déportation à Auschwitz II-Birkenau chez un rescapé juif.



Dessin de Tignous, sur les tatouages.



Dessin de Tignous, Charles a été parent d'élève.

"L'ÉDUCATION EST UN SERVICE PUBLIC
COMME LE GAZ ET L'ÉLECTRICITÉ"



Dessin de Tignous, «L'éducation est un service public comme le gaz et l'électricité».

MICHELINE ET CHARLES fêtent leurs 60 ANS DE MARIAGE



Dessin de Tignous, *Micheline et Charles* fêtent leurs 60 ans de mariage.



Dessin de Tignous, portrait de Charles Baron.

Annexe 9

Bibliographie

Amicale d'Oranienburg-Sachsenhausen, *Sachso. Au cœur du système concentrationnaire nazi*, Paris, Éditions Minit/Plon, coll. «Terre humaine», 1982, réédité en Poche Pocket en 2005.

«Auschwitz, camp de concentration nazi», in Encyclopédie B&S Éditions, 2007-2010, <http://www.encyclopedie.bseditons.fr>.

BARON Charles, «Les camps dont on a oublié le nom : les Z.A.L. Camps de travaux forcés pour Juifs en Haute et Basse Silésie», in *Le Monde Juif*, n° 110, 1983/2, p. 58-74, et n° 111, 1983/3, p. 85-115.

BORLANT Henri, *Merci d'avoir survécu*, Paris, Éditions du Seuil, 2011.

CHODZKO Mieczyslaw, *Évadé de Treblinka*, coll. «Témoignages de la Shoah», Paris, Éditions Le Manuscrit/Fondation pour la Mémoire de la Shoah (FMS), 2010.

COHEN Gilles, *Les matricules tatoués des camps d'Auschwitz-Birkenau*, New York, Éditions de l'association des Fils et Filles des déportés juifs de France (FFDJF) et The Beate Klarsfeld Foundation, 1992.

Collectif, *Des voix sous la cendre. Manuscrits des Sonderkommandos d'Auschwitz-Birkenau*, Paris, Éditions Calmann-Lévy/Mémorial de la Shoah, 2005.

CRÉANGE Paul, «Fait divers au Lager» Klein Mangersdorf, novembre 1942, in *Paroles de déportés. Poèmes choisis par Yves MÉNAGER*, préface de Jorge Semprum, Ivry-sur-Seine, Les Éditions de l'Atelier, 2015.

FONTAINE Thomas, *Déportations & Génocide : l'impossible oublié*, Paris, Éditions Tallandier, 2009.

GILBERT Martin, *Jamais plus : une histoire de la Shoah*, coll. «Historia», Paris, Éditions Tallandier, 2001.

HABIF Karine, *Le jour d'après. Douze témoins de la libération des camps*, Paris, Éditions Patrick Banon, 1995.

HUBER Gérard, *Henry Bulawko. Une vie après la vie*, Lormont, Éditions Le Bord de l'eau, 2012.

KLARSFELD Serge, *Adieu les enfants (1942-1944)*, Paris, Éditions Mille et une nuits, 2005.

KLARSFELD Serge, *L'Étoile des Juifs*, Paris, Éditions de l'Archipel, 2002.

KLARSFELD Serge, *La Shoah en France - 2. Le Calendrier de la persécution des Juifs en France, 1940-1944*, 2 vol., Paris, Éditions Fayard, 2001.

KLARSFELD Serge, *Le mémorial des enfants juifs déportés de France*, Paris, Éditions de l'association des Fils et Filles des déportés juifs de France (FFDJF), 1995.

KLARSFELD Serge, *Mémorial de la déportation des Juifs de France*, Paris, Éditions de l'association des Fils et Filles des déportés juifs de France (FFDJF), 1978.

Landsberg im 20. Jahrhundert, Themenhefte Landsberger Zeitgeschichte, 3 Cahiers L'histoire contemporaine de Landsberger, Bürgervereinigung Heft nr. 2 1993, p. 44. <http://www.buergervereinigung-landsberg.org/english/index.shtml>.

LEVI Primo, *Les Naufragés et les Rescapés : quarante ans après Auschwitz*, Paris, Éditions Gallimard, 1989.

LEVI Primo, *Si c'est un homme*, Paris, Éditions Julliard, 1987.

PIPER Franciszek, ŚWIEBOCKA Teresa (dir), *Auschwitz, camp de concentration et d'extermination*, Oświęcim, Éditions du Musée d'État d'Auschwitz-Birkenau, 2010.

RAIM Edith, *Die Dachauer KZ-Aussenkommandos Kaufering und Muehldorf. Rüstungsbauten und Zwangsarbeit im letzten Kriegsjahr 1944/45*, Landsberg am Lech, Landsberger Verlagsanstalt Martin Neumeyer, 1992.

RAJSFUS Maurice, *Drancy, un camp de concentration très ordinaire, 1941-1944*, Paris, Éditions Le Cherche Midi, 1996.

SEDEL Fred, *Habiter les ténèbres*, Paris, Éditions Métailié, 1991.

VINCENOT Alain, *Rescapés d'Auschwitz*, Paris, Éditions de l'Archipel, 2015.

VINCENOT Alain, *Vél' d'Hin, 16 juillet 1942*, Paris, Éditions de l'Archipel, 2012.

WIEVIORKA Annette, *1945. La découverte*, Paris, Éditions du Seuil, 2015.

Article de presse

«Inauguration d'une salle polyvalente du lycée Berthelot à Calais, Salle polyvalente Charles Baron, déporté à l'âge de 16 ans», article signé G. D., *La Voix du Nord*, 28 mai 2008.

Remerciements

Aux élèves du lycée Sophie-Berthelot à Calais, son proviseur, Annie Braems, et Bernard Joliot, chargé de mission Mémoire à l'académie de Lille, Natacha Bouchart, maire de Calais, et Daniel Percheron, sénateur et président du conseil régional Nord-Pas-de-Calais, et les représentants de l'académie de Lille pour l'inauguration de la salle «Charles Baron, déporté à l'âge de 16 ans».

Aux élèves de la classe de 3^e H2 du collège Alphonse-Al-lais à Honfleur, encadrée par Danièle Lombard et Christophe Yvetot, pour la réalisation du *Porte mémoire* en 2001, réédité en 2011 grâce au soutien de l'entreprise Lunel, de la société Aprim et du Mémorial de Caen.

À la Région Nord-Pas-de-Calais pour la réalisation en 2003 du DVD *Charles Baron, Auschwitz-Birkenau*.

À François Robert pour la mise en forme de mon témoignage devant les élèves du lycée de l'Escaut à Valenciennes, complété par une interview de Charles Baron au Mémorial de la Shoah.

À Tignous pour ses dessins et sa tendre complicité.

À Christophe Yvetot, responsable des programmes d'éducation à la Citoyenneté au conseil régional de Normandie, pour la réalisation du *Porte mémoire* à Honfleur (2001) et son aide précieuse dans l'organisation de nombreuses rencontres avec les jeunes de Normandie et pour la finalisation de ces livrets avec Charles Gaston Leniger, membre de l'AFMA (Association fonds mémoire d'Auschwitz).

À Marc Minkine, Aline Monfort, Joël Le Tensorer et Gilbert Decosse pour la relecture de ces livrets.



Les enfants et petits-enfants d'Annie Carvais-Baron, la fille aînée de Charles et Micheline, Paris, 2023. De g. à d. : Clémence (épouse de Shaun) avec son fils Ezra, Johanna Carvais-Palut avec son fils James, Shaun Carvais, Benjamin avec son père Pascal Palut.



Les enfants et petits-enfants d'Odile Cheny-Baron, la fille cadette de Charles et Micheline, Paris, Noël 2022. De g. à d. : Lily (fille de Charlotte), Carolina, son mari Mathieu Cheny avec leur fils Carlos, Simon Blestel avec son épouse Charlotte et leur fille Aelynn.

Table des illustrations

Photographie de Charles Baron, Paris, vers 1929	20
Charles dans sa Bugatti devant ses parents, La Celle-les-Bordes, de nos jours Yvelines, vers 1930.....	23
Photo de mariage d'Anna et Moritz Baron, Paris, 1925.....	24
Charles Baron, avec Jacques Rozenkrien, tante Jeannette, Sonia, oncle Maurice, Léa Goldstein et son fils Marcel, Moritz et Anna, les parents de Charles. Sur la plage de Trouville, Calvados, 1934.....	24
Charles Baron dans le jardin de ses grands-parents maternels, La Celle-les-Bordes, vers 1932	28
Armand Tzigler, l'oncle maternel de Charles, à la caserne de Nantes en 1939	32
Charles, le jour de la distribution des prix, 1935	34
Extrait certifié conforme du <i>Journal officiel</i> du 6 juillet 1941 concernant le décret de l'État français du 21 juin 1941 retirant à Anna Tzigler, épouse Baron, la qualité de Française acquise par déclaration le 9 août 1928, en application de la loi du 10 août 1927	40
Charles avec sa maman sans doute chez les parents de celle-ci à La Celle-les-Bordes, fin des années 1930	42

Étoile jaune de la France occupée portée par Sarah Montard, née Lichtsztejn	46
Acte de décès du <i>Schneider</i> (« tailleur ») Moric [<i>sic</i>] Baron au camp d'Auschwitz I le 3 septembre 1942, constaté par le « docteur en médecine Kremer ». Acte établi le 12 septembre 1942.....	52
Charles Baron accroché à l'échelle d'un autocar à Saint-Rémy-lès-Chevreuse (Seine-et-Oise ; de nos jours, Yvelines), été 1942.....	54
Photographies de la propagande allemande des bâtiments de la Cité de la Muette inachevée convertis par les autorités d'occupation en « camp juif de Drancy » (de nos jours, Seine-Saint-Denis), 3 décembre 1942	62
Un wagon à bestiaux utilisé pour la déportation des Juifs sur la voie ferrée aménagée au printemps 1944 à l'intérieur du camp d'extermination d'Auschwitz II-Birkenau. Photo de septembre 2017	66
Principaux signes distinctifs portés par les déportés internés dans les camps nazis.....	70
Arrivée au camp d'Auschwitz II-Birkenau d'un convoi de Juifs de Hongrie. Photographie allemande, mai-juin 1944	86
Avant-bras gauche de Charles Baron avec le tatouage de son matricule d'Auschwitz, A 17594.....	87
Plan schématique du camp d'Auschwitz II-Birkenau	89
Vue d'ensemble l'île de Mainau (Land de Bade- Wurtemberg) sur le lac de Constance, avec château converti en hôpital militaire au sortir de la guerre	118
L'hôpital de l'île de Mainau sur le lac de Constance où Charles Baron est resté en convalescence, 1945.....	119

Photo de groupe, avec Charles Baron, dans le parc de l'hôpital de Mainau, 18 juillet 1945.....	119
Charles Baron vendeur de meubles, Foire de Paris, 1969 ...	124
Charles Baron fumant la pipe, 1946-1947	136
Photomatons de Charles Baron, Paris, vers 1949	136
Micheline et Charles devant la synagogue, Paris, décembre 1949	137
Photo de mariage de Micheline et Charles Baron, Paris, 26 juin 1950	138
Annie Baron, la fille aînée de Micheline et Charles, devant Michèle Chatou, fille de Jeannette (tante paternelle de Micheline), Marguerite Ziboulsky, la mère de Micheline. Paris, 27 juin 1955.....	139
Charles Baron sur un quai breton, vers 1970.....	139
Charles Baron avec Léon Édouard Zeliszewski, cousin de Jacques Celiset, qui tenait le salon de coiffure <i>Joffo</i>	140
Charles Baron lors d'une visite au camp de Birkenau avec Henri Wolf et René Benbassat, 1975	141
En sortant de la synagogue, fin des années 1970. Charles Baron avec Serge Czarny, Addy Fuchs, Léon Édouard Zeliszewski, Nathan Prochownik, Maurice Aubrejean, Milo Adoner et Henri Pudeleau....	142
Charles Baron avec ses amis déportés en tenue de soirée : Addy Fuchs, Henri Pudeleau, Ida Grinspan, Léon Zeliszewski, Henri Wolf et Milo Adoner.....	143
Charles Baron avec Art Spiegelman, l'auteur de <i>Maus</i> , Angoulême, janvier 1992.....	143
Charles Baron avec sa fille, Odile, devant le monument aux morts de La Celle-les-Bordes où il a fait graver le nom de son oncle maternel Armand Tzigler.....	144

Armand Tzigler et Renée Tzigler née Raffael, le jour de leur mariage le 24 février 1944 à Pau.....	144
Photos de la remise à Charles Baron de la médaille de chevalier de l'ordre de la Légion d'honneur par le président de la République François Mitterrand, place Charles-de-Gaulle, Paris, 8 mai 1994	145
Photo de famille devant l'Arc de Triomphe, 8 mai 1994 : Charles Baron, son épouse Micheline, Johanna Carvais, Mathieu Cheny, Annie Carvais- Baron, son mari Robert et leur fils Shaun, Odile Cheny-Baron et sa fille Charlotte.....	146
Micheline et Charles Baron lors de la remise de sa médaille d'officier de l'ordre de la Légion d'honneur, Hôtel des Invalides, Paris, 10 juin 2016.....	146
Odile Cheny-Baron avec son époux Gérard, 2022	148
Charles et Micheline avec leur premier arrière-petit-fils, Benjamin, enfant de leur petite-fille Johanna et de son époux Pascal Palut, Paris, 2016.....	152
Couverture du manuscrit rédigé en 1946 par Charles Baron sur son évasion d'un convoi d'évacuation de détenus fin avril 1945	156
Page de titre du manuscrit de Charles Baron sur son évasion rédigé en 1946.	157
Manuscrit de Charles Baron sur son évasion du train d'évacuation le 27 avril 1945, du 11 oct. 1946.....	158-161
Tapuscrit de Charles Baron sur son évasion.....	162-189
Attestation de l'évasion de Charles Baron le 27 avril 1945 signée par le maire de Pestenacker (Bavière), A. Walcher, par Paul Seyrer, qui l'a recueilli avec Fred Sebel, et par Marjam Soltyczak.....	190
Charles Baron avec Paul Seyrer, le fermier qui le cacha avec Fred Sebel après leur évasion, 1975.....	191

Charles Baron avec M. et M ^{me} Seyer lors de leurs premières retrouvailles en 1970.....	191
Diplôme de membre honoraire de la 103 ^e division d'infanterie de l'armée américaine de la Seconde Guerre mondiale décerné à Charles Baron.....	196
Déclaration officielle de la nomination de Charles Baron comme membre honoraire de la 103 ^e division d'infanterie américaine, 13 septembre 1996.....	197
Charles Baron avec son ami Simon Dargols entre Ed. White et Georges Davis, Hôtel des Invalides, Paris, 19 juillet 1997	198
Cérémonie de la 103 ^e division d'infanterie de l' <i>US Army</i> à Kaufering VII, 7 mai 2000.....	198
Lettre de condoléances du président de la République, Paris, 17 octobre 2016	199
Dessin de Tignous, <i>N'oublions pas</i>	203
Dessin de Tignous, <i>Écologie: les produits Bayer tuent les abeilles</i>	204
Dessin de Tignous, les séquelles de la déportation à Auschwitz II-Birkenau chez un rescapé juif	205
Dessin de Tignous, sur les tatouages	206
Dessin de Tignous, <i>«L'éducation est un service public comme le gaz et l'électricité»</i> ...	207
Dessin de Tignous, <i>Micheline et Charles fêtent leurs 60 ans de mariage</i>	208
Dessin de Tignous, portrait de Charles Baron	209
Les enfants et petits-enfants d'Annie Carvais-Baron, la fille aînée de Charles et Micheline : Clémence (épouse de Shaun) avec son fils Ezra, Johanna Carvais-Palut avec son fils James, Shaun Carvais, Benjamin avec son père Pascal Palut. Paris, 2023	214

Les enfants et petits-enfants d’Odile Cheny-Baron,
la fille cadette de Charles et Micheline : Lily et sa
maman Carolina, son mari Mathieu Cheny avec leur
fils Carlos, Simon Blestel avec son épouse Charlotte
et leur fille Aelynn. Paris, Noël 2022214

Crédits des illustrations

Toutes les illustrations du présent ouvrage proviennent des archives privées de la famille de Charles Baron, à l’exception de :

p. 46 : archives privées famille Montard-Lichtszejn ;

p. 62 : Mémorial de la Shoah/CDJC ;

p. 66 : Pierre Marquis/FMS ;

p. 86, 88-89 : *L’Album d’Auschwitz*, Fondation pour la Mémoire de la Shoah (FMS).

Table des matières

Biographie de Charles Baron	7
Avant-propos	21
Moritz, mon père	25
Le temps de l'école	29
Religion et antisémitisme	35
Le début de la guerre.....	37
L'évolution du statut des Juifs.....	41
L'étoile jaune.....	47
La rafle du Vél' d'Hiv'	49
Mon arrestation	55
Le voyage.....	67
Mon parcours à travers les camps nazis	71
Kosel: 21 août - 30 septembre 1942.....	71
Sakrau (Silésie centrale):	
30 septembre - 2 octobre 1942.....	71
Klein Mangersdorf (Haute Silésie):	
3 - 13 octobre 1942.....	72
Gross-Sarne (Haute Silésie):	
13 octobre - 2 novembre 1942.....	75

Ludwigsdorf (Basse Silésie) :	
9 février 1943 - 25 juillet 1944.....	80
Auschwitz-Birkenau (camp de quarantaine BIIa, baraque 15) : 27 juillet - 25 octobre 1944.....	86
Kaufering-Landsberg (Bavière).....	96
25 - 27 octobre 1944 :	
transfert à Kaufering-Landsberg, camp annexe de Dachau (Bavière).....	96
27 octobre 1944 - 26 avril 1945 :	
différents camps dont Kaufering-Landsberg et probablement les camps n ^{os} 2, 4 et 7.....	96
La vie au camp.....	99
La mort en spectacle.....	109
27 avril 1945: mon évasion.....	113
Le retour en France	117
Aujourd'hui	125
Pour demain.....	129
<i>Ma Nuit</i> , poème autographe de Charles Baron ..	132
<i>L'Étoile</i> , poème de Paul Abraham (Gérard Vernick), dédié à Micheline et Charles Baron.....	134
Postface d'Odile Cheny-Baron, fille de Charles et Micheline.....	149
Postface de Johanna Carvais-Palut, petite-fille de Charles et Micheline	153
Annexes	155
Manuscrit autographe (extrait) de son évasion rédigé par Charles Baron le 11 octobre 1946 à Paris.....	157

Tapuscrit du récit de son évasion par Charles Baron	162
Attestation de l'évasion de Charles Baron en allemand et en français, Pestenacker, 1 ^{er} mai 1945	190
« Je me suis cru de retour là-bas » Article de Didier Pasamonik, 2002.....	192
Charles Baron, membre honoraire de la 103 ^e division d'infanterie de l' <i>US Army</i> ...	196
Lettre de condoléances du président de la République François Hollande à l'épouse de Charles Baron	199
L'hommage de Serge Klarsfeld à Charles Baron	200
Sous les coups de crayon de Tignous.....	202
Bibliographie.....	210
 Remerciements	 213
 Table des illustrations	 215
Crédits des illustrations	220

Titres disponibles dans la Collection « Témoignages de la Shoah » par catégorie de témoignage

Déportés de France

Alex Mayer, *Auschwitz, le 16 mars 1945*

Traduction polonaise: Auschwitz, 16 marca 1945

Claude Zlotzisty, *Dernière Porte*, suivi de *50 ans après, une journée à Auschwitz*

Albert Bigielman, *J'ai eu douze ans à Bergen-Belsen* (2^e éd. revue et augmentée)

Claude Hirsch, *Matricule A-16689. Souvenirs de déportation d'un enfant de treize ans (mai 1944-mai 1945)*

Guy Kohen, *Retour d'Auschwitz. Souvenirs du déporté 174949*

Théodore Woda, *Mille jours de la vie d'un déporté qui a eu de la chance*

Traduction américaine: A Thousand Days in the Life
of a deportee Who Was Lucky

Jean Oppenheimer, *Journal de route, 14 mars-9 mai 1945*

Jacques Saurel, *De Drancy à Bergen-Belsen 1944-1945. Souvenirs rassemblés d'un enfant déporté* (2^e éd. revue et augmentée)

Traduction allemande: Aus Paris nach Bergen-Belsen,
1944-1945. Gesammelte Erinnerungen
eines deportierten Kindes

Traduction anglaise: From Paris to Bergen-Belsen, 1944-1945.
Memories of a Deported Child

Traduction italienne: Da Parigi a Bergen-Belsen, 1944-1945.
Ricordi di un bambino deportato

Julien Unger, *Le Sang et l'Or. Souvenirs de camps allemands*

Simone Veil, *Discours 2002-2007*

Traduction anglaise: Speeches 2002-2007

Erich Altmann, *Face à la mort. Auschwitz-Buchenwald-Oranienburg*

Denise Toros-Marter, *J'avais 16 ans à Pitchipoi*

Denise Holstein, *Le Manuscrit de Cayeux-sur-Mer, juillet-août 1945*

Régine Skorcka-Jacobert, *Fringale de vie contre usine à mort*

Simon Grinbaud, *XI^e commandement: « Tu n'oublieras point »*

Maurice Szmidt, *Mémoires de déportation écrits en mai-juin 1945*

Charles Palant, *Je crois au matin*

Eugène Klein, *Les Loups. Témoignage d'un déporté, matricule 126026*

Traduction américaine: The Wolves. Testimony of Deportee
Prisoner No 126026

Eva Golgevit, *Ne pleurez pas, mes fils...*

Charles Mitzner, *Seuls au monde. Grenoble–Auschwitz–Birkenau–Bobrek–Gleiwitz–
Buchenwald–Haselhorst–Oranienburg–Sachsenhausen–Grenoble*

Pierre Goltman, *Six mois en enfer*

Sarah Lichtsztejn-Montard, *Chassez les papillons noirs. Récit d'une déportée
 survivante des camps nazis*

Traduction américaine : *Dismiss the Black Butterflies. The story
 of a Nazi death camps survivor*

Colette Tcherkawsky, *Une enfance en otage.*

« Protégée du maréchal » à Bergen-Belsen

Odette Spingarn, *J'ai sauté du train. Fragments*

Traduction américaine : *My Leap to Freedom. Fragments*

Isidore Rosenbaum, *Je suis né le 8 mai 1945*

Marie Vaislic, *Seule à quatorze ans à Ravensbrück et Bergen-Belsen*

Leonhard Bundheim, *Mémoires du survivant des camps nazis A-5672*

Lucien Dreyfus, *Journal 20 décembre 1940-24 septembre 1943.*

Une époque terrible et terriblement intéressante

Maurice Wolman, *Un héros juif de notre temps. Manuscrit en yiddish de 1945.*

Pithiviers, Auschwitz-Birkenau, Varsovie, Dachau, Mühlldorf

Nicolas Rosenthal, *Journal dédié à mes chers parents.*

*Écrits d'un adolescent juif allemand en France de janvier 1940
 à juin 1942. Suivi de Haggadah du XX^e siècle*

Ida Palombo, *Les Cendres de la mémoire*

Hans Callmann, *Itinéraire d'un Allemand juif. Les Larmes de la Lorelei*

Paul Schaffer, *Le Soleil voilé. Auschwitz 1942-1945*

Déportés d'autres pays

Moniek Baumzecer, *J'avais promis à ma mère de revenir*

Adèle Grossman, *La Mémoire dans la chair*

Gabriel Lampel, *KLB 58907*

Mieczyslaw Chodzko, *Évadé de Treblinka*

Nicolas Roth, *Avoir 16 ans à Auschwitz. Mémoire d'un Juif hongrois*

Isabelle Choko, *La Jeune Fille aux yeux bleus*

Élisabeth Kasza, *La Nomade*

Traduction américaine : *The Nomad*

Henri Rozen-Rechels, *Je revois... Un enfant juif polonais dans la tourmente nazie*

Szyja Opatowski, *La survie d'un Juif de Radom pendant la Shoah*

Henri Zonus, *Destin d'un miraculé*

Michel Pachter, *Varsovie, Treblinka, Majdanek, Skarżysko, Częstochowa*

Hillel Adler, *Ozaron. Mémoires d'une ville éteinte*
 Lisa Pinhas, *Récit de l'enfer.*
Manuscrit en français d'une Juive de Salonique déportée
 Jean Vaislic, *Du fond de ma mémoire...*
Entretiens avec un survivant de la Shoah en Pologne
 Élisabeth Sentuc, *C'est ainsi que je me souviens. Huedin, Budapest, Cluj,*
Birkenau, Görlitz, La Teste-de-Buch
 Traduction anglaise: *This is how I remember. Huedin, Budapest,*
Cluj, Birkenau, Görlitz, La-Teste-de-Buch

Enfants cachés de France

François Lecomte, *Jamais je n'aurai quatorze ans*
 Salomon Malméd, *Sali*
 Mireille Boccara, *Vies interdites*
 André-Lilian et Réjane Mossé, *C'est leur histoire, 1939-1943*
 Eliezer Lewinsohn, *Combats de vies*
 Pierre Auer Bacher, *Souvenirs d'une période trouble*
 Alain-André Bernstein, *Gardez mon fils près de vous.*
Correspondance pour un enfant caché 1940-1944
 Fanny et David Sauleman, *Deux mètres carrés*
 Otto Fischl, *Mon Journal, 19 octobre 1943-15 mars 1945*
 Jean Henrion, *Ces Justes ont sauvé ma famille*
 Évelyne German, *Mamie Blue, d'exil en exil. Ukmergė (Lituanie), Paris, Nice,*
Saint-Martin-Vésubie, Rome, Paris
 Jacqueline Reznik-Elgrably, *Réveil tardif d'une enfant cachée*
 François Szulman, *Le Petit Peintre de Belleville*
 Samuel Levi, *La Vie d'un homme*
 Paulette Angel-Rosenberg, *Le Tournesol*
 Albert Lamantowicz, *Pérégrinations d'un enfant juif de 1939 à 1945*
 Génia Klukowski, *L'Ultime Besoin d'un récit*
 Rachel Brafman, *Comme un oiseau sur la branche.*
Une mémoire familiale intergénérationnelle

Enfants cachés d'autres pays

Thérèse Malachy-Krol, *Entre les mots*
 Simon Grunwald, *Sans droit à la vie* (2^e édition, revue et augmentée)
 Nathan et Mauricette Auxe, *Destins croisés d'un couple.*
Caché en Pologne, cachée en France
 Irena Milewska, *[En]quête de famille*

Internés en France

Benjamin Schatzman, *Journal d'un interné. Compiègne, Drancy, Pithiviers,*
12 décembre 1941-23 septembre 1942

Volume I: *Journal*

Volume II: *Souvenirs et lettres*

Jean-Jacques Bernard, *Le Camp de la mort lente, Compiègne 1941-1942*

Anna Traube, *Évadée du Vél' d'Hiv'*

D^r Zacharie Mass, *Passeport pour Auschwitz;*

Correspondance d'un médecin du camp de Drancy

Louis et Mariette Engelmann, *Sans toi, je serais en route pour un grand
voyage. Histoire d'un sauvetage. Compiègne,*
Drancy 1941-1942

Marguerite Efraim et Hugues Steiner, *Lettres à Blanchette,*
juin 1942-mars 1943

Parcours de militants en France

Jacques Salon, *Trois mois dura notre bonheur. Mémoires 1943-1944*

Jenny Masour-Ratner, *Mes vingt ans à l'OSE, 1941-1961*

Georges Loinger, *Aux frontières de l'espoir*

D^r Gaston Lévy, *Souvenirs d'un médecin d'enfants à l'OSE en France occupée
et en Suisse, 1940-1945*

Katy Hazan et Georges Weill, *Andrée Salomon, une femme de lumière*

Georges Garel, *Le sauvetage des enfants juifs par l'OSE*

Jacques Samuel, *Journal 1939-1945. Une famille juive alsacienne durant
la Seconde Guerre mondiale*

Roger Fichtenberg, *Journal d'un résistant juif dans le Sud-Ouest*

D^r Gaston Revel, *Et du fond de tes blessures, je te guérirai...*

*Un médecin de l'OSE, de la Résistance en France
aux camps de personnes déplacées en Allemagne*

Parcours de militants d'autres pays

David Klin, *À cache-cache avec la mort.*

Un résistant juif à Varsovie de 1939 à 1945

Yankev Celemenski, *Coupés du monde. Un militant du Bund raconte la survie
et la résistance juives sous l'occupation nazie en Pologne*

Ouvrages historiques à base de témoignages

Katy Hazan et Éric Ghozlan, *À la vie! Les enfants de Buchenwald, du shtetl
à l'OSE (2^e éd. revue et augmentée)*

Collectif, *Le Camp juif de Royallieu-Compiègne 1941-1943*

Hélène Gutkowski, *De la France occupée à la Pampa. Mémoires entrelacées de trente survivants juifs émigrés en Argentine* Volume I

Stéphane Amélineau, *La Shoah en Soissonnais.*

Journal de bord d'un itinéraire de mémoire

Sabine Zeitoun, *Les Gryner 1945-1953.*

Des réfugiés juifs polonais en France après la Shoah

Tunisie

Robert Borgel, *Étoile jaune et croix gammée. Les Juifs de Tunisie face aux nazis*

Paul Ghez, *Six mois sous la botte,*

Collectif, *Les Juifs de Tunisie sous le joug nazi*



Imprimé en France pour les Éditions Le Manuscrit

Dépôt légal : février 2024

